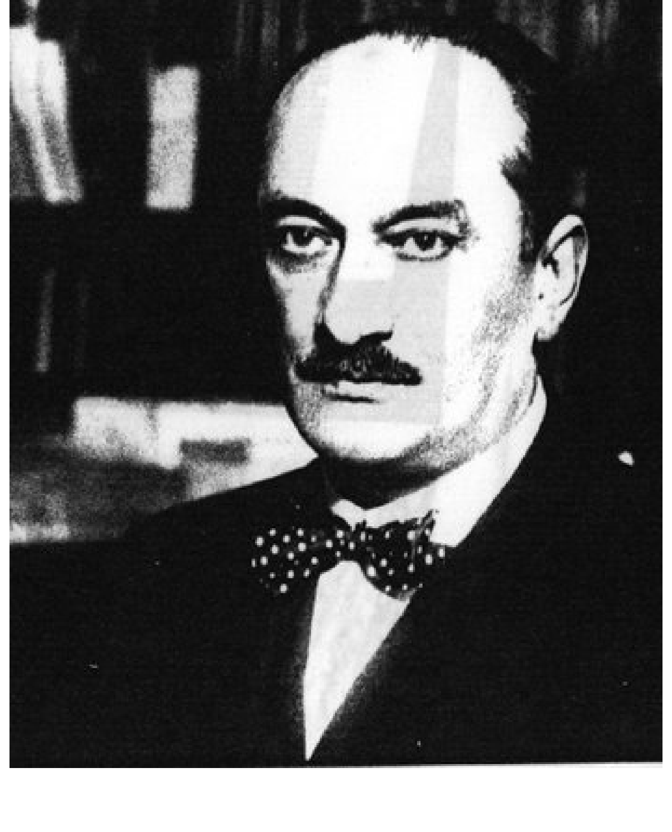




Maurice Renard

LES MAINS D'ORLAC

(1920)

À Alfred Gamet



PRÉAMBULE

Le titre de cette histoire éveillerait sans doute plus d'un souvenir dans l'esprit du lecteur, si le nom propre qu'on y voit figurer n'était autre qu'un nom supposé.

Pour peu qu'il fût véritable, il rappellerait à la fois un artiste dont la renommée connut l'éclat fugitif des étoiles filantes, et certaine affaire criminelle sur quoi les journaux firent le silence le plus étrange, après l'avoir timidement et mystérieusement consignée.

Tel un sous-marin qui navigue en plongée, son périscope seul émergeant, l'aventure n'a montré à la surface du siècle qu'un tout petit bout saugrenu d'elle-même.

Ayant la fortune de la connaître de point en point, surpris de son caractère tout ensemble extravagant et réel, et charmé de cette double nature – sans trop savoir s'il convient d'y préférer l'invraisemblance ou la vérité, le fantastique ou son explication –, j'ai cédé à l'envie de la conter par le menu, encore que le métier de conteur ne soit pas le mien.

Si je pouvais faire passer au lecteur ma carte de visite, il apprendrait, en effet, que je m'appelle Gaston Breteuil et que j'exerce à Paris la profession de journaliste judiciaire.

Ce fut par le plus grand des hasards que le tourbillon de

ces événements me happa sur son trajet et que, en moins de trois minutes, je me trouvai transporté de l'insouciance à la stupéfaction, devant le cadavre le plus extraordinaire qu'un mortel soit jamais admis à contempler.

Il y avait déjà beau temps que l'histoire singulière se déroulait, lorsque je fus appelé à jouer, parmi ses personnages, le rôle effacé de figurant attentif ; et c'est de Mme Orlac que je tiens le récit du commencement. Il est bon que la circonstance soit notée, car elle fera comprendre pourquoi Mme Orlac encombre, en quelque sorte, les premiers chapitres, et comment il se fait que toute chose y semble reflétée au miroir de son âme, de son esprit ou de son cœur.

J'aurais évité cela, si j'étais un conteur ; et aussi, j'aurais sans doute entamé l'histoire par le milieu, sinon par l'épilogue, comme font nos romanciers les plus experts, afin de frapper le grand coup le premier. Mais il m'a déplu de rompre l'inouï crescendo de terreur et de curiosité qui fait des *Mains d'Orlac* une ascension passablement bizarre.

Et puis, le début n'est déjà point si banal.



PREMIÈRE PARTIE – Les Signes

I – LA CATASTROPHE DE MONTGERON

En ce qui touche Mme Orlac, l'histoire commence le 16 décembre, à 23 h 10.

C'est à ce moment que l'employé à casquette blanche traversa la gare du PLM.

Sorti d'un bureau, il allait vers les *Départs*, courant et criant :

– Empêchez le 49 de partir !

Alors les pressentiments de Mme Orlac se changèrent en angoisse. Et elle connut du même coup que ce malaise dont elle avait souffert toute la journée, c'était cela : des pressentiments.

Car c'est le propre des pressentiments de ne dévoiler leur véritable identité qu'après avoir disparu et lorsque les faits sont venus confirmer à la créature qu'elle avait de bonnes raisons d'être triste, inquiète, nerveuse. De bonnes raisons futures.

Jusque-là, Rosine Orlac ne s'était pas doutée qu'elle fût

sombre par anticipation. Cette vague mélancolie, ce petit effroi latent, qui l'avaient saisie dès le matin, n'étaient pas pour elle inédits. Femme au superlatif, étant blonde et parisienne, il lui arrivait parfois de voir tout s'obscurcir, comme si un nuage eût caché passagèrement le soleil. Elle ne savait pas pourquoi. Elle ne cherchait pas à le savoir. « Tout le monde est comme ça. » Le lendemain, au réveil, le nuage avait passé, et la vie apparaissait de nouveau toute ensoleillée…

Mais, cette fois-ci, ce n'était pas la même chose ! Oh, non ! Elle s'en convainquit après coup. D'autant que la joie de retrouver Stéphen aurait dû chasser de cette journée tout papillon noir !…

Stéphen ?

Stéphen. Son mari bien-aimé. Stéphen Orlac, le célèbre pianiste virtuose, tout bonnement.

Il avait donné, la veille, un grand concert à Nice. Son absence n'avait duré que quarante-huit heures. Mais Rosine ne pouvait le quitter sans désolation, et les jours de retrouvailles étaient de grandes fêtes où son cœur pavoisait.

Il y avait un bon quart d'heure qu'elle attendait l'arrivée du rapide de Marseille.

L'admiration des hommes l'avait enveloppée à la descente de son automobile, et quelques-uns, pour suivre la jeune femme, avaient pris, comme elle, un billet de quai.

Comme toujours, Rosine Orlac était un objet de contemplation et de désir. Vingt-trois ans, toutes les grâces, une chevelure de Mélisande et le visage le plus intéressant qui se puisse voir.

Ce visage, tout ce que les jalouses y trouvaient à redire, c'est que les yeux en étaient trop grands et la bouche trop petite. La plus chipie avait prétendu que c'étaient là des yeux de géante et une bouche de naine… On comprend la vanité d'une telle critique. Au vrai, les yeux de Rosine étaient les plus admirables dont frimousse angélique se fût jamais fleurie. Non seulement ils étaient immenses, comme si cette enfant eût été créée pour *voir* – pour *voir* avant toute autre chose – mais, avec on ne sait quel prestige singulier, ils reflétaient autant de douceur que d'intelligence et autant d'esprit que de pureté. Et tous ces hommes, qui regardaient Rosine à la clarté des arcs électriques, comprenaient tout de suite, lorsque Rosine les regardait, que leur ambition devait se borner au plaisir de la vue.

Aussi ne s'en privaient-ils point. Ce qui fit que, pour la plupart, ils apprirent la mauvaise nouvelle au reflet livide qu'elle mit sur la face de Mme Orlac.

L'homme à casquette blanche venait de passer, et le rapide était en retard.

Rosine se sentit pâlir jusqu'au cœur. Ses paupières, soudain pesantes, refusaient de rester levées. Des ténèbres voilaient le monde. Elle chancela. Mais nul ne

s'élança pour la soutenir. Les paroles du chef de gare avaient jeté l'alarme :

– Empêchez le 49 de partir !

Cet homme, personne ne le connaissait, mais on voyait bien qu'il n'était pas comme d'habitude et qu'il avait une figure d'événement.

Un groupe l'entourait, le suivait, grossi de gens qui accouraient de toutes parts. Rosine, tremblante, s'y mêla, disant comme les autres :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

L'œil fixe, le chef de gare poursuivait son chemin.

Quand il fut assuré que le 49 ne partirait pas, il dit enfin, d'une manière farouche et consternée :

– Le rapide n° 2 a été tamponné à Montgeron…

Une femme s'affaissa doucement.

– Il y a des victimes ? fit une voix étranglée.

– Probable…

D'autres gémissaient. Les questions assaillaient le fonctionnaire.

Sans attendre, Rosine se dirigea vers la sortie, traversa la foule ignorante qui attendait de l'autre côté des barrières et se précipita vers son automobile.

– Félix ! À Montgeron ! Vite… Le train de Monsieur a

déraillé…

Elle suffoquait.

– Où qu'c'est-i', Montgeron ? demanda le mécanicien.

– Je n'en sais rien. Je sais que ce n'est pas loin. Sur la ligne, bien sûr. Suivez la ligne du PLM.

– Suivez la ligne, suivez la ligne…, répétait l'autre en hochant la tête et sans bouger.

Mais quelques personnes sortaient de la gare en coup de vent. Un monsieur, correctement vêtu, s'arrêta :

– Vous voulez y aller, à Montgeron ? Je connais le chemin. J'attendais quelqu'un, comme vous. Je vous conduirai…

– Oh, madame, prenez-moi aussi !

Ils étaient sept ou huit.

– Montez, montez, dit Rosine. Mais vite ! Oh ! mon Dieu !

On s'empila dans la petite limousine. Au dehors, des hommes et des femmes couraient, hélant des chauffeurs. La voiture démarra.

Rosine, coincée, entendait ses compagnons de hasard échanger leurs impressions. Des odeurs s'exhalaient de ces étrangers. Ils ne s'occupaient pas de leur hôtesse.

– Le chef de gare a dit qu'on allait envoyer des trains de secours qui ramèneraient les survivants.

– Est-ce qu’il a dit qu’il y avait beaucoup de morts ?

– Moi, j’aime mieux y aller, vous pensez ; si mon fils est blessé…

– Et vous voyez ce que c’est que de nous, fit un gros père volumineux, moi, ma gendresse, elle ne devait rentrer que demain ; il a fallu cette idée qu’elle a eue…

La nuit était noire. Le froid mordait. On était déjà hors Paris. L’automobile filait sur une route droite, poussant devant elle le clair de lune factice de ses phares. Près du mécanicien, le monsieur qui savait où est Montgeron relevait le col de son paletot. Une vieille femme, assise en lapin, crispait sur le graisseur sa main osseuse.

La voiture stoppa devant un poteau indicateur et repartit. L’âme de la vitesse travaillait chacun. Leur organisme fournissait on ne sait quelle énergie intérieure, on ne sait quelle dépense vaine qui avait la secrète prétention d’aider le moteur et de concourir à la rapidité de la course.

Cependant Rosine s’efforçait de constituer en elle-même une Rosine pleine de sang-froid. Elle songeait :

« Peut-être n’a-t-il pas pris ce train-là… Peut-être l’a-t-il pris et n’est-il que blessé… S’il est blessé, ce n’est peut-être rien… »

Mais, malgré les efforts qu’elle faisait, l’autre hypothèse l’obsédait, et obsédait aussi tous ces humains qu’elle

voiturait sans les connaître.

Le gros papa qui avait une gendresse fit un mouvement compresseur, et dit :

– Nous arrivons.

Une lueur rousse chatoyait devant eux. C'était de la fumée qu'un brasier éclairait par-dessous.

La catastrophe s'était produite à quelque distance de la gare, du côté de Paris.

Le service d'ordre n'était pas encore organisé. Rosine put s'avancer librement. Ses talons Louis XV la faisaient trébucher dans l'ombre, sur des pierres, des mottes durcies par la gelée, des touffes, les mille achoppements de la terre fruste. Elle grelottait, et pensa s'évanouir au bruit sinistre du désastre.

Dans le noir, un chaos formidable se devinait. Des formes dures dressaient la silhouette d'un monceau de ferrailles. Des lanternes, pauvres étoiles jaunes, circulaient de-ci de-là. On voyait même errer des lampes d'intérieur, que le vent soufflait méchamment. Et toujours des gens qui couraient…

Le cuivre des casques jetait des feux. Aux lueurs du brasier, que des pompiers noyaient, deux locomotives cabrées, tordues, télescopées, se pénétraient l'une l'autre. Et derrière, les cris, les appels, les hurlements, les pleurs, les ordres anxieux, les réponses affolées qui composaient l'affreuse clameur infernale, on sentait avec épouvante un

silence profond comme la mort.

Elle cria d'une voix suraiguë, enlaidie par l'anxiété :

– Stéphen !… Stéphen !… Stéphen !…

Des civières défilaient, hâtives. Une foule s'agitait dans l'ombre contre les wagons disloqués. Quelqu'un glapit :

– De la lumière, bon Dieu ! De la lumière !

À quoi un verbe sec et autoritaire répliqua :

– Le premier train de secours amènera un projecteur. Du calme, s'il vous plaît.

Rosine, éperdue, tournait sur elle-même, s'adressant à tous ceux qui passaient :

– Monsieur, aidez-moi, dites… Je cherche mon mari…

Elle ne disait pas « Stéphen Orlac, le pianiste », car elle avait vécu trop longtemps parmi les humbles pour ignorer qu'un nom célèbre ne l'est pas toujours dans toutes les classes, et que, le fût-il, il est parfois vain de le proclamer.

Mais nul ne lui répondait. Chacun, pris par une tâche exclusive, un devoir impérieux, semblait un automate insensible, construit pour une seule série de mouvements.

– Il n'y a donc pas de torches, bon Dieu ? fit la voix glapissante.

– On n'en trouve pas ! On va allumer des feux… Les câbles ont été arrachés dans l'accident…

Éteint le foyer des locomotives, la nuit s'était refermée goulûment sur les atrocités de la catastrophe. On n'y voyait plus que grâce aux lanternes portatives. Rosine fouilla dans son manchon et en retira une minuscule lampe électrique. Elle fit jouer le contact. Le bijou donna une lueur de ver luisant exténué, la pile étant mourante.

Promenant à bout de bras cette espèce de braise froide, Mme Orlac se mit à longer les décombres où les sauveteurs s'activaient par groupes. Le rond de clarté rougeâtre lui montra petit à petit un effrayant pudding agglomérant le bois, le fer, la chair et tout ce qu'on peut rêver quand le cauchemar vous tient. Le tamponnement avait exécuté d'invraisemblables acrobaties : construit, avec les wagons, des immeubles à trois étages ; fait tenir le *dining-car* tout droit, comme une cheminée, et réduit en une seule, par un télescopage intégral, deux longues voitures.

On n'évoquait pas sans frémir l'instant critique de l'accident, le choc tonitruant qui avait produit un tel amalgame.

Le plus terrible, c'était que ce gâteau contînt des êtres : des morts, dont on voyait quelques-uns apparaître ici et là, par fractions, écrasés, transpercés, parfois confondus de couleur et de forme dans le désordre tassé qui les emprisonnait, parfois gisants, après avoir été lancés en l'air comme des marionnettes par un mioche stupide ; des vivants aussi, ceux qu'on entendait se plaindre, ceux qu'on

voyait agoniser sous l'étreinte inerte de la matière, ceux qui demeuraient invisibles au sein des ruines, le corps épousé par un brutal écrin.

– De la lumière ! Mais donnez-nous donc de la lumière ! Et vos feux ? Est-ce qu'on les allume, oui ou non ?

Combattant sa défaillance, Rosine se penchait sur des restes méconnaissables, interrogeait des pieds disjoints, des mains en loques, qui sortaient de l'amoncellement comme des clous sortent d'un mur.

Un bouton de manchette en or, maintenant une lingerie fripée autour d'un poignet blafard, attira son attention. Elle enjamba des débris et s'approcha…

Ce n'était pas ce qu'elle avait redouté.

– Eh là ! la femme ! fit une voix derrière elle. Faudrait voir à laisser ça tranquille ! Venez donc un peu avec moi.

Un gendarme la tenait par le coude.

– Oh ! monsieur, monsieur, je cherche mon mari… Je vous en supplie, aidez-moi !

À la vue des grands yeux purs, le gendarme comprit sur-le-champ son erreur, et lâcha Rosine. Ce n'était pas un gendarme ordinaire.

– Allez à la gare, lui dit-il. On a fait une salle de morts et une salle de blessés.

Rosine se mit à courir, retenant sa fourrure qui tombait.

« Qui sait ? se disait-elle. Il est tellement impressionnable ! Peut-être qu'il n'a rien et qu'il est parti comme un fou, dans la campagne ! Avec des nerfs pareils… »

Elle aperçut, dans une salle d'attente, les voyageurs sauvés. (Mon Dieu elle n'y avait pas pensé ! Fallait-il être sotte !) Il y avait là quantité de dames et de messieurs, presque tous nu-tête, et qui s'entretenaient bruyamment.

Elle dit très haut, dominant le brouhaha :

– Stéphen Orlac !… Stéphen Orlac est-il ici ?…

Le silence se fit. Elle répéta sa question. Les palabres reprirent. Un frisson la parcourut, et elle pensa :

« Peut-être qu'en rentrant, je trouverai un télégramme : *train manqué, prendrai suivant, tendresses*… »

– Les blessés, où sont-ils ?

– Par là. Messageries ! fit l'interpellé sans s'arrêter.

Elle entra. C'étaient les morts.

Couchés côte à côte, ils faisaient autour de la salle un trottoir hideux, une plate-bande macabre qui s'allongeait d'une unité toutes les fois que deux hommes d'équipe déchargeaient leur civière. Ces cadavres étaient là comme des bagages.

Rosine les passa en revue, prolongeant parfois son examen, devant quelque misérable forme privée de tout

caractère personnel… Ah ! elle s'en souviendrait, de ces minutes-là !…

Un être effondré sanglotait aux pieds d'une femme raidie ; elle reconnut le monsieur qui savait où est Montgeron… Mais une allégresse étrange la soulevait à mesure qu'elle avançait !… Il est vrai que tous les morts, hélas, n'étaient pas là, et que les blessés…

Les blessés gisaient dans une sorte de vaste dortoir improvisé, sur des matelas. Des médecins, civils et militaires, des infirmières bénévoles leur donnaient les premiers soins. L'air sentait déjà l'hôpital.

Furtive et discrète, Rosine fit son tour.

Pas de Stéphen.

Cela, c'était très nettement une déception.

Il fallait retourner sur les lieux du tamponnement… Mais seule, que pouvait-elle ?

Elle avisa un médecin à trois galons, qui s'essuyait les mains en regardant avec une sorte de frayeur ses larges yeux effarés.

– Monsieur, lui dit-elle hardiment, voulez-vous avoir l'obligeance de m'aider à retrouver mon mari ?… Il n'est pas ici, et je vois que les civières n'arrivent plus…

Le médecin-major jeta un coup d'œil sur les blessés, vit que le personnel sanitaire était plus nombreux que de raison, et dit avec simplicité :

– Allons, madame !

– Celui que nous cherchons est Stéphen Orlac, monsieur.

L’autre s’inclina, sans expression.

Ils sortirent de compagnie.

Le froid augmentait, mais la nuit s’éclairait de torches qui répandaient un rougeoiement de fournaise. Par malchance, on n’en avait allumé que d’un côté de la mêlée et c’était celui que Rosine avait déjà parcouru.

– Le projecteur éclairera l’autre ! avait dit un ingénieur.

Le médecin se saisit d’un falot, et, contournant la masse noire et désordonnée où les torches remuaient des clartés et des ombres ; ils entreprirent leur exploration par la queue du convoi tamponné.

Le premier train de secours arrivait sur une voie latérale, avec une lenteur circonspecte.

Les derniers wagons avaient peu souffert. Ils étaient praticables – et vides. Mais le chaos ténébreux qui leur faisait suite offrit aux regards des chercheurs le spectacle le plus décourageant. Ce n’étaient que torsions, arrachements, déchirures, éclats, charpie et lambeaux.

– Là ! Là ! haleta Rosine.

Le falot mettait en lumière un bout d’étoffe quadrillée.

– On dirait sa veste…, un pan de sa veste…

Elle tira : une poche apparut. Elle fouilla : un mouchoir vint.

– *S. O.* Ses initiales ! C'est lui. Oh ! monsieur ! Oh !…

De ses petites mains gantées de suède, elle empoigna les planches hérissées d'échardes, si brusquement qu'elle accrocha le falot, qui tomba et s'éteignit.

– Je n'ai pas mon briquet, déplora le médecin.

– Vous rallumerez plus tard, dit-elle. Ne perdons pas de temps…

Le bout d'étoffe était tout ce qui décelait la présence d'un corps enfoui. La poche de Stéphen dépassait d'un tas de lattes et de voliges qui avaient dû constituer le plafond d'une voiture. Rosine et son aide se mirent en devoir de dégager l'enseveli.

Ils besognaient dans l'obscurité. L'homme était robuste.

– Laissez-moi faire, dit-il. Je crois que tout ça va céder d'une seule pièce…

Il s'arc-bouta. Un craquement se produisit, et, comme si ce craquement eût été solidaire d'un mécanisme mystérieux, au même instant une lumière éblouissante, un brusque rayon de soleil illumina les choses. Le projecteur du train de secours fonctionnait, braqué sur eux.

Roseline avait reculé.

Démasqué par le déblaiement, surgi des décombres,

immobile et debout, *un être fantomal, qui n'était pas Stéphen, fixait sur elle ses yeux cadavériques*. Son costume était d'une blancheur aveuglante. Ses cheveux roux le coiffaient d'ardentes frisures. Ses prunelles vertes, voilées par la mort enchâssaient dans le marbre blanc de sa face deux émeraudes éteintes. Sa petite barbiche bifide, ses moustaches et ses sourcils relevés singulièrement lui donnaient un air méphistophélique. Il était droit comme un I. Des améthystes brillaient aux bagues de ses mains. Et il écartait les bras, comme pour défendre que l'on touchât au compagnon qu'il recouvrait.

Quel compagnon ? Stéphen, cette fois.

Aussitôt l'arrivée du train de secours, une troupe de brancardiers et de travailleurs avait passé la voie. On les appela. Le cadavre de l'inconnu fut emporté. Et tout d'abord on crut qu'il n'y avait qu'à traiter Stéphen de la même façon.

Lui aussi était resté debout, mais affaissé. Sa cuisse droite faisait un angle inquiétant. Soutenu par l'aisselle à quelque ferrure, les bras tordus et la tête bizarrement déjetée, il semblait se livrer à une dislocation d'homme-serpent. Ses paupières étaient closes et son sang ruisselait.

– Doucement ! Doucement ! recommanda le docteur à ceux qui maniaient le pauvre corps.

Rosine, plus morte que vive, osait à peine y toucher. Tout s'écroulait pour elle dans une consternation

désespérée.

On avait couché Stéphen sur une civière.

– Il vit, madame, prononça le docteur.

Rosine se cravacha. Elle revint à la surface d'elle-même.

– Que faire ?… balbutia-t-elle.

Ses yeux immenses, inondés de lumière, montraient qu'ils étaient bleus et hagards.

Mais le projecteur tourna. Le médecin, accroupi dans le clair-obscur, palpait le blessé avec toute sorte de ménagements. Rouge de sang des pieds à la tête, l'infortuné Stéphen respirait comme on ronfle, à petits souffles précipités qui lui retroussaient les narines. Ses deux bras et sa jambe droite jouaient en tous sens. Derrière l'oreille gauche, se creusait un affreux renfoncement où les cheveux noirs se mouillaient comme une éponge.

Son képi rejeté en arrière, le médecin fronça les sourcils.

– Il faudrait l'emmener immédiatement, dit-il.

– J'ai mon auto, là.

– Dieu soit loué ! Dépêchons-nous. Hop ! Deux porteurs !… Il y va de la vie d'un homme !

Le médecin prit la tête du petit cortège. Rosine suivait

la civière comme un corbillard. Elle titubait…

Mais, tout à coup, elle se raidit dans l'épouvante d'une hallucination.

Elle n'était pas seule à suivre la civière. *Le mort inconnu la suivait aussi*. Elle le voyait glisser silencieusement, à reculons, dressé entre elle et son mari dans l'immobilité suprême de sa première apparition, rigide et les bras ouverts, comme pour bien faire entendre que Stéphen lui appartenait. Seulement, le trépassé avait perdu sa blancheur éclatante. C'était une forme noire qui s'interposait, à cette heure, entre Stéphen et Rosine.

Celle-ci fit effort de tout son être, et rassembla ses esprits. Hâtant le pas, horripilée d'un effroi courageux, et risquant le contact d'une substance inimaginable, elle tendit vers le mort une main révulsée.

II – L’AS DE LA CHIRURGIE

Elle dut s’arrêter brusquement pour ne pas heurter l’homme qui portait l’arrière du brancard.

L’apparition avait maintenu sa distance. Elle avait reculé selon l’avance même de Rosine, à travers l’homme, à travers la civière ; et elle se tenait plus loin, spectre obscur dont les contours étaient liserés d’un mince flamboiement.

Un spectre ! Un vrai spectre dans la vraie vie !

Malgré son désespoir d’épouse amoureuse, Rosine fut saisie du regret de ne pouvoir se rendre à la salle des morts, pour s’enquérir du voyageur inconnu et savoir quel était cet étrange cadavre qui pouvait se dédoubler en blanc et en noir.

Cette jeune femme avait lu bien des romans, et vu se dérouler bien des films ; l’éducation du feuilleton et du cinéma l’avait blasée sur mille et un points ; le récit et le spectacle d’événements impossibles l’avaient préparée à ne pas s’étonner du phénomène le plus invraisemblable. Tout de même, sa frayeur n’allait pas sans stupéfaction, et la voix du médecin la tira d’une sorte de torpeur voisine de l’évanouissement.

Le spectre s’était dissipé ; elle ignorait comment. On était devant la gare, parmi des voitures.

– Où est l’auto ? demandait le médecin.

– La voici…

Le plafonnier de la limousine donna sa clarté crue. On improvisa tant bien que mal une couchette, et Stéphen y fut étendu.

Le médecin, soucieux, tira sa trousse et fit une piqûre hypodermique à l’avant-bras du patient.

Ce que voyant, Rosine lui dit :

– Docteur, voulez-vous me rendre un service dont je vous serai reconnaissante toute ma vie ? Accompagnez-nous à Paris… J’ai tellement peur du voyage !… Mon pauvre mari me semble si bas, si bas… Pour peu qu’il ait une syncope en route…

– Cela vaudra mieux, en effet. Partons…

– À Paris, Félix !

Les arbres squelettiques défilaient déjà.

– D’ailleurs, continua le médecin, j’habite Paris et je n’ai plus rien à faire à Montgeron cette nuit.

Assis sur un strapontin, il surveillait son malade.

Rosine, dans le fond de la voiture, reposait sa fatigue au moelleux capiton. Elle n’en pouvait plus. Sa belle tête abandonnée se renversait.

– Où allons-nous ? dit le major au bout d’un instant.

– Mais… chez moi, rue Guynemer…

– Cela n'est pas possible. Il faut conduire votre mari dans une clinique, chez un praticien de premier ordre. Avez-vous une préférence ?

– Une préférence ?…

À cette époque, un nom dominait la chirurgie comme celui de Foch avait dominé la guerre. Le Dr Cerral était l'as de la chirurgie. Sa célébrité s'étendait sur tout le globe. Chacun connaissait la vie de ce Français génial, révélé à l'admiration du monde par sa lutte triomphale contre les plus affreux ravages des engins meurtriers, et, depuis lors, continuant, rue Galilée, dans sa clinique, les merveilleuses prouesses qui lui valaient chaque jour plus d'honneurs et plus de reconnaissance.

Si elle l'avait pu, Rosine eût mobilisé Dieu lui-même pour soigner Stéphen. À défaut de cette illustration, elle choisit Cerral, qui était plus à sa portée et représentait sur terre ce qui se faisait le mieux dans le genre exigé.

– Soit, fit le médecin avec une grimace ambiguë. Un *génie* comme Cerral ne sera pas de trop.

Il avait dit cela sur un ton si amer, que Rosine s'inquiéta :

– Est-ce que… Est-ce que vous n'avez pas confiance en lui, docteur ?

L'autre leva les épaules :

– Je ne voudrais pas vous ôter vos illusions. Je considère Cerral comme un prestidigitateur du bistouri. Mais il y a dans son cas un côté qui me déplaît. Cette renommée…, ce n'est pas correct, ça. Et puis, et puis…

Il branlait du chef, d'un air entendu.

– Et puis quoi ?

– Je ne voudrais pas vous décourager. Mais enfin… Ces tours de force, ces opérations de passe-passe, c'est très bien… Mais j'ai entendu parler d'expériences…, d'audaces…

Hélas ! la Jalousie aurait voulu s'incarner, qu'elle n'aurait pas choisi d'autre visage que celui de ce triste médecin-major, renfrogné d'insuccès et jaune d'envie !

Rosine s'en aperçut, mais n'en demanda pas moins :

– Quelles expériences ? Quelles audaces ?

– Ce n'est pas le moment de voir le mauvais côté des choses, répliqua le maudit major. L'avenir dira si la chirurgie de Cerral est une étape du progrès ou une impasse sans issue.

– Mais, voyons : est-ce que le Pr Cerral n'a pas obtenu des résultats inespérés ? Ne s'est-il pas fait une spécialité des opérations à la tête ?

– Si, madame, et je reconnais qu'à ce point de vue vous pouviez choisir plus mal. Car, évidemment, à moins

de lésions internes (que je n’ai pu diagnostiquer), c’est surtout la fracture de l’occipital qui met en danger la vie de M. Orlac.

Rosine se serrait le cœur à deux mains. Elle étouffait, et regardait Stéphen comme si elle eût regardé son tombeau.

Dire que cela, cette victime ensanglantée, c’était son bien-aimé, son tout, son grand homme. Son petit homme !

L’aspect du blessé était horrible. Le médecin tourna le commutateur du plafonnier.

– Ne regardez pas, madame. Reposez-vous. Vous aurez besoin de tout votre potentiel nerveux, ces jours-ci. Ne craignez rien : je tiens le poignet de M. Orlac ; si le pouls faiblissait, j’agirais sur-le-champ.

Au ronron de l’automobile, Rosine réfléchissait. Elle hésitait maintenant à conduire Stéphen chez Cerral… Mais la grande voix de la renommée couvrit bientôt les objections vagues et tendancieuses du médecin-major. Et quand la voiture pénétra dans Paris, elle dit à Félix :

– Rue Galilée !

On y fut rapidement, les voies, à cette heure, étant libres.

La clinique, blanc palais, s’illumina.

Dès qu’on eut placé Stéphen sur une table roulante, le médecin-major prit congé de Rosine en lui laissant sa carte et des paroles d’espérance qui le firent quelque peu

remonter dans l'estime de la jeune femme.

L'interne de nuit, vêtu d'une blouse immaculée, lui dit :

– On vient de téléphoner au Pr Cerral. Le maître sera là dans un instant.

Cette phrase fut pour Rosine un baume d'une douceur infinie. Elle avait tant redouté que ce prince de la science ne fût absent, ou qu'il ne consentît à voir Stéphen que le lendemain ! Il était là ! Il allait venir ! Lui ! Comme elle l'aimait de se trouver à Paris et d'être si secourable, en étant si savant !

Une infirmière introduisit Rosine dans un hall élégant et simple qui, à force de blancheur, semblait taillé au sein d'une banquise.

L'infirmière, non moins arctique, expliqua que Stéphen avait été placé dans une salle d'examen, et s'enquit des besoins de Mme Orlac.

Là-dessus, on entendit le bourdonnement étouffé d'un moteur ; des pas rapides s'approchèrent dans le vestibule ; et Cerral, le maître de l'heure, parut devant Rosine.

Il était grand, svelte, sportif, avec un torse d'athlète et un visage de statue étrangement pur et froid.

Sans politesses préalables, avec autant de compassion que de netteté, il demanda de quel genre était l'accident, posa des questions pressées, concises, ingénieuses, et, familièrement, appela Rosine « petite

madame ».

Ce faisant, il avait enlevé sa veste, mis à nu ses bras musculeux et passé la blouse sans manches qu'une autre infirmière lui présentait presque liturgiquement.

Comme il sortait, une horloge sonna cinq heures. La nuit était encore absolue.

Un valet de chambre déposa sur un guéridon une demi-bouteille de Pommery.

Rosine, restée seule, but une coupe de champagne, selon que Cerral, paraît-il, le lui prescrivait. Elle s'assit dans un *baquet* de maroquin blanc, d'une hospitalité presque câline. Et le silence qui l'entoura lui parut formidable.

Qu'allait-on lui apprendre, tout à l'heure ? Quelque part, dans les profondeurs de ce temple neigeux, un des prêtres de l'esprit, courbé sur des blessures béantes, comme les devins de l'antiquité, y lisait comme eux l'avenir. Tout à l'heure cette porte blanche s'ouvrirait sur l'annonciateur des temps futurs, héraut de vie ou de mort…

Ah ! cette porte ! Elle ne pouvait en détacher son regard. Le vantail éblouissant faisait pour elle comme un espace qui s'enfonçait indéfiniment…

Et soudain, au seuil même de la porte, s'enlevant avec précision sur le fond clair, *une forme sombre se dressa*, les bras écartés, dans une attitude inflexible et sévère.

Le fantôme de la catastrophe hantait la solitude. Il était là.

Ce n'était pas une illusion, un mirage, mais une ombre réelle, ourlée d'un trait de flamme – un être enfin, jailli matériellement du mystère. Il ne lui manquait que le mouvement et la parole. Mais quel mouvement eût été plus significatif que ce geste immobile, et quelle parole eût exprimé plus clairement cette volonté : « On ne passe pas ! »

Rosine se leva rapidement. L'angoisse lui plaquait des glaçons à la paume des mains.

Mais la porte s'ouvrit alors. À la place du fantôme noir, le surhomme blanc s'avançait.

Il attribua le trouble de Mme Orlac à l'énervement bien compréhensible de l'attente, et s'efforça de lui redonner confiance.

– Petite madame, lui dit-il, tout n'est pas perdu. Il s'en faut de beaucoup. Mais nous avons des fractures multiples, notamment à la jambe droite, aux bras, à la tête (je vous fais grâce des termes techniques). Nous subirons dans quelques minutes une première opération, et demain matin une autre, de laquelle tout dépendra.

– Y a-t-il des lésions internes ? bredouilla Rosine.

– Non, et la fracture du crâne est la seule chose qui m'inquiète. Je dois dire, cependant, que j'ai bon espoir, et

que je considère le blessé comme sauvé, si nous n'avons pas d'hémorragie cérébrale avant vingt-quatre heures.

Le héraut n'apportait ni la vie ni la mort, mais il apportait l'espérance ; et cela suffisait pour que Rosine le bénît, ce pionnier du savoir, l'homme en avance, l'homme de demain vivant aujourd'hui !

Il ajouta :

– Désirez-vous qu'on vous prépare une chambre ici ?

Elle accepta presque joyeusement. Elle se sentait légère, comme si vraiment la densité de sa chair eût diminué. Pour la première fois, elle songea à se regarder.

Sa robe et ses fourrures étaient en haillons ; ses souliers écorchés lui rappelaient ses piétinements au milieu des débris. Une glace lui montra sa beauté lasse, blême, souillée de cambouis, de poussière et de sang.

Stéphen était déjà transporté dans une salle d'opération. Elle ne pourrait le voir que l'après-midi. Rosine prit donc le parti d'aller tranquilliser ses gens, faire sa toilette et changer de costume, puis de revenir à la clinique avec tout ce qu'il fallait pour y séjourner quelque temps.

Le jour naissait.

Pendant le trajet de la rue Galilée à la rue Guynemer, l'idée du fantôme obséda la curiosité de Mme Orlac.

Maintenant qu'on y voyait clair, maintenant que

l’espérance chantait en elle et que la réaction détendait ses nerfs, ce fantôme perdait une bonne part de sa consistance. Elle se reprochait de n’avoir pas regardé derrière elle, lors de ses deux apparitions. Cette tache humaine, cette larve ténébreuse n’était peut-être que l’ombre portée de quelqu’un… Est-ce qu’elle avait su ce qu’elle faisait, cette nuit ? Est-ce qu’elle avait gardé la maîtrise de ses sens ?…

Mais les traits du cadavre s’étaient gravés dans sa mémoire. Le Méphisto de Montgeron, vivrait-elle cent ans, poursuivrait sa rêverie comme certains personnages de roman, de théâtre ou de cinéma.

Et telle était l’humeur de Rosine que, moitié sérieuse et moitié plaisante, elle baptisa le fantôme d’un nom mélodramatique, et le nomma *Spectrophélès !*

Ô puissance de la jeunesse, de l’espérance, de l’aurore et du champagne ! Elle se surprit à sourire en arrivant rue Guynemer.

Elle y fut reçue par ses trois domestiques : Alexandre, Esther sa femme et Cécile la pesante cuisinière.

Ils avaient veillé toute la nuit.

Puisant dans leur dévouement un surcroît de réconfort, Rosine leur fit de la situation un tableau excessivement optimiste, et, refusant tout service, les envoya goûter un sommeil réparateur. Ce qu’ils firent avec empressement.

Rosine traversa la salle à manger.

Apprêté pour le retour de Stéphen, le souper restait dressé. Les fleurs, les deux couverts faisaient un effet démoralisant ; et le logis désert, au petit jour fade, prenait une apparence inattendue qui n'avait rien de folâtre.

Tout y parlait de Stéphen absent. Des Stéphens négatifs étaient assis sur tous les sièges, accoudés à toutes les cheminées, debout partout ! Le home vide était peuplé de non-Stéphen !

Il offrait, ce home, le luxueux dénuement de nos intérieurs les plus modernes, et il faut avouer que cela concourait déplorablement à ce qu'une âme solitaire s'y trouvât plus abandonnée.

Mais Rosine n'entendait pas rechuter dans le pessimisme. Pour ne pas tant penser, elle activa ses préparatifs ; et quand son bain fut tiède à souhait, elle tourna le robinet d'eau chaude avec décision, comme s'il eût été la source même de la mélancolie.

Nous la retrouvons, une heure plus tard, à son petit bureau Directoire.

Elle vient de glisser dans une enveloppe cinq billets de cent francs et une carte de visite « avec l'expression de toute sa gratitude », et elle écrit sur l'enveloppe le nom du médecin-major.

Mais le timbre de la porte retentit par deux fois.

Elle ne songeait plus que les domestiques étaient

montés. Il lui faut ouvrir elle-même.

– Huit heures et quart. Ce doit être le courrier.

Elle ouvre.

Un gentleman la salue avec aisance, gracieusement surpris d'apercevoir, au lieu d'un valet, cette si jolie femme ; et sur un ton du dernier galant :

– M. Stéphen Orlac, madame ?…

Il prononce « *malame* » dans un sourire mondain.

– Il… Il n'est pas ici, monsieur.

– Oh ! alors, pardonnez-moi, *malame*. M. Stéphen Orlac m'avait demandé de venir ce matin, de bonne heure. Il devait, m'a-t-il dit, rentrer dans la nuit… Toutes mes excuses, *malame*, je repasserai !

– Mais, à qui ai-je l'honneur…

– Je suis l'agent de la compagnie *l'Orient*…

– Ah !… C'est que… cela ne me dit pas grand-chose…

– Je viens pour l'assurance…

– L'assurance…

– L'assurance des mains de M. Stéphen Orlac…

– Les mains…

Rosine est pâle comme la pierre. Autour d'elle, tout semble osciller, pencher, s'incliner, et le parquet de

l'antichambre bascule sous ses pieds, tel un pont de navire par gros temps.

Les mains d'Orlac !…



III – M. ORLAC PÈRE, SPIRITE

Un murmure inintelligible :

– Je vous écrirai, monsieur. Merci…

L'agent d'assurances s'esquive, assez ahuri ; et Rosine, prostrée contre la porte close, reste là sans bouger, fixant un point qu'elle ne voit pas.

Elle se rappelle avec stupeur… Tout un monde d'affreuses possibilités se découvre… Oui, les grands artistes se font assurer, maintenant. Les danseurs font garantir leurs pieds, les pianistes leurs mains…

Les mains de Stéphen devaient être assurées aujourd'hui, chacune pour cinq cent mille francs !

Et peut-être qu'il est trop tard ! Dans quel état sont-elles ? Voyons, un effort ! Ah, oui : tailladées, lacérées… brisées peut-être ! Elle n'a pas bien vu. C'était si peu de chose, ces mains, quand il s'agissait de la vie elle-même ! …

Mais l'art, pour Stéphen, son art, n'est-ce pas la moitié de sa vie ! N'est-ce pas aussi toute sa fortune !… Ah ! ses mains, ses belles mains blanches, fines, souples, si prestes et si nerveuses, ses mains virtuoses, les deux fées danseuses du clavier, dispensatrices de joie, de gloire et d'abondance !… Ah ! s'il doit rester mutilé, plutôt que frappé de la sorte, ne vaudrait-il pas mieux, cent fois, qu'il

soit aveugle comme tant de musiciens ! qu'il soit sourd, au besoin, comme Beethoven ou Smetana !… Mais ses mains ! Non, non, pas cela ! Il en mourrait ! Il ne faut pas !

Elle se jette sur le téléphone :

– Le Pr Cerral !… Je veux dire Kléber 25-43 !

Un temps s'écoule. On est allé chercher le chirurgien, là-bas, dans l'hôtel blanc…

– Qui me demande !

– C'est moi, maître : Mme Orlac. J'ai oublié de vous dire… Les mains… Mon mari… C'est Stéphen Orlac, le pianiste. Alors, les mains, docteur, sauvez-les ! Il faut les sauver à tout prix, vous comprenez !… Comment va-t-il ?

On répond très posément :

– M. Orlac, petite madame, ne va ni mieux ni plus mal. Il a bien supporté la première intervention. Toujours sans connaissance. Ce qui domine notre affaire, c'est que le blessé puisse affronter l'opération de demain. Pour le moment, il est, si j'ose dire, imprégné de sérums. C'est une fleur coupée dans un vase plein d'eau. Une fleur qu'il s'agit de replanter. Nous en sommes là. La contusion au cerveau, voilà le *hic*. Le reste est secondaire, y compris les mains. Je ne puis vous assurer que d'une chose, c'est que tout sera fait de ce qui est faisable, et que j'emploierai tout mon pouvoir à sauver l'artiste avec l'homme.

« Votre chambre vous attend. Adieu, petite madame. Et

courage !

Une force mystérieuse, l'obscur qui nous porte tous à préciser nos douleurs, la pousse vers le salon.

Là, le grand piano à queue dort son sommeil d'eau noire, dans un silence qui fait penser au mutisme d'une sirène.

Ce piano, ce silence, rien ne peut matérialiser plus cruellement l'inquiétude de Rosine. Et le salon lui-même n'est pas le lieu qui l'apaiserait. Non seulement à cause de sa couleur blanche et noire, qui est funéraire. Non seulement à cause des palmes qui tapissent les murs de trophées artistiques, et qui maintenant parlent tout haut de cimetière. Mais à cause, aussi, de son luxe.

À quoi tient ce luxe, en effet ? À la vie de Stéphen, à son talent. À ses mains. Dieu ! s'il venait à mourir, Rosine se moquerait pas mal de tous les luxes du monde ! Mais il vivra. Il le faut. Et si ses mains le trahissent, si son talent disparaît, comment s'en passera-t-il, lui, de ce luxe auquel il est habitué désormais ? ce luxe qui lui va si bien, dont il s'entoure si naturellement ? Pourrait-il s'en priver ? Pourrait-il, sans désespoir, reprendre la piètre vie d'autrefois ?…

Rosine est accoudée au piano. Elle y plonge son regard comme dans un lac taciturne où le passé mirerait ses rivages…

Elle revoit Stéphen entrant, un jour d'hiver, dans la petite boutique de maman Monet, la marchande de musique de la rue Monsieur-le-Prince, la bonne tante de Rosine…

Ce jour d'hiver, Rosine a dix-sept ans. Elle est sortie du lycée l'année d'avant, bachelière, orpheline. La tante Monet, sœur de sa pauvre mère, l'a recueillie chez elle. Qu'est-ce que Rosine deviendra ? On ne sait. En attendant, elle range des morceaux de musique dans des cartons.

Et voilà qu'en ce jour d'hiver, ce jeune homme entre dans la boutique. Il est maigre et mal habillé, l'air pas riche, mais content tout de même. Il demande, en location, les *Arabesques* de Debussy. La tante est sortie, par hasard. On cause… Ils se sont aimés tout à coup, pour la vie. Stéphen est revenu chaque jour. La tante a bien vu de quoi il retournait. Le mariage s'est décidé comme cela. Et c'est alors que les choses se sont compliquées.

Stéphen, à cette époque, suivait les cours du Conservatoire. C'était l'année de son premier prix. Depuis trois ans, il avait envoyé promener le notariat, et quitté l'étude paternelle où M. Édouard Orlac le préparait à prendre dignement sa succession. La vocation de l'artiste avait tout emporté. Mais le terrible tabellion ne pardonnait pas. Il avait coupé les vivres à son fils, et refusait de le revoir. Oui, depuis trois ans le pauvre Stéphen vivait misérablement, grâce aux subsides que son vieil ami, M. de Crochans, lui glissait à l'insu du notaire. Celui-ci,

jetant le manche après la cognée, avait vendu son étude. Il ne s'occupait plus que d'occultisme, avec M. de Crochans !… Bon M. de Crochans ! Excellent « chevalier » ! Comme il s'était donné du mal pour fléchir le père Orlac et tâcher d'obtenir son consentement au mariage ! Mais rien n'avait attendri le féroce original, et l'on s'était passé de lui avec tristesse…

Quel homme que ce vieillard, ce veuf au nez crochu, qui aurait pu être le grand-père de son fils !… Rosine aperçoit sa tête d'épervier, au fond du miroir ténébreux. Il s'y dresse tel qu'il s'est montré à elle, lorsqu'il voulut bien les recevoir, après le premier prix. Ces lauriers l'ont adouci. Pressé par M. de Crochans, il a reconnu, de mauvaise grâce, que Stéphen pouvait devenir « quelqu'un ». Il n'a point nié que Rosine fût honnête. Mais il les a reçus froidement, malgré tout. Et depuis lors, on ne le voit que de temps à autre, quand on lui fait de ces visites glaciales qui terrorisent sa bru plusieurs jours à l'avance…

Pourtant, Dieu sait que Stéphen est devenu « quelqu'un » ! Une renommée foudroyante l'a placé au premier rang, du jour au lendemain. Sans aide, que celle de ses maîtres, sans commanditaires d'aucune sorte, sans cabotinage, sans exotisme, il s'est trouvé dans la lumière du triomphe, coude à coude avec les meilleurs ! Tout à coup on s'est littéralement jeté sur lui. La surabondance les comble de ses biens…

« Surabondance », tel serait du moins le vrai mot, si

Stéphen n'était pas ce qu'il est : artiste, épris de beaux objets, charitable jusqu'à la prodigalité, insoucieux d'épargne, hostile à toute prévoyance… Ce qu'il gagne ne fait que passer chez lui. Son coffre n'est qu'un réservoir d'où l'or, né de ses mains, roule constamment vers les fournisseurs et les pauvres. Que de ses mains cesse de sourdre le magique Pactole, que lui restera-t-il ? Ces meubles d'art, ces tentures signées, ces vases uniques – et des factures à payer.

Et penser que l'indigence ne serait rien, en regard du désespoir de l'artiste privé de sa dextérité !…

Ah ! Si pareil malheur arrivait, c'est alors que le père Orlac triompherait, à son tour !… De quel ricanement ne va-t-il pas accueillir l'annonce de l'accident ! Car il va l'apprendre, si ce n'est déjà fait…

N'est-il pas indispensable que Rosine aille chez lui, de sa personne ? Évidemment. Il faut le mettre au courant, lui donner sans tarder des nouvelles de son fils… Petite corvée sur grand chagrin.

Rosine contemple tristement le décor du bonheur compromis.

Elle tient l'enveloppe destinée au médecin-major et qui n'est pas encore fermée. Un instant, elle hésite, reprend l'un des cinq billets, songe quelques secondes, puis le remet dans l'enveloppe, et la cachette, disant avec un geste de défi :

– Nous verrons bien ! D'ici là, restons chic !

La voici prête, un petit sac de voyage à la main.

Le temps est maussade, il bruine, et les rues sont boueuses. Va-t-elle demander un taxi, par téléphone ?

Elle regarde le beau décor, le piano, l'enveloppe, et sort à pied.

Jamais Rosine n'est allée seule chez le père Orlac. Elle y accompagnait Stéphen ; là se bornent leurs relations. Cette fois, plus encore que d'habitude, elle appréhende l'abord du vieillard bougon et maniaque.

L'ancien notaire habite tout près, rue d'Assas, un petit hôtel encastré dans l'étau de deux grandes maisons de rapport, et dont il abandonne le deuxième étage au « chevalier » de Crochans.

M. de Crochans, chevalier pour rire et peintre pour de vrai, est son inséparable. Rosine n'a jamais très bien démêlé si le gentilhomme est aussi passionné de spiritisme que le notaire. Il a tant d'intérêt, lui qui est pauvre, à flatter la marotte de son ami ! Toujours est-il que les vieux compagnons vivent, ainsi superposés, en bonne intelligence, l'un acceptant avec le sourire la tyrannie de l'autre, « les deux spirites », comme on les appelle dans le quartier.

Et Rosine trotte en trottin sous son parapluie, élégante, rythmique et légère, d'un joli pas de Paris.

La sonnette de la grille fait un bruit de l'autre siècle.

Les volets du rez-de-chaussée sont clos. Au deuxième étage, l'atelier de M. de Crochans expose à la pluie sa grande baie vitrée.

On ouvre. On entrouvre, plutôt. C'est Crépin, le valet de chambre.

Il montre sa face de sexagénaire, que la variole a criblée de petits trous comme un champ de bataille vu en avion. M. de Crochans, qui aime à plaisanter, prétend que Crépin est l'ouvrage d'un dieu pointilliste, et ne laisse pas de l'estimer, moins pour une extraction si artistique que pour de suffisantes vertus.

Par contre, il ne prise en aucune façon Mme Crépin, Hermance, dont la tête blafarde vient d'apparaître derrière celle de son époux. Celle-là, il faut toujours qu'elle fourre son nez partout. Rien ne se passe ici qu'elle n'y fasse figurer sa figure. Et quelle figure ! Par quel apprenti Créateur modelée ! Pas de forme, pas de couleur : une ébauche maladroite et plâtreuse, un effacement qui ferait croire qu'on est devenu soudain myope ou presbyte, et qu'on ne voit plus les choses qu'à travers un brouillard.

En quelques mots, Rosine a dit son malheur, sur les marches, à la pluie, le couple ancillaire obstruant l'entrée.

Crépin reste bouche bée. Mais Hermance fait entendre des sons mal graissés :

– Monsieur n'est pas visible, mâme Stéphen. Ça tombe ben mal, ben mal, pour sûr ! Mais, voyez-vous, il a séance, à c'matin. Une séance estrordinaire, mâme Stéphen. A'r'gardez les persiennes du salon : a sont fermées. Ça vient seurement d'commencer. Y a v'nu trois médiums.

Aujourd'hui, l'occultisme, dont Rosine se rit d'ordinaire, lui semble tout à coup redoutable et vraiment mystérieux. Pourtant, ce qui l'agite en premier, c'est l'indignation.

– Mais enfin, son fils ! s'écrie-t-elle.

– Chttt ! Chttt ! siffle Hermance. Faut pas faire tant d'bruit, pace qu'on s'f'rait enlever !

– Son fils ! répète la jeune femme en sourdine.

Hermance lève aux cieux ses prunelles incolores :

– Y a pas d'fils qui tienne, mâme Stéphen, vous savez ben : avec Monsieur, y a pas d'fils. Y a qu'l'espiritisse !

Hélas ! Rosine sait bien, en effet, qu'au sens du père Orlac, une table tournante est plus digne d'intérêt que Stéphen ! Mais elle ne peut se défendre d'un mouvement de haine envers cette répugnante créature qui a toujours excité le père contre le fils, ne cherchant qu'à soutirer de son maître le plus de libéralités possible, de la main à la main, entre vifs ou par testament.

La femme de charge s'est placée devant Crépin. On voit ses mains, qui ressemblent à des pieds d'homme ; et de ces mains pédestres, elle ne cesse de palper ses

hanches, comme surprise et navrée de ne jamais les trouver au rendez-vous.

Crépin dit alors avec timidité, portant sur la mégère un œil consultatif :

– Tu sais, M. de Crochans n'est pas encore descendu… Mme Stéphen pourrait peut-être le voir ?…

– I'va s'faire enlever. L'est en retard ! jubile Hermance. Voulez-vous monter là-haut, mâme Stéphen ?… Dites-y qu'i s'dépêche !… Quoi qu'i fait donc là-haut ?

Rosine se dispose à entrer. Mais Hermance a lorgné ses bottines qui ont un peu de boue ; et faisant de son corps un obstacle hideux :

– Passez pa'l'colidor, dit-elle. Comme ça, Monsieur n'vous entendra pas.

Le « colidor », c'est le long couloir sombre de l'immeuble voisin. Cet immeuble appartient au père Orlac, et, pour permettre au chevalier de Crochans d'avoir une entrée particulière, il y a fait pratiquer une porte. De là, un escalier monte directement au deuxième étage de l'hôtel.

– Soit ! dit Rosine.

Ce qui l'offusque, ce qui la met hors d'elle, ce n'est pas d'être traitée de la sorte. C'est l'indifférence des gens à l'égard de Stéphen. Est-il possible qu'il y ait des indifférents aujourd'hui, quand cet être délicieux est entre la vie et la mort !

Et elle éprouve de la gêne, à penser qu'elle va se trouver devant M. de Crochans, perpétuel chanteur, qui ne saura rien encore et qui aura son bon sourire de Napoléon III chauve et facétieux…

Qu'il est gentil, M. de Crochans ! Il n'est pas gai. Pas gai du tout.

Le voilà planté comme un terme.

Quoi ! Point de chanson ? Point de sourire ?… Eh ! c'est ce journal qu'il tient et qui porte en manchette : *La catastrophe de Montgeron*.

– Vous savez déjà ! Quel malheur, dites !

– Quoi ! Quoi ? s'effare le chevalier.

– Vous n'avez pas lu le journal ? La catastrophe de Montgeron…

– Eh bien ! ma chère petite ?… Non. J'allais lire. Qu'avez-vous, Seigneur ?…

Voilà qu'il faut encore raconter. Il y en a qui trouveraient un soulagement, voire une espèce de plaisir, à retracer ainsi, tout le temps, de mieux en mieux, l'aventure dramatique. Mais Rosine, qu'elle en est loin !

– Asseyez-vous, mon enfant.

Le récit est commencé. Mais la conteuse a beau faire, l'étrangeté de cet atelier lui coupe toujours la respiration. Jamais elle ne s'habituera à la danse macabre de ce

squelette qui gigote avec cliquetis toutes les fois qu’on remue la porte. Jamais non plus cette chose, là, qu’elle découvre en se retournant pour s’asseoir, ne l’a pareillement émue, émue jusqu’à l’effroi !

IV – M. DE CROCHANS, PEINTRE D'ÂMES

Il faut le savoir : M. de Crochans, dans sa jeunesse, avait donné à son maître Bonnat les plus belles espérances. Mais, vers sa vingt-cinquième année, les nouvelles tendances de la peinture l'avaient entraîné dans une voie hasardeuse.

Assoiffé d'originalité, épris des mystérieuses splendeurs de la lumière et du coloris, le jeune homme était devenu en quelques mois ce que nos pères (les insensés !) nommaient alors un *décadent*.

Adieu, les portraits raisonnables et lucratifs ! Adieu, la vie presque bourgeoise, l'atelier sévère et bien achalandé ! Adieu, rêves mesquins (qu'il disait !) de récompenses honorifiques, de commandes officielles, voire d'Institut ?

Ses parents, le croyant fou, se désolaient.

Ils avaient tort, en ce sens que, leur fortune étant ronde, leur fils pouvait vivre de ses rentes en attendant de produire des chefs-d'œuvre révolutionnaires (sait-on jamais ?).

Ils avaient raison, dans cet autre sens que, dès leur trépas, M. de Crochans s'empressa de défenestrer l'argent avec une si fougueuse activité, qu'il resta bientôt seul et

quasi nu, n’ayant plus que son art et un ami.

Son art, à monnayer, ne valait pas grand-chose. À cette époque-là, les amateurs de tableaux n’osaient se risquer, non plus que les marchands.

Mais l’ami, lui, avait de la valeur. C’était le notaire Édouard Orlac, riche homme et cœur bizarre, entiché de ce peintre, son « chevalier », pour sa joyeuse humeur, son désintéressement, ses idées hardies, et surtout pour ce penchant qui les inclinait tous deux à l’étude de l’au-delà.

Peu de temps après la déconfiture de M. de Crochans, Me Édouard Orlac perdit sa jeune femme. Il l’aimait au point de l’avoir épousée sans fortune. C’est alors qu’il fit tourner sa première table, dans le dessein d’entrer en communication avec la chère défunte. C’est alors également qu’il pria M. de Crochans de venir habiter le deuxième étage de son hôtel, où il fit aménager un atelier de bonnes proportions. C’est alors enfin que le peintre dit « décadent », ou pour mieux dire « impressionniste », se spécialisa dans la peinture psychique.

Il se mit à faire des portraits d’âmes, des paysages mentaux.

Encore une fois, c’est une question de savoir quelle fut en ceci la part de la sincérité. D’un côté, il est certain que l’exercice de cet art bien spécial assurait à l’artiste un gîte et un couvert que ses qualités de cœur et d’esprit n’eussent peut-être pas suffi à lui conserver. Mais, d’un

autre côté, M. de Crochans montra toujours une telle conviction, il prenait un air si benoît pour disserter de psychisme, qu'on ne pouvait croire, en sa présence, à son incrédulité.

L'atelier de la rue d'Assas, comme on peut le supposer après ce qui précède, renfermait les tableaux les plus extraordinaires, aussi bizarres, ma foi, que des cubisteries et des futuristeries, sinon même davantage.

C'étaient des toiles couvertes de figures géométriques ou resplendissantes ou brumeuses : des arcs, des paraboles, des ellipses, des ovales, des spires et jusqu'à des sinusoïdes, des puzzles où s'emboîtaient toutes les courbes et toutes les brisures, des carrelages polychromes, des vitraux multicolores. Les lignes, faisceaux de traits aux nuances diverses, paraissaient lumineuses, et de grands rayons directs, irisés, issus comme de prisme où se fut décomposée la lumière d'autres soleils, traversaient en sautoir ces extravagantes mosaïques, parmi lesquelles on découvrait des portions d'objets, des fragments d'animaux, des bouts de femme ou d'homme : la moitié d'une horloge, le quart d'une étoile, un naseau de cheval, l'œil fardé d'une hétaïre.

Au milieu de tout cela, qui ambitionnait de représenter des sensations, des volontés, des souvenirs, des passions, des regrets, un accès de colère, un transport d'allégresse, une crise de neurasthénie, etc., s'accrochaient de belles œuvres, chaudes et vivantes, que

M. de Crochans affectait de mépriser.

Et comme ce *fauve* restait incroyablement rapin, tout cela était gardé par deux factionnaires funambulesques : Guillaume, le squelette, que les mouvements de la porte faisaient gambader, et Oscar, le mannequin articulé, grandeur nature, qui donnait des poses à M. de Crochans et dont il avait retouché diaboliquement le faciès.

Oscar se tenait debout derrière la porte, costumé en fakir. On ne le voyait qu'une fois entré. Et c'est lui que Rosine regardait avec une sorte de terreur, suffoquée d'émotion, arrêtée net en plein début de son récit.

– Alors ? faisait M. de Crochans.

Mais Rosine était absorbée dans son saisissement.

Spectrophélès !

Ces yeux vert clair, ce poil rouge, ces sourcils fourchus montant sur le front, cette petite moustache conquérante et cette barbiche bifurquée… Spectrophélès !

Nouvelle apparition ? Mirage ? Point. Un Spectrophélès bien substantiel ! Un Spectrophélès de carton.

Ah ! Si elle avait été moins préoccupée, cette nuit, elle se serait rappelé, bien sûr, le mannequin du chevalier !

Mais quoi ! c'était ce vieil Oscar, et non Spectrophélès ! C'était une tête de diable, tout simplement, un Méphisto quelconque – et une poupée, dont l'immobilité jouait celle de la mort… Allons, allons ! Il ne fallait pas, tout de même,

être enfant à ce point ! D'ailleurs, ces oripeaux hindous, ces mains de bois sans améthystes… Ressemblance partielle et fortuite, inspirée par le personnage de *Faust* ! Aucune ressemblance, que celle du diable de l'Opéra, auquel, après tout, chacun a le droit de ressembler, qu'il soit cadavre ou mannequin !… Non, mais ! Est-ce que le défunt de Montgeron allait lui apparaître dans toutes les photographies de basses chantantes ?…

Un dixième de seconde ne s'était pas écoulé depuis que Rosine s'était interrompue. Fâchée contre elle-même, elle se molesta intérieurement, se dit : « En voilà assez, n'est-ce pas ! » Et sans plus s'occuper de Guillaume ni d'Oscar, elle reprit le cours de son exposé.

M. de Crochans lui donnait toute son attention. Son crâne chauve reluisait presque autant que celui de Guillaume.

– Je croyais, dit Rosine en finissant, que vous aviez lu le journal, mon pauvre chevalier…

– J'allais le faire, répondit-il.

Ce disant, il déploya la feuille où les mots *La catastrophe de Montgeron* s'étalaient en caractères gras ; et il parcourut la liste des victimes.

– Le nom de Stéphen n'y est pas, remarqua-t-il.

– C'est que je l'ai emmené tout de suite.

Curieusement, Rosine consultait aussi la liste, où elle ne lut que des noms très banals.

Ils étaient assis côte à côte sur un profond divan recouvert d'une peau d'ours noir. Le vieux peintre avait pris les mains de Rosine. Sa bonne figure était toute bouleversée et ses moustaches tombaient, au lieu d'être effilées en aiguilles impériales, ainsi que la pommade hongroise les tenait d'habitude.

– Ma chère enfant ! disait-il non sans chaleur.

Mais soudain, on entendit, au sein du petit hôtel, des coups lointains, secs, mesurés.

– Qu'est-ce, cela ? fit Rosine.

– C'est Palmyre, répondit M. de Crochans du fond de son chagrin.

Les coups se suivaient avec une manière de solennité. On eût dit qu'au rez-de-chaussée, un bedeau précédait quelque grave cortège, en frappant le parquet de sa canne *ad hoc*.

Rosine, bien que la pensée de Stéphen l'envoûtât, ne peut s'empêcher de demander :

– Palmyre ?

– C'est la table tournante, expliqua distraitement le chevalier. Elle s'appelle comme ça en ce moment-ci. C'est elle qui indique son nom. Elle en change tout le temps : Sylvie, Paméla, Chloé, Palmyre, des noms de son

époque…

– Comme elle tape !

– Oui. Pas de bonne humeur. On l'a dérangée trop tôt, parbleu ! Est-ce qu'on interroge les esprits à cette heure-ci ! Le matin ne vaut rien, c'est connu. Mais votre beau-père a voulu essayer, pour voir. Alors, elle se fâche. Elle tape du pied… Elle jure ! Écoutez…

Ils prêtaient l'oreille. Rosine ouvrait ses yeux immenses, pareils à ceux que l'on voit peints aux sarcophages de l'Égypte.

– La rosse parle de moi, murmura-t-il entre ses dents.

Les coups se suivaient comme les personnages sonores d'une frise hiératique – et télégraphique. Car ces coups étaient des lettres, et ces lettres formaient des mots. Ils coupaient le silence en petites tranches égales, puis cessaient, puis reprenaient. C'était impressionnant. La maison s'enveloppait de hantise. Les ossements de Guillaume le squelette achevaient de bruire avec une oscillation berceuse. Oscar, le mannequin, raidi dans une révérence de guignol satanique, détournait ses yeux fixes, trop savamment rendus. Rosine sentit son cœur se serrer.

Aujourd'hui, tout lui semblait redoutable. Le spiritisme est fait de saugrenu, avec un peu de mystérieux. Elle n'en voyait plus que le mystérieux et, dans le mystérieux, l'inquiétant. Dominée par l'angoisse, suivie par un fantôme, assise entre un pantin-squelette et un pantin-démon,

tendue, auprès d'un adepte de l'occultisme, aux écoutes de l'au-delà, la pauvre enfant crispait ses mains dans celles de son vieil ami. Sa destinée palpitait sous la griffe des puissances ténébreuses. Elle appréhendait un avenir damné, noir comme une nuit de sabbat, où des chauves-souris vous frôlent de leur vol, tandis qu'un vent glacé hurle sinistrement.

Elle fit un mouvement pour écarter, pour se dégager de la horde de larves qui s'amoncelait sur elle.

– Écoutez…

L'index appuyé au centre de sa moustache soigneusement teinte, M. de Crochans esquissait un sourire. Et ce sourire plissait avec facilité un visage qui en avait la plus grande habitude et qui s'était ridé selon la joie, comme un habit se moule au geste familier.

Mentalement, il comptait les coups, épelait les mots.

– Palmyre m'embête, fit-il. Elle dit : « Je ne parlerai qu'en présence du chevalier. » Filons vite, ma chère amie. Filons ! Je ne veux pas vous laisser retourner toute seule à la clinique et je tiens à voir Stéphen. Allons-nous-en. Inutile d'avertir l'autre, en bas. Si j'y vais, il ne me laissera plus partir.

Il prit, dans une belle armoire Louis XVI, son chapeau Rembrandt, et se drapa d'une pompeuse cape à godets.

– Venez !

Mais il s'arrêta, l'œil en coulisse vers la porte qui communiquait avec l'intérieur de l'hôtel.

– Il y a quelqu'un là derrière, chuchota le chevalier.

Aussitôt, une voix perça le vantail, aigre et regrettable, une voix commandée sur mesure par la calomnie ou la médisance, et qui tintait comme un cancan, même au prononcé de ces mots très bénins :

– Êtes-vous là, m'sieu Crochans ?

– Hermance…, souffla le chevalier.

– On s'impatiente, reprit la voix durement. C'est-i'qu'vous oubliez la séance ? Monsieur m'envoye vous chercher.

M. de Crochans dit à Rosine :

– Pour sûr que je n'irai pas. Il doit être comme un dogue.

Rosine était pénétrée de gratitude. Certes, M. de Crochans ne craignait pas le père Orlac autant qu'il souhaitait de le faire paraître ; mais il voulait à tout prix lui éviter la honte – presque le crime – de préférer à son fils mortellement blessé une séance de spiritisme. Connaissant le chevalier, Rosine ne s'y trompait pas.

– Le verrou est mis. Elle n'entrera point, lui dit-il.

– Y a personne ?… M'sieu Crochans, vous y êtes pas ? …

– Non, Hermance, je n'y suis pas, déclara M. de Crochans. Je viens de sortir, voici quelques minutes, avec Mme Stéphen Orlac, dont le mari est en danger de mort.

– V's allez vous faire enlever ! glapit Hermance.

Mais Guillaume entama une gigue, déterminée par l'ouverture de l'huis, et M. de Crochans sortit avec Rosine, laissant le squelette calmer ses entrechats devant l'extase du mannequin.

V – CHIRURGIE

– Comme vous êtes gai, chevalier ! dit Rosine en sonnant à la clinique de la rue Galilée.

– C'est que j'ai confiance, répondit le joyeux homme. Notre Stéphen s'en tirera, je vous le dis. Mon démon familier me l'assure.

Au vrai, nul démon socratique ne parlait à l'oreille de M. de Crochans, et, dans le secret de son âme, il était aussi anxieux que les circonstances l'exigeaient. Mais il s'était promis de « remonter » Rosine par tous les moyens, et, sachant avec quelle facilité la confiance se transmet, il n'avait trouvé rien de mieux que de reprendre le cours de ses facéties habituelles.

Il tira sa canne, du geste d'un spadassin qui dégaine, et, frappant le chêne du vantail comme avec le pommeau d'une épée :

– Ouvrez, ouvrez ! s'écria-t-il. C'est l'infortuné roi de France !

Mais Rosine accaparait le portier, qu'une requête aussi noble avait interdit.

– Comment va M. Stéphen Orlac ?

– Je l'ignore, madame. Veuillez vous adresser au bureau.

– Parbleu ! fit le chevalier. Vous n'y êtes plus, mon enfant !

Au sommet d'un escalier de marbre blanc, l'infirmière en chef s'avançait, marmoréenne.

Il fallut la suivre dans un studio où tout était blanc de ce qui peut l'être. Au bout de quelques instants, Rosine vit arriver l'une des femmes qu'elle avait vues dans la nuit, et dont le gentil visage s'éclaira d'une souriante salutation.

– Le Pr Cerral n'est pas mécontent, dit-elle. Les fractures des membres sont réduites.

– Pas d'amputation ?

– Aucune.

– Même d'un seul doigt ?

– Aucune amputation, madame.

– La tête ?

– Demain seulement.

– Les mains ?

L'infirmière parut s'attrister et répondit de biais :

– Il faut avoir bon espoir, madame…

– Qu'est-ce que le Pr Cerral a dit, à propos de ces mains ?

– Le maître n'est jamais loquace… D'ailleurs, c'est la

prochaine opération surtout qui l'intéresse.

– Le malade sera-t-il en état de bien la supporter ?

Rosine observait ardemment la physionomie de cette femme, analysant toutes ses intonations. M. de Crochans comprit que sous ce regard, dans cette atmosphère d'inquisition, l'infirmière ne laisserait rien paraître du fond de sa pensée.

– Nous l'espérons, répondit-elle.

Toujours l'incertitude ! Toujours l'instabilité d'une vie tenue en équilibre sur le doigt d'un savant et que le souffle du destin fait osciller comme une plume !

– Puis-je voir mon mari ?

– Le Pr Cerral préférerait que le blessé restât dans le calme le plus absolu. Cependant, si vous y tenez…

– Ma chère enfant, dit le chevalier, si vous m'en croyez, vous suivrez à la lettre les prescriptions du docteur. Il ne faut rien négliger de ce qui peut concourir au succès de son œuvre.

Le front de Rosine s'assombrit. Elle céda pourtant, et demanda qu'on la conduisît à sa chambre.

M. de Crochans, sur sa prière, l'y suivit.

C'était une cellule d'émail blanc, dont la fenêtre donnait sur la rue. Rosine se tourna vers son vieil ami. Un grand trouble l'agitait.

– Oh ! dit-elle. Vous qui vous êtes consacré à l'étude de l'inconnu, vous qui interrogez les esprits, ne pouvez-vous me révéler ce que demain nous réserve ? Tout à l'heure, vous me disiez d'avoir confiance. Lisiez-vous dans l'avenir ?… Si vous saviez comme j'ai soif de connaître…

Elle n'avait jamais cru à l'occultisme, mais aujourd'hui la réalité d'une telle science lui aurait procuré tant de soulagement, qu'elle ne demandait qu'à l'admettre.

– L'avenir est inconnaissable, répondit le chevalier dans le mouvement jovial. Les devins sont tous des fumistes et vous n'avez pas idée des bourdes que les esprits peuvent sortir sur ce chapitre. Non, l'occultisme n'est pour rien dans mon espérance. Mais quand un homme du modèle de Cerral ne condamne pas un malade, c'est que ce malade est sauvé. Voilà !

– Sauvé ! fit Rosine en joignant les mains et en fermant les yeux avec effusion.

Mais tout à coup elle agrippa la manche de M. de Crochans :

– Sauvé, vivant, oui, peut-être ! Mais dans quel état me le rendra-t-on ?… Je l'ai livré à quelqu'un de terrible ! Avais-je le droit de disposer de lui ?… Ce médecin-major, qui m'a accompagnée jusqu'ici, réprouvait nettement les procédés de Cerral !

– Eh ! que diable voulez-vous qu'il fasse à Stéphen, Cerral, sinon le guérir ?

– Il peut le guérir par des moyens effrayants. Il peut lui garder le jour au prix de diminutions si affreuses qu'en vérité…

– Ma petite Rosine, ne prononcez pas de paroles dont vous vous repentiriez aussitôt !… Tenez, faites-vous servir à déjeuner, et invitez-moi. Vous avez faim, et cela vous exalte.

– Possible, repartit la jeune femme un peu vexée. Vous n'empêcherez pas que cette maison n'ait abrité des choses…

– Presque miraculeuses ! dit M. de Crochans. Et c'est fort heureux pour Stéphen, dont le cas me paraît plutôt grave ! Oui : presque miraculeuses. Des choses qui auraient effaré les vieux alchimistes et les sorciers d'antan, au fond de leurs caves pleines de cornues et de chauves-souris. Des choses presque divines et pourtant bien réelles !… Mais cette maison est celle de la bienfaisance, et rien ne s'y passe qui ne soit aujourd'hui connu de tous, adopté partout. Rien qui n'ait reçu l'approbation des peuples reconnaissants… Seulement, c'est ici même que se tient l'homme des découvertes, celui qui le premier tenta ce que tous les autres pratiquent à son exemple, celui dont la dextérité professionnelle lui permet de réussir où tant d'autres échoueraient. Et c'est cela qui donne à sa clinique un prestige aussi formidable !

– Vous croyez ?

– N'ayez aucun remord. Vous avez fait ce qu'il fallait

faire. Cerral n’est-il pas le premier chirurgien du monde ?

Mais Rosine avait lu des livres et des livres. Sa mémoire surexcitée s’emplissait d’images terrifiantes… L’excès *même* de ses imaginations la fit se reprendre.

– Je suis folle ! dit-elle.

– Je ne vous le fais pas dire ! zézaya et grasseya M. de Crochans.

De ses doigts précieusement détachés, il pinçait les basques de sa jaquette, et plongea dans une révérence de menuet.

À ce moment, un domestique poussa au milieu de la chambre une table toute servie. Et le vieux cher fol se mit à faire l’orphéon, imitant tour à tour ténors, barytons et basses (À table ! À table ! Buvons ! Buvons ! À table !) avec une telle vélocité qu’il donnait l’illusion d’être véritablement plusieurs choristes. Une irrésistible force comique émanait de son visage imperturbable et de sa plaisante laideur.

– Êtes-vous jeune ! s’exclama Rosine, qui ne put s’empêcher de sourire.

Il approuva :

– Toujours jeune ! Je suis resté à l’âge ingrat.

Là-dessus, M. de Crochans fit entendre un petit solo de piston parfaitement imité et s’extasia devant les hors-d’œuvre avec la voix rengorgée de Brasseur.

Mais il n'entre pas dans nos intentions de mentionner tous les à-peu-près, calembours, farces et pitreries dont M. de Crochans illustra le déjeuner de Rosine Orlac. Il bouffonna si courageusement qu'il étourdit enfin la jolie malheureuse ; c'est là tout ce qu'il importe que l'on sache. Au surplus, l'esprit du chevalier n'était pas toujours de fine qualité ; la calvitie qui dépouillait son crâne faisait trop souvent les frais de ses boutades, et il y a des gens qui le trouvaient insupportable.

Rosine tombait de sommeil. M. de Crochans l'en félicita et prit congé d'elle, disant qu'il reviendrait dans la soirée.

– Pauvre chevalier ! C'est maintenant que vous allez vous « faire enlever » !

– J'y vais, dit-il, de mon propre pied.

Thésée allant combattre le Minotaure avait moins d'héroïsme entre les deux sourcils.

Mme Orlac dormit jusqu'au soir. Encore fut-elle éveillée par une infirmière qui lui apportait différentes choses trouvées sur son mari.

Une fiche en donnait la liste :

Un mouchoir brodé S. O.

Un portefeuille en peau de chagrin.

Une épingle de cravate, corail.

Une alliance.

Une bague chevalière.

Une montre en or avec sa chaîne.

Une bourse en mailles d'or.

Un canif.

Une paire de boutons de manchettes en or.

Rosine signa la fiche et resta pensive. Ces objets évoquaient Stéphen avec force. Il ne s'en séparait jamais. Les bagues surtout faisaient, pour ainsi dire, partie de lui-même. Elles étaient un peu de sa personne, un peu de ses mains… Et l'alliance ! Oh ! l'alliance ! Ce petit anneau d'or ! Ce petit chaînon de la chaîne invisible (et extensible) qui reliait par l'annulaire la main de Stéphen à la main de Rosine !… Dieu ! il semblait à présent que la chaîne fût détachée d'un côté !

Comme le bois sec porte en lui la flamme et la fumée, les bagues vides portaient en elles les mains spectrales de Stéphen. Ces mains, Rosine les créait. Fixant du regard les cercles luisants, elle en faisait sortir, par l'opération de sa fantaisie, des doigts imaginaires, longs et déliés, une chair pâle, un lacis de veines bleues, et dessous apparaissaient l'ivoire et l'ébène d'un clavier. Elle voyait ces mains, dépouillées de ces bagues pour le temps d'une sonate, lancées sur les touches dans la course des allégros…

Et les bagues étaient là, sur un plateau, privées pour longtemps de chaleur, telles enfin que si leur possesseur ne dût jamais les remettre et qu'on les eût tirées de ses phalanges glacées par la mort. Et demain… Demain ! Qui sait ?…

Ah ! maudite catastrophe !

Brusquement, Rosine se rappela le cauchemar qu'elle venait de faire. Son sommeil avait manqué de placidité. Mais, ce qu'elle avait revécu en songe, ce n'étaient ni ses affres d'amoureuse, ni ses inquiétudes d'épouse, ni les fatigues physiques de ses recherches parmi les wagons écrasés. C'étaient les moments fantasmagoriques où Spectrophélès avait surgi devant elle.

En vérité, quoi qu'elle en eût, il fallait que le surnaturel exerçât sur son âme une influence bien singulière, pour qu'un semblant de prodige l'accaparât de la sorte, aux dépens d'émotions beaucoup plus légitimes ! Quel enfantillage !

Mais quelqu'un ayant gratté à la porte, Rosine, sans raison, sursauta.

– Entrez ! dit-elle. Puis elle ajouta, le gosier serré par une étrange appréhension : Qui est là ?…

Le chevalier se montra. Il tenait une brassée de fleurs.

– Qui est là ? dit-il. *Florio Tosco*, madame !

– Oh ! que vous êtes gentil, chevalier !… Et dites :

qu'avez-vous fait là-bas ?

M. de Crochans passa la main sur sa tête bien polie, et répondit :

– J'ai travaillé à mon traité opératoire de la calvitie endémique des billes de billard et de la pelade congénitale des boules d'escalier.

– Soyez sérieux. Je voulais dire : que vous est-il arrivé, rue d'Assas ? Mon beau-père…

– Cet officier ministériel a été au-dessous de toute flétrissure. « Si Stéphen n'était pas pianiste, il ne serait pas allé à Nice ; s'il n'était pas allé à Nice, il n'aurait pas été victime de la catastrophe de Montgeron. » Voilà tout ce qu'il a trouvé à me dire.

– Hélas !… Et vous ? Un savon ?

– De premier choix. Article d'exposition. Trente pour cent de potasse.

– Mais, mon bon ami, pourquoi rester sous la férule de cet homme, maintenant que vos toiles se vendraient si aisément ?

M. de Crochans, secouant sa tête Second Empire, paraphrasa :

– Et qu'achèterais-je avec l'argent de mes toiles qui me donne autant de joie que mes toiles ? La liberté ? Qu'en ferais-je ! Enfin, savez-vous : j'ai toujours de la sympathie pour votre tabellion de beau-père, et j'imagine que, sans

moi, il y a belle lurette que les médiums et les époux Crépin l'auraient mis sur la paille, lui – et vous, par ricochet.

« Autre chose : j'ai questionné, en bas. Il paraît que Stéphen est assez bien. Vous ? Ça va ?… Écoutez, je couche ici, dans la chambre voisine. Quand la solitude vous pèsera, appelez-moi, n'est-ce pas ?

« Et maintenant, qu'est-ce que vous m'offrez ?

Quelque temps après, sous l'influence d'un narcotique que M. de Crochans avait subrepticement versé dans sa tasse de fleur d'oranger, Rosine s'endormit toute habillée. Le vieux gentilhomme la prit dans ses bras paternels, et, l'ayant portée sur le lit, l'emmitoufla de couvertures. Il était lui-même recru de fatigue, à force d'avoir joué à contrecœur ce rôle de bouffon qui était pourtant sa manière habituelle.

Finalement, il se retira sur la pointe des pieds, en étouffant les craquements de ses chaussures et en déplorant ce qu'il surnommait leur « arthritisme ».

L'aube du 18 décembre fut sinistre. Le soleil versait sur Paris une clarté de lucarne.

Aux premières lueurs, Rosine se dressa sur sa couche, recouvra d'emblée toute sa présence d'esprit, et fut debout.

Il était six heures. Dans soixante minutes on opérerait

Stéphen.

Malgré la tiédeur bien dosée de sa chambre, Mme Orlac grelottait. C'était l'heure lamentable des découragements. Elle y opposa l'action, et mit à sa toilette une ardeur presque gymnastique. Mais l'anxiété lui tenaillait l'épigastre comme une crampe d'estomac. Et ce qu'elle vit bientôt la fit trembler de plus belle.

Parmi les bruits si particuliers du réveil, où les hommes s'agitent déjà mais se taisent encore, Rosine perçut un léger ronflement qui la porta vers la fenêtre.

Peu vêtue, charmante d'ailleurs en cet abandon, elle frissonna, et crut, dans son émoi, qu'un givre soudain la couvrait tout entière.

Un fourgon automobile des pompes funèbres virait dans la rue, pour s'engouffrer sous le porche de la clinique.

Cerral, hélas ! ne sauvait pas tous ses opérés !

Rien ne pouvait accuser d'une façon plus saisissante l'incertitude de cette abjecte matinée. Cela mit le comble à l'angoisse de Rosine. Son infortune prit une ampleur de châtiment. Elle se demanda de quelle faute inconsciente le ciel la punissait.

Cependant elle guettait la sortie du fourgon, qui ne tarda point.

Fuite silencieuse et furtive. Seuls, dans le coupé, deux hommes de la famille, en grand deuil. Quelle horreur !

Rosine découvrait l'égout du palais, l'envers d'une gloire, les déchets d'un génie. Son désespoir se doubla d'un découragement philosophique : celui de tout penseur qui, son doigt faufilé sous le velours d'un trône, en touche le sapin rugueux… Et puis, elle souffrait aussi d'un malaise plus pénible. Ce mort, qu'on venait d'emporter comme un bloc de matière désormais inutilisable, cela faisait ressortir assez hideusement combien les cliniques ressemblent à des ateliers. La chair vivante y est traitée sous le bistouri comme le bois sous la varlope et le fer sous le laminoir… Qu'une cassure irrémédiable se produisît tout à l'heure, pendant la trépanation de Stéphen, et demain le fourgon viendrait débarrasser l'usine de ce mécanisme hors service !

C'en était trop. Elle acheva promptement de s'habiller, et fit prier M. de Crochans de lui tenir compagnie.

Il vint. L'opération, dit-il, s'annonçait sous d'heureux auspices. Elle serait longue.

En effet, trois heures interminables s'écoulèrent, pendant lesquelles le brave homme dépensa inutilement, pour distraire Rosine, toutes les ressources de son esprit. La jeune femme ne l'écoutait pas.

Le front dans les mains, elle employait ses puissances imaginatives à se transporter dans la salle d'opérations. Mais, sous l'empire de l'angoisse, des visions abracadabrantes lui étaient fournies. Son ignorance simplifiait les choses, exagérées par sa fantaisie. Elle

voyait un crâne ouvert comme une marmite, une cervelle sanguinolente, pareille à celles qui baignent dans ces récipients culinaires. Elle voyait des pinces de serrurier, des vilebrequins de menuisier, des coutelas de sacrificateur. Cerral, en blouse blanche, mitron aux bras de boucher, écartait, taraudait, taillait avec une sauvage allégresse, prélevant sur un animal ligoté des gouttes de liquide ou des fragments de matière cérébrale, qu'il incorporait au cerveau de Stéphen…

Ainsi Rosine se sentait glisser sur une pente abominable.

Sa torture cessa : le Pr Cerral mandait par une infirmière que tout s'était bien passé et que, sauf complication, M. Stéphen Orlac lui semblait devoir survivre.

Rosine s'abattit sur la poitrine de M. de Crochans et fondit en larmes. Le chevalier, tout ému lui-même, entreprit de lui tapoter l'épaule. Mais il se rappela fort à propos que les acteurs de cinéma ne manquent jamais cet effet réaliste, qui prouve de leur part une grande acuité d'observation, et par pudeur, il s'abstint de continuer.

De cet instant, Mme Stéphen Orlac fut admise au chevet de son mari, à la condition d'espacer ses visites.

La première fut émouvante. Car on n'apercevait du malade qu'une forme emmaillotée de pansements. La figure même disparaissait sous des bandelettes.

C'était une blanche momie, à l'uniforme de la blanche clinique.

Mais, grâce au ciel, les deux jambes s'allongeaient bien droites, en leurs braies de coton lacées de toile, et, sous les moufles d'ouate hydrophile, les deux mains d'Orlac reposaient symétriquement.

– Maintenant, dit Cerral, il faut nous en remettre à la nature. Les hommes ont fait ce qu'ils pouvaient.

Un souffle puissant et régulier soulevait les bandages pectoraux. Stéphen, faisant fonctionner ses poumons, semblait s'acquitter d'une tâche exclusive ; et Rosine l'écoutait respirer, comme naguère elle l'écoutait jouer les chefs-d'œuvre des maîtres, en extase.



VI – PHANTASMES

C'était un guilleret jeudi de printemps, à Neuilly.

Le mois d'avril déployait sur le Nord un azur de Riviera, et dans le parc de la maison de convalescence, rempli d'élégants visiteurs, les bourgeons poisseux éclataient en verdure.

Rosine Orlac, ayant reconduit jusqu'à la grille son beau-père et le chevalier, revint à petits pas vers le fond du jardin.

Un peu désemparée. Les visites de l'ancien notaire la gelaient à tout coup. Ce vieillard bilieux, au bec tordu d'émouchet, semblait toujours à l'ombre, tant sa personne physique et son être moral portaient le même deuil. Antithèse de M. de Crochans, il était l'Héraclite de ce Démocrite, Jean-qui-pleure auprès de Jean-qui-rit.

Depuis plus de deux mois que Stéphen avait quitté la clinique du Pr Cerral pour la maison de convalescence de Neuilly, son père était venu le voir une semaine sur deux. Flanqué du chevalier, qui plus que jamais faisait le boute-en-train (mais autant vouloir égayer un groupe de statues funéraires), il s'asseyait aux côtés de son fils, jetait autour de lui des regards de rapace, et contemplait Stéphen avec autant de pitié que de mépris. Ce n'était pas sans raison que M. de Crochans, toujours moqueur mais parfois trivial, l'avait surnommé « le père laconique ». Sa bouche muette

et dure, ignorant le sourire, faisait penser à une porte condamnée. Au bout de quelque temps, il consultait sa montre et partait, n'ayant rien dit que « bonjour » et « adieu ». M. de Crochans ne manquait pas de l'accompagner. Ils s'éloignaient de conserve, comme le médecin Tant-Pis au bras de son confrère Tant-Mieux.

De telles visites, vu l'état de Stéphen, étaient parfaitement contre-indiquées. Cerral lui avait prescrit un régime de distraction, et il était malaisé de compter comme divertissements les exhibitions bimensuelles de son parâtre.

À vrai dire, le convalescent ne sortait point de là plus sombre que devant. Mais sombre, pouvait-il l'être davantage ?

Rosine l'aperçoit de loin, sous le tendelet à raies rouges et bises du fauteuil pliant. Le petit garçon du directeur, accroupi sur un tabouret, lui fait la lecture. Il n'écoute pas. Il regarde dans le vide. L'enfant lui secoue la main, et Stéphen flatte doucement la tête blonde.

Cela ne l'empêche pas, l'instant d'après, de retomber dans sa tristesse.

Il a été si près de la mort, qu'on s'est demandé si sa guérison n'était pas, à proprement parler, une résurrection ; et parfois, le voyant si grave, au début, Rosine fut tentée de croire qu'il avait fait un séjour au pays des ombres et que le

souvenir des enfers obsédait sa mélancolie…

La raison en est plus simple et moins belle.

Depuis que Stéphen est entré en convalescence, il ne pense qu'à ses mains.

Avoir échappé à la destruction totale, être là, marcher sur la vieille terre des hommes avec sa paire de jambes ; pouvoir, comme tout le monde, de ses mains saines et sauves, saisir, palper, caresser ; de ses deux yeux indemnes contempler la nature, il semble que cela ne compte pas pour lui.

Il ne dit rien. Il n'en parle jamais. Rosine n'oserait aucune allusion. Mais telle la jambe droite, restée plus courte que l'autre, tels les bras encore veules, les mains d'Orlac ne reviennent à la vie que lentement ; et lui, le virtuose, souffre, dirait-on, d'une onglée perpétuelle qui rend malhabiles ses doigts gourds.

On le sent dévoré d'inquiétude, humilié dans son orgueil le plus noble, accroché à l'espoir farouche de recouvrer son talent. Il cache jalousement son infériorité, dans la croyance qu'elle est temporaire, dans le désir d'en triompher, dans la paresse d'y travailler. Il évite en public les actes où sa maladresse se révélerait. Il est très malheureux, c'est sûr.

Rosine est arrivée près de lui. Il l'a regardée venir comme une transparence à travers laquelle il suivait autre chose…

Stéphen Orlac est un homme de petite taille. Il a toujours été frêle et nerveux. Ses traits arrondis dénotent la faiblesse du caractère. Il est encore pâle de tout le sang qu'il a versé. Deux ou trois balafres lui zèbrent le front. La cicatrice de l'occiput trace dans ses cheveux bruns une marque livide. Ses béquilles sont posées contre le fauteuil ; une canne lui suffira bientôt.

Mais le petit lecteur s'est tu ; Stéphen, assoupi, ferme les yeux.

Rosine en profite pour regarder les pauvres mains ; et, comme toujours, elle puise la confiance dans leur examen.

Certes, elles ont passé par une cruelle épreuve, Cent coutures les gantent d'une vilaine résille rougeâtre et violâtre. Mais enfin, rien n'y manque ! Les brisures se sont ressoudées à merveille. Sous la peau, qui s'assouplira, les osselets saillissent, nets et dégagés. La forme de l'ensemble n'a rien de désespérant… À la place de Stéphen, Rosine serait pleine de courage et d'entrain !

Mais de Stéphen à Rosine, en matière d'énergie, il y a toujours eu, comme on dit, tout un monde ; et depuis la catastrophe, Stéphen semble avoir perdu toute fermeté d'âme…

Aussi bien, puisque Rosine nous laisse pénétrer dans son cœur, il faut connaître que c'est là, pour elle, un sujet de trouble et de perplexité.

Non ! Quel que soit le malheur qui menace l'artiste, et

quel que soit son affaiblissement, il n'est *pas naturel* que Stéphen résiste aussi mal à la crainte qui le ronge ! Il est trop bizarre en ses appréhensions, trop épouvanté dans ses rêveries, trop ingénieux dans les façons qu'il a d'endormir tous ces musiciens, chers maîtres et autres, qui s'empressent à le voir et le quittent persuadés que virtuose il fut et virtuose il reste. Les mains, cela n'est rien. Mais le cerveau, tout est là. Cerral fut impuissant à rétablir ce que la blessure a détruit. Et même, il est bien difficile de croire que l'étrangeté de Stéphen ne provient pas d'une étrangeté opératoire ! Il y a dans son *moi* quelque chose de nouveau, d'imprévu, de surprenant, un élément quasi monstrueux, fait de peur, d'égarement et de fanfaronnade, que l'état de se mains ne justifie nullement !…

– Il dort ? murmure une voix d'homme derrière Mme Orlac.

Elle se retourne. C'est le Pr Cerral.

– Ne l'éveillons pas, dit-il.

Le chirurgien et la jeune femme cheminent par les allées du parc.

– Justement, fait Rosine, je voulais vous parler, docteur.

– On dirait que c'est grave.

– Oui et non… Je vous demande de me dire, en toute franchise, quel genre d'opération cérébrale vous avez fait subir à mon mari.

Elle a le feu aux pommettes et parle par saccades.

– Mais très volontiers, petite madame, encore que « cérébrale » soit un terme impropre. Je vous prierai seulement de me dire, à votre tour, pourquoi vous me posez aujourd'hui cette question, à laquelle j'aurais répondu de bon cœur le lendemain de l'opération…

Il y a déjà longtemps qu'elle s'est promis d'interroger Cerral. Mais, jusqu'ici, la présence même du chirurgien l'a bâillonnée. Il exerce sur ses semblables un tel ascendant, sa haute valeur et sa droiture le font rayonner d'une telle auréole, qu'on ne sait plus que se taire quand il approche. Il est de ces hommes supérieurs qui déplacent avec eux une aire de sécurité et de soumission. Aujourd'hui, si Mme Orlac s'est sentie capable de parler, ce n'est pas qu'elle soit plus inquiète qu'à l'ordinaire au sujet de Stéphen. C'est seulement que Cerral ne ménage pas ses visites, et qu'à force de se produire, il devient pour elle, peu à peu, un homme comme les autres. Le prestige du savant s'effrite chaque jour sous l'action de l'habitude ; aujourd'hui, un gros morceau vient de s'en détacher.

Cerral achève son explication. Il a parlé du trépan et de la scie. L'opération était fort simple, mais très délicate. Somme toute, un mot vulgaire la résume : nettoyage. La fracture de l'occipital avait déterminé la contusion et la compression du lobe gauche. Des esquilles s'étaient logées en tous sens. Il a fallu pratiquer un vaste *oculus*, se livrer aux lavages les plus minutieux, et refermer.

– Bref, dit Rosine, rien de spécial ? Aucun procédé à la dernière mode ? Pas de… d'emprunts… de transfusion ? …

– Tiens, tiens ! fait Cerral ! Quelle idée ? Qu'allez-vous chercher là, petite madame ?

Rosine rougit davantage et baisse la tête. Le chirurgien s'est arrêté et la considère, suprêmement intrigué.

Cerral. Ses yeux clairs sont des miroirs de loyauté. Les statues qu'on lui érigera sur les places publiques n'auront pas la prestance de sa personne. On cherche un socle sous ses pieds. Et qui verrait ce socle, y lirait ce trionyme : Savoir, Puissance, Bonté.

Rosine balbutie d'une voix tremblante :

– Je vous demande pardon. Oui, oui, je sais bien que vous me dites la vérité. Vous ne me cachez rien. Je vous crois…

– Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

On dirait que c'est une petite fille qui explique son gros chagrin. Elle voudrait ne pas pleurer, la petite fille ; mais c'est difficile. Son discours n'est qu'une suite de hoquets parlés et de sanglots articulés, avec des chantonnements bizarres, qui seraient risibles s'ils n'étaient pas navrants :

– Mon mari n'est… n'est plus… comme avant. Bien sûr, avant, ce n'était pas… pas un professeur d'énergie. Loin de là !… Ah ! je… je me doutais bien que ses… mains lui

causeraient… du tourment. Mais, ma parole ! il… il ne vit plus que pour… redouter de ne plus pouvoir jouer du… du piano ! Et vous diriez que ça, c’est un… cataclysme ! Un malheur, oui, un grand malheur même, si vous voulez ! Mais enfin, il n’y a pas que le… piano, dans la vie !… Il m’aime, oui. Oh ! oui ! Mais pas tant que… que ses… mains !… Il aurait vendu son pays, il serait… condamné à mort pour trahison, vous ne le… verriez pas plus désespéré. Ce n’est plus lui ! Ce n’est plus lui !…

Elle ne cesse de se moucher. Cerral, apitoyé, lui dit :

– Avec le temps, chère petite madame, tout cela s’atténuera. Les forces reviendront, et elles ramèneront endurance et courage. Rappelez-vous que M. Stéphen Orlac a supporté l’hémorragie la plus forte à laquelle une créature terrestre puisse survivre… Je vous donne ma parole d’honneur que les liquides employés par moi pour remplacer le sang ne contenaient aucun élément de nature à modifier le rythme vital du patient.

– Aucun – comment dirais-je ? – aucun principe… animal ?…

– Au sens où vous l’entendez, non, petite madame. Mais permettez-moi de sourire de vos craintes. Je vous vois poursuivie par toutes les histoires qu’on écrit de nos jours en marge de la science… Vous êtes en présence d’un cas très normal d’amoindrissement. Quand le traumatisme aura complètement disparu ; quand le cerveau, puissamment irrigué, fonctionnera comme il faut ;

quand les mains seront rétablies…

– Qu'est-ce que vous en pensez, au juste, de ces mains ?

– Un médecin ne sait jamais dans quelle mesure exacte la nature voudra bien s'employer à parfaire son œuvre. J'ignore si les mains de votre mari lui permettront jamais de poursuivre sa carrière de virtuose. Encore une fois, j'ai fait ce que j'ai pu ; et comme eût dit mon ancêtre : je le soignai, Dieu le guérisse !

Sur un geste découragé de Rosine, il reprend avec résignation, l'œil attristé d'une ombre.

– Vous êtes comme votre mari. Vous ne réalisez pas qu'à cette heure il devrait être sous six pieds de terre, ou pour le moins manchot, unijambiste et peut-être idiot. Vous m'en voulez de l'imperfection de ma besogne, sans admettre que ma grande collaboratrice, la vie, n'a point terminé la sienne… Qu'importe ! Il vous est beaucoup pardonné, parce que vous aimez beaucoup.

« Ne vous montez pas la tête, petite madame ; n'exagérez rien ; soyez juste et soyez logique. C'est le propre des convalescents et, en général, de toutes les débilités, d'agir comme agit M. Stéphen Orlac. Ce qui l'épouvante aujourd'hui ne fera plus demain que le contrarier. Je vous donne rendez-vous dans un an.

« En attendant, j'estimerais salutaire que M. Stéphen Orlac rentrât chez lui. J'espérais mieux de son moral –

pourquoi le cacher ? Une cure supplémentaire s'impose. Le milieu la favorisera. Entouré des objets qu'il aime, replongé, pour ainsi dire dans son eau-mère, vous le tirerez de là d'ici peu.

« Je vais l'examiner et lui donner son *exeat*.

– Figurez-vous, dit Rosine qui se raffermit, figurez-vous que j'ai été jusqu'à l'interroger sur notre passé, pour m'assurer que c'était toujours lui !

Elle rit, elle est sur le point de se moquer d'elle-même. Mais Cerral prend le ciel à témoin de cette énormité.

– Ô littérature ! s'écrie-t-il. Quelle instruction tu donnes aux nouvelles couches !

– Eh bien ! monsieur Orlac, comment va ?

Un mouvement évasif, un regard fuyant, chargé d'ennui, sinon de rancune ; voilà l'accueil.

Docilement, Stéphen fait quelques pas sans béquilles, il prête à l'examen son occiput couturé.

– Voyons les mains, dit Cerral.

Gênée par le mutisme de son mari, Rosine parle à sa place :

– L'appétit est bon, docteur. Mais les nuits sont mauvaises. Je l'entends souvent gémir, suffoquer. J'accours : il est en nage.

– Souffrez-vous donc, la nuit ?

– Non, dit Stéphen.

– Je pense, dit Rosine, que ce sont des cauchemars. Quand je lui demande ce qu'il a, il me répond qu'il ne se rappelle plus.

– Affaire de temps, déclare Cerral. Dans quelques jours vous regagnerez votre logis, cher monsieur, et ces troubles disparaîtront.

Le logis… Le salon du logis… Le piano du salon…

Quelle détresse emplit les yeux de Stéphen ! Et comme il les abaisse avec effroi vers ses mains !

Des cauchemars ?

La nuit suivante, Rosine fut à même d'étudier la question dans des circonstances particulièrement favorables.

Mais les faits l'impressionnèrent si vivement qu'elle ne put se rendormir, et garda de ces instants nocturnes un souvenir ineffaçable.

Mme Orlac servait d'infirmière à son mari. Leurs deux chambres, contiguës, communiquaient par une porte qui n'était jamais fermée. La tête des lits touchait, de-ci de-là, le mur de séparation. Dans le silence de la nuit, on entendait les moindres bruits de part et d'autre.

Or, Rosine s'était endormie du lourd sommeil de la jeunesse.

Elle en fut tirée brusquement par un soupir douloureux.

La veilleuse électrique dispensait sa lumière minima.

Au lieu de se lever sur-le-champ ou de taper à petits coups sur la cloison, comme il suffisait qu'elle le fît pour dissiper les songes morbides de Stéphen, Rosine écouta le dormeur s'agiter et se plaindre.

C'était une sinistre audition.

Encore, impressionnée de son entretien avec Cerral, préoccupée de la prochaine rentrée rue Guynemer, la jeune femme éprouvait une odieuse sensation de misère et d'écrasement. L'ombre y mêlait du déprimant et de l'insidieux. À demi réveillée, une vapeur de rêve l'enveloppait encore.

Ce fut dans cet état de pesanteur intellectuelle que Rosine Orlac épia dans la nuit.

Stéphen poussait des clameurs étouffées. Puis on n'entendit plus que son souffle haletant, précipité, rauque.

Une faible lueur venait de sa chambre. Rosine pensa qu'il avait allumé sa veilleuse. Elle sortit du lit avec précaution et, ses pieds nus effleurant le parquet, elle s'approcha de la porte à pas de loup.

Là, elle se raidit pour retenir une exclamation, tout en pensant que cette exclamation aurait peut-être achevé de

l'éveiller…

Car, pouvait-elle croire à la réalité de ce qu'elle voyait ?

Stéphen était agenouillé sur son lit, dans l'attitude de la prostration. Sa veilleuse n'était pas allumée ; cependant, une source lumineuse éclairait la chambre d'une phosphorescence aquatique.

C'était une tache pâle, suspendue au milieu de la pièce, juste en face de Stéphen, non loin de son visage. Et cette tache, cette sorte de lune imprécise vaguement ronde, était le siège de mouvements. Des formes confuses s'y déplaçaient. Elles se précisèrent. Une image animée naquit de leur groupement.

On aurait dit la coupe d'un cerveau, laissant voir les idées du penseur. On aurait dit la projection du cerveau de Stéphen, son cauchemar extériorisé !

Un cauchemar épouvantable.

La phosphorescence figure un piano à queue sur une estrade. Un homme est là, vêtu d'un frac de soirée. Et c'est Stéphen. Et sa physionomie est affreusement triste. Il salue l'auditoire invisible, et s'assied devant le piano, qu'il ouvre. Mais le clavier n'est pas composé de touches noires et blanches…

Le clavier, maintenant, on n'aperçoit plus que lui ; lui et les mains du pianiste ; tout le reste a disparu. Les mains de Stéphen sont posées sur les touches. Mais ces touches, vraiment, on ne sait ce que c'est. La main droite

en arrache une : un couteau à virole !…

Maintenant, on ne voit plus que le couteau dans la main ; tout le reste a disparu. Le manche du couteau est marqué d'un X. La main de Stéphen est crispée sur le manche…

Maintenant, on ne voit plus que la lame du couteau ; tout le reste a disparu. C'est une lame aiguisée, pointue. Mais voilà qu'elle se couvre d'on ne sait quoi. Elle semble suer goutte à goutte un liquide écarlate…

La main disparaît. Le couteau reluit, se raccourcit, devient une équerre d'acier, tranchante. Il s'encadre dans un étroit portique. Et dans la lunette de la guillotine il y a une tête…

Maintenant, on ne voit plus que la tête prise dans le carcan de bois ; tout le reste a disparu. C'est la tête grimaçante de Stéphen.

Un cri lugubre retentit. L'halluciné se tord les bras sur son lit.

– Stéphen ! Mon chéri !

Rosine, avec une douceur passionnée, le couvre de caresses. La fièvre le brûle… Mais l'ombre les entoure ; l'appel de Rosine a dû réveiller le dormeur et chasser le sinistre rêve, car le phantasme lumineux s'est évanoui.

Les ampoules de la chambre s'éclairent coup sur coup. Puis Rosine revient à Stéphen, éponge son front, remonte

les draps.

– Que se passe-t-il ? fait-elle.

Il est plongé dans la torpeur.

– Qu'as-tu, Stéphen ? Tu rêvais, n'est-ce pas ?

– Ai-je crié ? dit-il enfin. Oui, je pense que je rêvais.

– Mais que rêvais-tu ?

– Je ne me rappelle pas, prononce-t-il avec difficulté.

Cet homme tombe de fatigue. Il se rendort comme on s'abat.

Rosine, à son chevet, médite assidûment.

Les rêves ont beau ne laisser sur la mémoire qu'une trace légère, il est bien surprenant, au sortir d'un tel cauchemar, que Stéphen ne s'en souvienne pas ! Il dissimule, c'est certain. Il dissimule, soit par fausse honte, soit pour éviter que Rosine ne se tourmente.

D'autre part, ce cauchemar lui-même est tellement extraordinaire !…

M. de Crochans doit pouvoir fournir là-dessus quelques éclaircissements.

Mme Orlac passa le reste de la nuit auprès du convalescent.

Les cauchemars ne revinrent pas. Du moins, s'ils revinrent, ce fut dans les conditions naturelles, et ils se

confinèrent à l'intérieur du sujet.

Celui-ci, pourtant, se montra des plus sombres quand le jour fut levé. Et lorsque M. de Crochans se présenta vers onze heures, selon qu'il en avait pris l'habitude, Stéphen accueillit d'un air absent le Napoléon III de la rue d'Assas.

Le chevalier s'annonça comme toujours :

– Crochans ! Sans *t*, avec un *s* !

Et il ajouta exceptionnellement :

– Toujours caustique et gonucéphale.

Rosine négligea d'apprendre que « gonucéphale » équivaut à « tête-genou », et, tirant à l'écart, elle entreprit le spirite.

Elle lui raconta ce qu'elle avait vu pendant la nuit.

– Qu'est-ce que vous dites de cela, chevalier ? Moi, j'en suis encore toute retournée.

Le chevalier, immobilisant une œillade de coin, épilogua de la sorte :

– Le cauchemar s'est déroulé selon la règle. Chaîne d'incohérences reliées entre elles par des associations puériles, chapelet de scènes désordonnées dont la génératrice est le concept *piano*, c'est un cauchemar type, un cauchemar modèle.

– Oui, mais… visible !

– Extériorisation de la pensée ! Idéoplastie ! Il n'y a rien

là qui puisse me surprendre. D'aucuns l'expliqueraient peut-être d'une autre façon. Cette portion de Stéphen, qui s'est matérialisée par projection hors de lui-même, pourrait être considérée comme une apparition fragmentaire du *corps astral*, ce fantôme des vivants…

Mais ces explications, nébuleuses comme l'occultisme en personne, ne satisfaisaient nullement Rosine. Elle savait trop que, pour M. de Crochans, plus une solution était surnaturelle, plus elle était vraisemblable. D'ailleurs, un mot l'avait frappé : *fantôme*. Songeant à Spectrophélès, elle fit une digression :

– Vous croyez aux fantômes des vivants, demanda-t-elle ; croyez-vous aussi aux fantômes des morts ? J'en ai vu un, moi, jadis, par deux fois.

– Vous ? Vous avez vu le fantôme d'un mort ?… Ah ! ah ! mais voilà qui est intéressant ! Ne voit pas qui veut les fantômes… Il est vrai, Rosine, que vous avez des yeux étonnants, si larges, si purs, si troublants ! ne rougissez pas. Et dites-moi : vous êtes bien sûre que la vision de cette nuit, c'est une vision de Stéphen ?… Ce n'est pas une vision de Rosine ?… Dans ce dernier cas, deux hypothèses : ou vous avez vu le songe de Stéphen par privilège, ou Stéphen ne songeait pas, et alors… Voyons, votre mari vous a déclaré n'avoir aucun souvenir de son rêve. Pourquoi suspecter sa franchise ?

Rosine hésita, rappela ses propres souvenirs, et fut catégorique :

– Non, affirma-t-elle. Je ne rêvais pas. Je ne dormais pas.

– Mais dormiez-vous quand vous avez aperçu le fantôme du mort ?

À ces mots, qu'elle prit de travers, Rosine se fâcha et se replia sur elle-même, boudeuse et mécontente. Elle ne doutait pas de ses sens. Elle se savait merveilleusement équilibrée, lucide et sereine. Son intelligence était solide comme son corps. Elle ne pouvait confondre le monde extérieur avec des phantasmes issus d'un délire impossible ; et elle le fit entendre vertement au peintre spirite.

Celui-ci, pour rentrer en grâce, riposta par des calembredaines. Mais elle soutint sa cause avec une ténacité rageuse. Et il faut dire que les événements étaient à la veille de lui donner raison.

VII – LE COUTEAU ET LE PIANO

Pressée de fuir la maison du cauchemar, Rosine décida qu'on regagnerait, dès le lendemain, l'appartement de la rue Guynemer.

M. de Crochans lui ayant promis de rester jusqu'au soir près de Stéphen, elle se rendit sur l'heure à Paris, afin d'y préparer la mise en scène du retour.

Elle la voulait charmante et familière. Il fallait que le home accueillît Stéphen sous le double aspect d'un décor de fête et d'un intérieur que l'on n'a point cessé d'habiter.

Rosine s'y employa fervemment avec le secours de ses domestiques, à grand renfort de roses et d'œillets, de boules de neige et de mimosa.

Ces sortes d'occupations favorisent singulièrement le libre cours de la pensée. L'exercice du corps, l'œuvre machinale des doigts et jusqu'à l'activité superficielle de l'entendement permettent à la réflexion de fonctionner au mieux dans les profondeurs de l'intelligence.

Sans cesser d'aller et de venir, de marier le vase à la fleur en unions assorties et d'ordonner avec art les désordres les plus beaux, Rosine mène une enquête mentale sur les causes et circonstances du cauchemar prodigieux.

Qu’elle n’ait aucun doute sur sa réalité, qu’elle soit certaine d’avoir vu de ses yeux le rêve extériorisé de son mari, cela c’est un point acquis, sur lequel Mme Orlac n’a même pas l’idée de revenir. Mais le rêve lui-même, les images dont il était formé, voilà ce qui la préoccupe.

Passe pour le *piano*. Étant donnée la grande terreur de l’avenir qui domine le virtuose, l’apparition d’un piano dans l’un de ses rêves n’a rien que de rationnel. Même constatation relativement à la physionomie désespérée de son *double*, quand celui-ci s’est assis devant l’instrument.

Mais les *couteaux* ?

Le couteau marqué d’un X ?

Le *crime* commis ?

Le *châtiment* ?

Ces quatre concepts n’ont aucun rapport apparent avec le concept *piano*. Mais, entre eux, ils semblent unis par les liens d’une causalité aussi serrée qu’on peut le désirer ! Malgré l’opinion de M. de Crochans, Stéphen, pour la majeure partie de son rêve, a donc fait preuve d’un esprit de suite indubitable. Alors, pourquoi nier que cette logique ait présidé au rêve tout entier ? Pourquoi cette logique n’enchaînerait-elle pas le concept *piano* aux autres concepts, par une association d’idées que Rosine ne peut soupçonner, mais dont Stéphen posséderait la clef ?…

Il est devenu si taciturne, si renfermé, depuis la

catastrophe !

« Depuis la catastrophe ». Il vaudrait mieux dire « depuis le voyage à Nice ». Ce serait plus exact.

Mais Rosine connaît parfaitement tous les faits et gestes de Stéphen au cours de ce bref déplacement. Le virtuose est arrivé à Nice le jour même du concert, et il en est reparti le lendemain matin. Il n'a donc passé là-bas que quelques heures, dont Rosine sait l'emploi par une lettre enthousiaste de Lucie Mauroy. Les Mauroy sont de bons amis. Ils habitent Nice en hiver. C'est chez eux que Stéphen a reçu l'hospitalité. On ne l'a pas quitté. Il était plein d'entrain, Mme Mauroy, sitôt la catastrophe connue, et pour s'enquérir de l'arrivée de Stéphen, s'est empressée d'écrire à Rosine. Elle a dit quel triomphe leur ami avait remporté en exécutant magistralement la *Fantaisie hongroise* de Liszt pour piano et orchestre. Sa lettre ne mentionnait rien d'anormal. Le jeune ménage avait tenu compagnie à son hôte jusqu'au départ du train.

D'autre part, depuis l'arrivée tragique de ce même train à Montgeron, Rosine ne s'est séparée de son mari que pour le remettre aux mains honnêtes de Cerral.

Conclusion : si Stéphen a fait quelque mauvaise rencontre, cette rencontre s'est produite dans le trajet de Nice à Montgeron. Et si ce trajet n'a comporté aucun fait nouveau, ce que le pianiste dissimulerait, c'est donc que sa terrible blessure a causé tout le mal : et dans cette hypothèse, le cauchemar n'est dû qu'au détraquement de

ses facultés.

Ici se dresse la silhouette cadavérique de Spectrophélès. L'homme blanc, selon toute probabilité, fut le compagnon de route de Stéphen. Lui a-t-il parlé ? Que lui a-t-il fait ? Que se sont-ils dit ? Des deux voyageurs un seul a survécu, et celui-là se tait, et il est interdit de le questionner.

« Ne pas le contrarier, lui faire l'existence douce et facile », telle est la recommandation impérative du docteur…

Aucune aurore ne se lève sur tant d'obscurité.

Cependant, Rosine travaille encore son énigme.

Le cauchemar de la nuit dernière n'est pas le premier qui ait bouleversé le malade au point de lui arracher des plaintes. Mais, les autres fois, Rosine s'est bornée à frapper la cloison, ou bien elle s'est levée en tumulte, et elle a trouvé Stéphen réveillé par le bruit, débarrassé du songe en même temps que du sommeil. Avec plus de perspicacité, elle aurait peut-être appris bien des choses… Qui pourrait dire, en effet, que les cauchemars antérieurs fussent d'une autre nature que le dernier ?

En dépit de sa curiosité, Rosine espère de tout cœur que la suite des événements ne lui donnera pas l'occasion de le vérifier. Revenu chez lui, comme un portrait qui retrouve son cadre, Stéphen, au dire de tous, devra subir une métamorphose des plus heureuses.

Voici des boules de neige dans la flûte de cristal qu'il aime à voir parer le coin de sa table. Sur le fond violet du grand abat-jour, une branche de mimosa granule un safran qui flattera sa vue. Mettons, pour le cher époux, le cendrier de Satzuma près des cigarettes Richmond. Faisons grésiller dans le brûle-parfums javanais la mixture de gommes et de bois qu'il préfère…

Tout est prêt. La demeure est exquise. On aperçoit, par les fenêtres, le jardin du Luxembourg qui se revêt de tendres feuillages ; Stephen peut venir.

Maintenant, à la grâce de Dieu !

Il est inutile de fatiguer le lecteur en le véhiculant, du Luxembourg à Neuilly, à la suite de Mme Orlac, puis, seize heures plus tard, de Neuilly au Luxembourg, en compagnie du couple si intéressant qui fait l'objet de ce récit. Au risque de détraquer la pendule du temps ; à lui faire tourner seize heures en seize secondes, mieux vaut, me semble-t-il, les attendre ici même, où il est captivant de voir rentrer Stéphen.

Le voici. Félix, au volant de la limousine, stoppe au ras du trottoir. Rosine descend la première.

Quoiqu'elle ait veillé toute la nuit, elle rayonne, car Stéphen a reposé comme un enfant.

Les concierges, émerveillés, leur font escorte jusqu'à

l’ascenseur (une fois n’est pas coutume). On ne peut nier que le convalescent ne soit rasséréné et qu’une expression de bonheur n’éclaire sa face pâle, tandis qu’il cadence le branle de ses béquilles.

Deux étages. Les murs clairs s’enfoncent verticalement. La montée s’arrête dans un choc élastique. On sort.

Et c’est maintenant qu’il nous faut ouvrir les yeux et prêter l’oreille.

Pendant que Rosine appuie sur le bouton de renvoi, une exclamation de Stéphen, sourde, retenue la fait tressaillir.

Que voit-elle ? Ceci, qui la terrorise à son tour :

Là, dans la porte, au plein milieu du panneau crème, un couteau à virole est planté. Planté profondément. Ce qu’on voit de la lame est couvert de sang. Un filet rouge s’écoule de là comme d’une blessure, pourpre éclatante sur l’ivoire du vernis, et – détail minuscule, événement formidable – le manche du couteau est incrusté d’un X !

Sidéré par un effroi sans nom, Stéphen a le visage d’un enseveli, et Rosine défaille. Des paupières mystérieuses, qui ne sont pas les siennes, s’abaissent sur ses yeux (ou bien est-ce la nuit qui vient tout à coup comme un nuage ?). Tout s’assombrit pour elle. Seul, le panneau découpe un rectangle aveuglant ; et, surgi de la matière opaque ainsi qu’un plongeur remonte à la surface de l’eau, *voici qu’un homme d’ombre émerge de cet aveuglement*, cerné d’un

galon fulgurant, redressé de toute sa hauteur, les bras en croix comme un gardien inexorable. Le couteau lui perce le cœur.

D'un effort nerveux, plus pénible qu'un rétablissement musculaire exécuté au bord d'un gouffre, Rosine se surmonte. Il n'est que temps ! Quelqu'un s'approche à l'intérieur du logis. L'autre battant s'ouvre tout large sur le valet de chambre. Spectrophélès se dissipe aussitôt.

Alexandre, le valet, qui a entendu l'ascenseur, est venu de lui-même où son service l'appelle. Sa maîtresse s'avance : il ne faut pas qu'il aperçoive le couteau !

Stéphen a compris. Pendant que Rosine barre le passage et masque la vue, il saisit l'arme, l'arrache et la dérobe dans la poche de sa pelisse.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?…

Une espèce de complicité enchaîne maintenant Rosine à son mari. Va-t-il enfin s'expliquer ?… Il se tait toujours.

Ô fleurs ! Parfums ! Bibelots ! Arrangements qui sont des bienvenus ! Drapages qui sont des prévenances ! Harmonie préparée qui n'est qu'un doux accueil ! On ne vous remarque guère. On ne sait même plus que l'on est chez soi.

Rosine n'ose pas interroger Stéphen. Elle l'a poussé dans le fumoir. Il a pris machinalement une cigarette, et fume avec précipitation.

– Ôte ta pelisse, veux-tu ?

– Bah ! J'ai le temps. On gèle ici.

Il fume. Il est agacé. Mieux vaut le laisser seul un moment.

Aussi bien, il y a quelque chose à faire sans tarder.

Un aveugle n'entendrait rien. Elle s'engage dans l'antichambre, caoutchoutant ses pas, feutrant sa pauvre petite entreprise…

D'une seule friction de serviette mouillée, le filet de sang a disparu du panneau crème. Il ne reste plus, pour commémorer le macabre incident, que cette fente peu visible. Une boulette de mastic la boucherait. Mais à quoi bon ? Personne ne se doutera qu'elle a été faite par un couteau sanglant, marqué d'un X !

Personne n'a vu le couteau. Le concierge aurait été prévenu. Du reste, le sang était encore liquide. Cela prouve que la porte a été offensée très peu de temps avant l'arrivée des Orlac. Le malfaiteur, son coup perpétré, a dû se cacher aux étages supérieurs et redescendre au plus tôt…

Rosine, en regardant brûler la serviette sanglante, réfléchissait.

Donc, à présent, Spectrophélès se remettait de la partie ! Une fois de plus, après une longe éclipse, le mort de Montgeron était intervenu dans la vie de Stéphen…

Un tumulte assez indescriptible tourbillonnait sous le front de la penseuse. Mais, comme on sait, elle n'était point femme à se laisser prendre sans vert.

Un crime ? Un crime dans la maison ? C'était possible. Elle n'y croyait pas, cependant. Elle croyait plutôt à un signe, un avertissement, un présage artificiel. Le caractère diabolique de l'aventure la frappait. De deux choses l'une : ou bien le couteau avait été enfoncé dans la porte par quelque apache imbu de sous-littérature, ou bien Spectrophélès était mieux qu'un fantôme impuissant, mieux qu'un épouvantail brandi dans notre monde par une main souterraine. Et il fallait convenir que l'apparition de ce mort, faisant coïncider sa poitrine avec le couteau, ne laissait pas d'être troublante.

D'ailleurs, ce couteau à virole marqué d'un X, ce couteau identique à celui du cauchemar, ne révélait-il pas deux corrélations mystérieuses et additionnelles : l'une entre le cauchemar et la réalité, l'autre entre Stéphen et Spectrophélès ?

Un crime dans la maison ? Improbable. On verrait bien.

En attendant, la prudence la plus élémentaire voulait que le silence fût gardé, au moins jusqu'au soir.

– Stéphen, donne-moi donc ta pelisse !

– Voilà, fit-il. Je commence à me réchauffer.

Pas plus de sang sur ses mains que sur celles d'Aristide. Il avait déjà fait disparaître toute trace de

l'épisode.

Rosine elle-même emporte la pelisse. Elle fouille les poches…

Pas de couteau.

Quand elle revint dans le fumoir, Stéphen ne s'y trouvait plus. Elle le suivit à distance, espérant, à cause du piano, qu'il traverserait le salon sans s'arrêter.

Il s'arrêta, étayé de ses béquilles.

Elle l'observa derrière un rideau de toile d'or, souhaitant passionnément qu'il se contentât de regarder le coquet demi-deuil de la décoration, – les palmes mémoratives et les nœuds de rubans où ses yeux tristes semblaient lire des *Regrets éternels* et des *Requiescat in pace*, le piano noir et long comme un catafalque…

Il s'approcha du silencieux cercueil qui contenait en puissance la musique tout entière. Il en caressa, comme la robe d'un pur sang bai brun, la laque lustrée…

Rosine se retint de paraître, de l'entraîner… Hélas ! aujourd'hui ou demain, l'heure du piano sonnerait fatalement !

Mais voilà que Stéphen soulevait le couvercle du clavier… Pourquoi frémir derrière le rideau d'or ? Pourquoi, follement, se demander ce qu'il y avait sous le couvercle ?…

Dieu merci ! c'était bel et bien des touches ordinaires.

Stéphen a dit tout bas :

– Il faudrait une rallonge…

C'est sa jambe droite qui n'atteint plus la pédale.

Seigneur ! Stéphen assis au piano !… Lui qu'elle a pensé perdre à jamais ! Stéphen au piano !… Ah ! il n'est vraiment lui-même qu'à cette place, ajusté à l'objet merveilleux, comme une pièce humaine habilement conçue !

Ses traits ont la dureté d'un mascaron d'albâtre. Il a posé les mains sur les touches. D'un doigt, d'un seul doigt timide, il épelle la phrase typique de cette *Fantaisie* de Liszt, la dernière chose qu'il a exécutée…

Comme un dessin linéaire évoque les couleurs et toute la magie d'un tableau bien connu et qu'il indique, le motif hongrois fait songer à toute la féerie de tout le chef-d'œuvre. Les notes, qui s'espacent craintivement, éveillent la harpe clandestine que le piano recèle. Des harmoniques chantent aux lointains sonores, comme des zéphyrs au fond d'un bois sacré. Ils contiennent la foison du poème musical. Un accord changeant s'y joue, telle une écharpe dans la brise. Il s'enroule en sourdine autour du thème conducteur, ainsi qu'une guirlande autour d'un thyrse. La *Fantaisie* est là ; elle s'est avancée derrière le silence, prête à bondir, à tournoyer, dansante et magnifique, folle et divine. Stéphen la sent à fleur de chair, qui veut s'échapper

de ses mains. Rosine l'entend déjà.

Les mains d'Orlac s'élancent !…

Il n'y a plus là de pianiste illuminé qui se dispose à attaquer brillamment la *Fantaisie hongroise* de Liszt pour piano et orchestre. Il n'y a plus qu'un homme qui pleure dans les bras d'une femme douloureuse.

Le silence est terrible.

Quelque part, une verrerie se brise.

Stéphen a refermé le piano comme une bière sur un cadavre bien-aimé.

Un crime dans la maison ?

Le lendemain matin, Rosine s'enquit de ce qu'elle voulait savoir.

Tous les locataires de l'immeuble étaient présents à Paris ; aucun d'entre eux ne s'était plaint de quoi que ce fût. Les concierges, adroitement sollicités, ne montrèrent pas qu'ils eussent remarqué, la veille, au passage, un ou plusieurs individus suspects. Restaient donc à étudier, *dans l'ordre du possible*, les familiers de la maison et, en premier lieu, les domestiques des Orlac.

Rosine était sûre d'eux. Alexandre, ancien brosseur de Stéphen, et Esther, sa femme, étaient les types du valet fidèle et de la soubrette dévouée. Cécile, la surabondante

cuisinière, n'aurait point trahi davantage ; non qu'elle prouvât à ses maîtres un attachement inaltérable, mais sa corpulence et la douceur de ses mœurs eussent ridiculisé toute accusation d'exploit machiavélique.

Innocents à coup sûr, il fallait pourtant que les trois serviteurs subissent un interrogatoire. Peut-être de leurs dires sortirait-il quelque enseignement.

Rosine, après avoir mûri son système d'investigation – qui était rudimentaire – les fit comparaître tous trois en même temps.

Cécile essuyait avec son tablier bleu ses pattes boudinées, et sentait le poisson comme une grosse sirène, car ceci se passait un vendredi. Elle était majestueuse, écarlate et luisante. « Magdebourg », ainsi l'appelait M. de Crochans, à cause, disait-il, de ses hémisphères ; et cela faisait rire inconsidérément la vaste fille, à l'image d'une charcuterie ambulante dont la marchandise tremblote et sursaute aux cahots du pavé.

À côté d'elle, Alexandre et Esther semblaient deux demi-créatures, tels deux poids d'une livre à côté d'un kilo.

Rosine assura sa voix et leur dit :

– Un fou malfaisant a planté un poignard – ou je ne sais quelle lame – dans la porte d'entrée, si j'en juge par la fente que j'y ai remarquée et qui ne s'y trouvait pas avant-hier.

Mais ni l'un ni l'autre n'avait rien entendu, rien aperçu.

Nul rôdeur. Nul quémandeur. Personne ne s'était présenté entre le départ de Madame et le retour de Monsieur et Madame. « Un coup violent ? Non, Madame, Et pourtant l'office n'est pas loin de l'entrée. » « Mais, dit Alexandre, on a bien pu abîmer la porte en y enfonçant doucement l'outil, en pesant dessus ; et ça n'aurait pas fait de bruit. »

Rosine recueillit, par-dessus le marché, quelques opinions tendancieuses sur l'avocat d'en dessus et l'industriel d'en dessous. Enfin, elle sut que les gens de maison au service des autres locataires étaient « des personnes tout ce qu'il y a de mieux ».

Alexandre, Esther et Cécile ne pouvaient fournir d'autres renseignements.

C'était maigre. Rosine s'étonna piteusement de ne pouvoir remonter du couteau sanglant jusqu'à la main de son possesseur, par une suite de ces déductions ou de ces inductions rigoureuses, familières aux détectives du livre ou de l'écran. Tout s'éparpillait, tout se cachait ! Elle ne parvenait pas à rétrécir le cercle de ses recherches, qui, jusqu'à présent, englobait l'immense univers !

Et pourtant, elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire ! Pas de ténèbres qu'elle n'eût sondées, depuis la catastrophe !

Ainsi, ce mort qu'elle appelait Spectrophélès (ah ! de quoi était-il mort, au juste ! Le tamponnement n'avait-il *tué qu'un cadavre* ?…) eh bien ! ce mort, ce n'était vraiment pas la faute de Rosine si elle ignorait encore son identité !

Elle s'était procuré la liste officielle et complète des victimes de la catastrophe, et petit à petit elle arrivait à connaître chaque défunt, son être, sa profession, son passé. Elle y arrivait toute seule, se refusant à recourir aux offices d'espionnage privé. Mais, ces morts, il y en avait soixante-treize ! La tâche était longue, et Stéphen absorbait la plus grande part de son attention… Ah ! si seulement celui-là (non, non, il n'aurait pas fait de mal à une mouche ! Un doux, un inoffensif ! Lui, verser le sang ! Jamais !), si seulement celui-là se montrait plus expansif ! S'il était permis de l'interroger ! Si M. de Crochans, par ailleurs, n'était pas si excentrique et si narquois !…

Rosine penchait au découragement. Elle fit néanmoins le bilan de sa situation. Mais l'actif de son savoir équivalait à zéro.

Alors elle s'aperçut en frissonnant qu'elle n'avait tenu registre que du compte *possible*, et que, pendant ces temps, le compte *impossible* s'était enrichi d'un capital si imposant, au préjudice de l'autre, que celui-ci se trouvait gravement déficitaire.



VIII – L'IDÉE FIXE

Rosine s'était fait accompagner chez le P[r] Cerral par M. de Crochans.

L'homme de science l'écoutait, assis derrière un bureau plus blanc qu'un autel consacré à la Lune et mieux équipé d'accessoires divers que celui d'un *businessman* new-yorkais.

– … À peine étions-nous rentrés qu'il s'est mis au piano. Il est incapable de jouer quoi que ce soit. Et voilà trois jours que je ne sais plus que faire. Il est muet, farouche, absent. Rien ne l'intéresse. Il songe, c'est tout. Cela ne peut pas durer. Nous courons à l'abîme… Alors, je suis venue vous trouver. Il faut, il faut absolument le sortir de là ! Il faut lui rendre son talent, par n'importe quel moyen. Faire l'impossible. Essayer tout ce qui est humainement essayable. Au moins, lui donner quelque espoir. L'aider à récupérer l'aisance et l'agilité de ses mains, même si nous savons que c'est une chimère !

Cerral, feuilletant d'une main un répertoire, saisit de l'autre un parleur téléphonique :

– Allo !… Apportez-moi la fiche LB 27 352 rose.

Puis il s'exprima de la sorte :

– Je ne crois pas, petite madame, que M. Stéphen Orlac redevienne jamais le grand pianiste qu'il a été. Je

vous l'ai dit et je vous le répète avec douleur, bien que je sache combien vous désirez que je vous dise le contraire, même au prix d'une berne…

Il fut interrompu par un crépitement électrique à peine perceptible. Le chirurgien toucha l'un des contacts du petit tableau-pupitre placé sur le côté de son bureau. Il y eut un déclic à l'extérieur de la chambre ; une porte s'ouvrit, donnant passage à la secrétaire-major de Cerral et laissant voir le mot « *Entrez !* » écrit sur l'autre face, en lettres incandescentes. Les lettres s'éteignirent quand le doigt du maître eut quitté le contact.

La secrétaire déposa sur le bureau une carte rose cotée LB 27 352.

– Tenez, madame, reprit le chirurgien, voici dans quel état se trouvaient les mains de M. Orlac, lorsque vous m'avez fait l'honneur de me confier sa vie. Lisez vous-même.

Main gauche d'abord : fracture du carpe et du métacarpe, de phalanges et de phalangines, ruptures d'extenseurs et de fléchisseurs, sectionnement du supinateur, plaie contuse à l'éminence thénar, écrasement du court abducteur, des lombricaux et des interosseux, phléborragie de la salvatelle, ecchymoses multiples…

Et il y en avait autant pour la main droite !

Les mots dactylographiés rangeaient en ordre une collection de navrances que Rosine se représentait plus ou

moins nettement, vu l'hostilité du vocabulaire, mais qui lui donnaient l'impression de mains broyées, désossées, écorchées. Et elle revoyait l'affreux spectacle de Stéphen échoué dans la limousine, pendant la nuit de la catastrophe.

– Fichu point de départ ! grommela M. de Crochans qui détaillait l'écrit en faisant la grimace.

– N'est-ce pas, monsieur ? approuva Cerral.

Le chevalier poursuivit, s'adressant à Rosine :

– Dans ces conditions, c'est un véritable miracle que Stéphen puisse se servir de ses mains comme il le fait. On ne peut tout de même pas…

– On peut essayer, déclara le chirurgien. On peut aider la nature et même orienter sa tâche. J'ai cru devoir vous faire toucher du doigt la difficulté de la cure ; maintenant, si improbable que soit le succès, je ne puis me refuser à vous en procurer les moyens. D'ailleurs, dans le cas où ces moyens n'aboutiraient pas au résultat physique que nous cherchons, ils n'en auraient pas moins l'effet moral le plus salutaire. Que l'espoir renaisse dans l'esprit de M. Stéphen Orlac, c'est, madame, comme vous l'avez senti, le point capital. L'espoir, l'occupation, la poursuite incessante d'un but ardemment désiré, c'est la santé, c'est la vie.

– Je ne demandais pas autre chose ! dit Rosine, tout heureuse.

Cerral avait pris une feuille de papier à en-tête et

rédigeait son ordonnance :

– Voyons, nous disons… Trois divisions : massage, gymnastique, électrothérapie. Masseuse japonaise : Mlle Yamanchi. Gymnastique suédoise : manuel de Fridjof. Électrothérapie… Vous avez naturellement l'électricité chez vous ? Bien. Je commanderai ce qu'il vous faut chez Baldin.

Il écrivait, absorbé dans une consultation intime.

M. de Crochans, parlant à voix basse comme pour respecter le travail du maître, dit à l'oreille de Rosine :

– Vous ne lui avez pas parlé du cauchemar visible ?

Rosine secoua la tête d'un mouvement vif et sec.

« J'ai gaffé », pensa le chevalier.

Le cauchemar visible, jusqu'à sa rentrée rue Guynemer, Rosine s'était promis de le décrire à Cerral. Tant que le couteau marqué d'un X s'était contenté de jouer son rôle dans un cauchemar, elle avait pu le considérer comme l'élucubration d'un dormeur fiévreux. Mais l'épisode du panneau crème avait singulièrement modifié ses intentions. Ce couteau marqué d'un X, qui apparaissait concurremment dans le monde des rêves et dans le monde des faits, semblait bien en corrélation avec un mystère connu de Stéphen ; et Rosine jugeait imprudent de faire pressentir à des étrangers l'existence d'une énigme dont l'idée terrifiait son mari. Peut-être Stéphen,

impressionnable par nature et plus encore par accident, s'affolait-il outre mesure. Peut-être sa raison chancelante grossissait-elle à plaisir… quoi ? la faute commise ? la menace suspendue ?… Peut-être eût-il cent fois mieux valu parler que se taire ! Elle l'espérait de toute son âme ! Mais, dans l'incertitude, le silence était la seule règle de conduite, le silence sur tout ce qui pouvait prendre sa source dans un wagon du PLM, la nuit du 16 au 17 décembre. Avec les gens, on ne peut jamais dire. Si elle avait su, même, elle n'aurait pas confié l'histoire du cauchemar à M. de Crochans…

Cerral avait fini de relire ses prescriptions.

– Voici, dit-il. Je n'ai pas besoin d'ajouter : surtout, pas d'ennuis ! Tranquillité, distractions, bonne chère, exercice, voyages à l'occasion, enfin tout le programme que vous connaissez.

Oui, elle le connaissait, le programme de Cerral. Elle n'ignorait pas combien il était dispendieux : et les paroles du chirurgien qui le lui rappelaient, venaient de l'affecter péniblement. Elle crut qu'on lui insensibilisait le cœur par le froid, tellement l'impression fut vive. Comme beaucoup d'artistes, Stéphen laissait à sa femme le soin d'administrer sa fortune. Comment Rosine se tirerait-elle d'affaire, privée des ressources professionnelles, réduite aux minces revenus de quelques valeurs ?…

Elle cacha son trouble derrière un beau sourire, et quitta le sauveur de Stéphen avec mille remerciements.

– Il est épatant, ce type-là ! reconnut le chevalier. Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu lui parler du cauchemar ?

– Parce que, voyez-vous, je crois bien que vous aviez raison, vieil ami. Ce n'était pas une vision de Stéphen. C'était une vision de Rosine.

M. de Crochans, pour toute réponse, se mit à ténoriser : « *La donna e mobile…* », après en avoir joué la ritournelle sur un basson goguenard qui n'était que son nez.

– Merci pour l'italien, charmant bigophone !

Avec un geste dédaigneux qui balayait le sarcasme, le chevalier fredonna une succession de « pom pom poudi padila » sur l'air de la *Brabançonne*.

Rosine sourit.

– Du belge, maintenant ! Polyglotte, alors ?

Il éclata d'un rire disproportionné et lui offrit le bras, à la mode d'un temps qu'il regrettait d'avoir trop peu connu et dont il attardait nostalgiquement le type louis-napoléonesque.

Rosine quitta son « cavalier » rue Guynemer. Le spirite s'excusa de ne pouvoir monter. Il aurait bien voulu dire bonjour à Stéphen, mais on l'attendait rue d'Assas pour une séance médiumnique.

Comme il s'éloignait, Rosine lui lança :

– Rappelez-moi au bon souvenir de Guillaume et

d’Oscar !

C’était méchant pour son beau-père, mais elle ne l’avait pas fait exprès. Elle était heureuse. Elle oubliait ses inquiétudes financières. L’ordonnance de Cerral pliée dans sa bourse, il lui semblait rapporter le bonheur à la maison.

Dès qu’elle eut abordé au palier du second étage, la surprise l’immobilisa.

C’était un rêve, une aberration de l’ouïe ! Ou bien un prodige était-il arrivé ? Stéphen avait-il été miraculé ?…

On entendait la Fantaisie hongroise *de Liszt jouée par Stéphen*. Rosine ne pouvait s’y tromper. C’était bien la décision de ses attaques, le perlé de son doigté, le phrasé de sa diction !

N’en pouvant croire ses oreilles, Rosine s’approcha de la porte et, par la fente qui l’ajourait encore, elle écouta.

Cette fente, en vérité, donnait sur beaucoup de mystères. Cette fente, qui un instant avait été le cœur percé d’un fantôme, semblait faire communiquer l’ici-bas avec l’ailleurs.

Était-ce bien dans ce monde-ci que résonnait la *Fantaisie* ? Un je ne sais quoi de nuageux l’enveloppait. Le piano semblait loin, loin, au fond d’une caverne inimaginable. Et… Mais quoi ?… Ah ! il fallait que ce fût un rêve, en effet ! *L’orchestre !* La rentrée d’orchestre ! L’accompagnement des cordes !… Mais quels sons nasillards…

Déception des déceptions ! Rosine comprenait tout. C'était un phonographe !

Elle entra sans faire de bruit.

Stéphen se tenait dans la chambre à coucher, debout en face de l'appareil posé sur la commode.

Du tromblon formidable qui s'évasait béant, du volubilis énorme d'où s'exhalaient des sons à la place d'odeurs, le spectre bruyant d'une heure trépassée surgissait sans relâche. Le Stéphen d'autrefois se faisait entendre au Stéphen d'aujourd'hui, comme un défunt qui viendrait sans feintise hanter un vivant.

Oh ! tristesse, tristesse fantastique de cette invention qui gèle les paroles, ainsi que François Rabelais l'avait si bouffonnement imaginé ! Faut-il, hélas ! sitôt née, que la découverte la plus séduisante, celle qui fixe la vie en ses voix éphémères, entre au service de la mort !

Cette fleur géante et noire, cette fleur sonore eût plongé dans la tombe ses racines mystérieuses, qu'elle n'eût pas davantage impressionné Rosine.

– J'ai acheté ça, dit Stéphen assez confus. Cela te surprend, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais beaucoup aimé ce genre de… musique. Tu te rappelles : j'ai joué quatre ou cinq choses chez Tapé frères, il y a six mois. Les voici. Ce sont ces disques… Des plateaux striés, c'est tout ce qui reste de moi. Ça me rappelle les tablettes funéraires des Japonais…

– Stéphen, Stéphen, ne dis pas cela ! Tous les espoirs sont permis ! Avec des soins et de la patience, tes mains redeviendront comme avant. Il ne s'agit que de vouloir. Tiens, regarde !

Elle dépliait l'ordonnance.

– C'est Cerral qui a fait cela ? dit-il.

Un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres.

– Tu es injuste, Stéphen !

Il réfléchit.

– Eh bien ! oui, c'est vrai, tu as raison : je suis injuste. Et tu as encore raison : il faut se mettre à l'œuvre et tirer de cela (il tendait ses mains) tout ce que nous pourrons.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait montré pareille décision. L'accent était ferme, ponctué d'une mimique ardente. On aurait dit que l'*apparition auditive* de l'ancien Stéphen venait de galvaniser le nouveau, et que le convalescent avait puisé, au contact de sa force passée, la force nécessaire pour lutter contre le destin. La volonté de vaincre s'inscrivait sur son front… L'idée fixe avait germé.

Car Stéphen était encore loin du bel équilibre qui préside aux entreprises pondérées, mûrement réfléchies, et menées, du projet à l'issue, par une attentive clairvoyance. Sa volonté procédait par à-coups impulsifs. Assoupie pendant plusieurs mois, elle venait de s'éveiller en sursaut sous l'empire d'un stimulant énergique ; mais

elle n'était capable d'agir qu'en un seul point, comme une machine électrique dont le distributeur encrassé, au lieu de répartir le fluide entre plusieurs plots, ne fournit qu'à l'un d'eux un courant formidable.

Stéphen, toutefois, était lancé. Rosine, aidée du phonographe, venait de lui donner l'impulsion. L'amour et la musique, ses dieux, le sauvaient de lui-même.

Sans perdre un instant, il se mit à la tâche avec fureur.

Le soir même, le luthier apportait un clavier silencieux ; le pharmacien livrait des pommades et les liniments, le parfumeur des crèmes, le bandagiste des engins de massage et des moufles hygiéniques ; le coutelier envoya des trousses et des écrins remplis de pinces, de ciseaux, de bâtonnets d'ivoire et de buis ; le robinetier fournit un appareil à douches ; l'*exerciseur* en caoutchouc provint d'une maison de sports ; l'orthopédiste factura des bouts de doigts en plomb, pour l'entraînement des pianistes ; le coiffeur vendit très cher de petits caparaçons pour les ongles ; enfin, à la tombée de la nuit, les employés de Baldin montèrent deux caisses contenant chacune un appareil d'électrothérapie, et Mlle Yamanchi, masseuse nippone, se présenta chez Stéphen.

Elle portait dans une boîte merveilleusement comprise, outre un kimono dont elle se vêtit pour opérer, mille objets délicats et baroques et tout un jeu de billes polies, de matière et de calibre différents, qu'elle savait rouler le long des muscles avec science et prestesse. Accroupie sur une

table où sa menue personne recroquevillée tenait la place d'un moyen singe, elle posa devant elle un petit escabeau semblable aux socques de son pays, mais qui supportait un coussin de velours prune. Tour à tour, les mains de Stéphen y furent étalées, sur la paume, sur le dos, et longuement subirent l'onction des huiles, l'attouchement subtil des doigts, le repassage des fers chauds, le martèlement des trembleurs, les claques, les caresses, les chatouilles et les pichenettes d'instruments si ingénieux et maniés avec tant d'agilité que Stéphen n'en pouvait croire ses sens éberlués.

La manucure vint le jour d'après. Une harpiste, renommée pour la beauté de ses bras, l'avait indiquée à l'ex-virtuose. Mme Plosse n'était pas de ces créatures affriolantes qui ne voient dans le manucurage qu'un moyen de se produire, et qui ne l'exercent que le temps d'une séduction. D'âge canonique, laide, médicale, certainement pédicure et visiblement diplômée, cette praticienne tira d'un sac de voyage ses bols incassables et ses nécessaires. Elle travaillait sur serviette. Stéphen connut avec elle les picotements de l'épilation, la tiédeur parfumée des bains émollients, le supplice du repoussage. Ses ongles, rognés dextrement (En rond, madame, en rond, pas en pointe, à cause du piano !) devinrent sous la lime des festons impeccables. Il les sentit, pâteux de rouge, s'échauffer au frottement du polissoir, puis se glacer sous une couche de vernis. Enfin il eut au bout de chaque doigt une chose reluisante et rosée comme un corail.

Ébloui, presque intimidé, Stéphen mit les mains dans ses poches.

Mlle Yamanchi fut quotidienne, Mme Plosse fut hebdomadaire. Mais pas une minute ne s'écoulait sans que Stéphen entourât ses mains de soins et d'attentions.

L'appartement de la rue Guynemer comprenait une sorte de réduit dont le pianiste avait fait un studio. Avant la catastrophe, c'est là qu'il se plaisait à de petites besognes récréatives qui le délassaient de son art. Le studio devint la *chambre des mains*. Il y installa les deux machines électriques, le clavier silencieux, tout l'attirail physique et chimique dont il s'était pourvu. Des livres spéciaux s'y entassèrent. Ce fut bientôt une officine semblable à celle du Dr Faust.

Quand il sortait de là, pianotant des gammes sur tout ce qui se trouvait à sa portée, étirant ses doigts ou les remuant comme s'il eût craint qu'une seconde de repos ne les paralysât, frappant ses mains, les giflant ou les agitant comme des marionnettes épileptiques, quand il sortait de là, c'était pour dépouiller sa correspondance, composée pour moitié de prospectus et de réclames vantant l'excellence d'un produit de beauté, la magie d'une pâte nouvelle, l'influence d'anneaux magnétiques, l'efficacité d'un électriseur inédit, le savoir d'une doctoresse iatralipte, les talents d'un triturateur xérotribiste, voire le discernement d'une chiromancienne. Car, dans le commerce et la profession spécialistes, un bimane aussi monomane avait

été promptement repéré.

Allait-il dans Paris, c'était pour acheter lui-même ses gants chez le bon faiseur, pour renouveler sa provision de substances curatives – ou par hygiène ; alors on le voyait marcher en jetant les bras de droite et de gauche, à l'instar des soldats, afin de favoriser la circulation sanguine dans les extrémités digitales.

Rentré chez lui, Stéphen se renfermait tout de go dans la *chambre des mains*, dont la clef ne le quittait pas. Les machines bourdonnaient, les bruits les plus étranges se succédaient, parmi lesquels – Dieu me pardonne ! – on distinguait celui du clavier silencieux. À table, un régime sévère réglait son alimentation. Et il ne se couchait pas sans que ses mains, enduites de gelées, ne fussent gantées de baudruche.

Les mains d'Orlac étaient devenues deux déesses jumelles, exigeantes et stériles.

Aux premiers temps de cette rage thérapeutique, le caractère de Stéphen s'améliora quelque peu. Tant d'occupation le distrayait ; les progrès réalisés l'encourageaient, malgré leur médiocrité ; enfin, à mesure que le temps passait sans que les *signes* et les cauchemars se renouvelassent, il se rassérénait manifestement.

L'attitude sociale où le réduisait sa situation ne semblait pas lui coûter. Il affectait d'avoir la plus grande confiance dans la reprise de sa carrière artistique.

Mais les gens ne se laissent pas tromper si facilement. Les voisins s'étonnaient d'un silence auquel le pianiste ne les avait guère accoutumés. Il éludait, pour raison de santé, les propositions des directeurs de concerts et des imprésarios, qui naturellement se raréfièrent, puis cessèrent. Stéphen déclinait toute invitation et ne recevait plus personne, de peur d'avoir à refuser de se mettre au piano. Ses amis, ses confrères se rendirent compte de la vérité. « Il est flambé », dirent-ils entre un bon mot et une perfidie. Les visites s'espacèrent. Le Tout-Paris se désintéressa de son ancienne idole. Un jour, le courrier n'apporta plus que des catalogues et des prospectus.

Stéphen semblait indifférent. Acharné à la poursuite de son talent, il ne voyait dans chaque avanie qu'une raison de redoubler d'ardeur. Comme le Raphaël de Balzac, « il se bâtissait une tombe pour renaître brillant et glorieux ».

Parfois, quand il se croyait seul, il entrait au salon, tâtait le clavier du grand piano à queue, plaquait un accord, risquait un trille, et s'enfuyait, l'œil dur, les dents serrées…

Rosine aurait voulu quitter Paris, afin d'éviter par une absence adroite le déplorable effet d'une présence infirme. D'ailleurs, Cerral avait préconisé le changement d'air. Mais Stéphen, à l'idée de laisser son arsenal et ses soigneuses, s'y opposa. « Il ne fallait pas le contrarier. » Rosine n'insista point, elle était trop heureuse de l'activité de son mari, pour maladif que fût ce bouillonnement ; elle goûtait avec trop de joie le débarras des cauchemars, des

apparitions et des facéties dramatiques. Pourtant, elle ne put s'empêcher de regretter une décision si contraire à la réputation de Stéphen comme à ses intérêts pécuniaires.

Rosine, en effet, ministre des finances conjugales, avait compté sur un séjour aux champs pour ralentir le train mené par le malade. Elle ne savait comment réduire ses dépenses. Les mains d'Orlac, qui ne gagnaient plus un centime, coûtaient des sommes folles, et la pauvre argentière voyait avec terreur diminuer ses ressources. L'opération, la clinique, la maison de convalescence avaient englouti une petite fortune ; maintenant, c'étaient tous les jours de nouvelles prodigalités.

Le lui dire ? Le prier d'arrêter son offensive contre le sort ? Ou le lui faire entendre par des économies révélatrices ? C'eût été le replonger dans le marasme, annuler les efforts accomplis et perdre tout espoir de rééducation pianistique.

Cependant, il faudrait bien qu'il sût, un jour ! Car au bout du fossé, la culbute !

Oui. Mais, ce jour-là, peut-être que les mains seraient redevenues véloces, agiles, fructueuses !

Il s'agissait de tenir jusque-là.

Et Rosine tenait, la brave fille !

Mais, dans l'ombre, l'ennemi tenait aussi, et lui porta, sans crier gare, un coup si rude, qu'une même seconde vit sombrer ses espoirs et renaître ses transes.





IX – LA BANDE INFRAROUGE

Rosine ferma son carnet de comptes et se dit :

– Je n'en ai plus que pour huit jours. Quinze au maximum, avec de la chance. Après, il faudra *les* vendre.

Les : ses bijoux.

Il lui restait trois mille francs liquides, quelques valeurs représentant un capital d'une cinquantaine de mille francs – et ses bijoux.

Le numéraire pouvait fournir aux dépenses d'une ou deux semaines ; Rosine n'apercevait, à l'horizon de la quinzaine, aucun règlement d'importance.

Les valeurs ne rapporteraient rien avant un mois. Quant à les vendre, n'en parlons pas. C'était pour Rosine un fonds sacré, une réserve intangible. Avec cet esprit de superstition que les femmes les plus viriles apportent aux affaires les moins sentimentales, elle se serait fait hacher plutôt que d'aliéner un seul de ces titres. Elle voyait en eux le noyau même des biens conjugaux, le cœur de la vie économique, une manière de talisman. D'ailleurs, pour les négocier, il eût fallu la signature de Stéphen.

Restaient donc les bijoux. Car c'était dès lors la seule richesse dont Rosine pût disposer sans que Stéphen s'en aperçût.

Certes, les objets d'art qui meublaient la maison

constituaient une ressource qu'il était rassurant de sentir derrière soi. Mais le jour où il faudrait s'en séparer serait celui-là même où le pianiste apprendrait l'écroulement de ses espérances !

Rosine épargnait à son mari jusqu'à la vue d'une facture ou d'un compte. Ses calculs terminés, elle serra le carnet à sa place habituelle, dans le coffre aux valeurs.

Le coffre aux valeurs était scellé près du coffre aux bijoux, dans le placard de la chambre à coucher.

Ayant fermé le premier, elle ouvrit le second.

Les parures qu'elle en tira n'étaient point royales. Outre l'épingle de cravate, l'alliance et la chevalière de Stéphen – qu'il n'avait pas seulement réclamées –, elle inventoria quelques broches de jeune fille, une montre de mauvais goût (cadeau de marraine au jour de la première communion), sa bague de fiançailles, simple et sans valeur (elle la garderait), un collier de perles, des pendants d'oreilles en brillants, deux bracelets venant de sa mère, une dizaine de colifichets tels que fibules, agrafes, boucles, etc., le tout tenant dans un mouchoir et pouvant valoir, au plus, grâce aux brillants des pendants d'oreilles et aux perles du collier, soixante ou soixante-cinq mille francs.

Rosine était de ces femmes si éclatantes qu'une parure les dépare, et si fines qu'elles le sentent. Malgré les instances de Stéphen, elle avait toujours refusé ses moindres présents de joyaux, et c'était par surprise qu'il lui avait imposé ces pendants d'oreilles et ce collier qu'elle ne

portait jamais et dont la possession lui était aujourd'hui si précieuse.

Soixante-cinq mille francs. Pas davantage. Un an de tranquillité, à condition que Stéphen ne fit pas de dépenses excessives. Un an au plus, qui commencerait dans quinze jours au plus tard. C'était le 5 juin ; donc, le 20 juin de l'année suivante, il fallait que les mains d'Orlac fussent redevenues acrobatiques… Sinon, ce serait le plongeon.

Dans quinze jours. Elle connaissait un joaillier qui lui achèterait perles et diamants à leur juste prix. Stéphen ne saurait rien ; il n'ouvrait jamais les coffres. Cependant, peut-être serait-il sage d'acheter de fausses pierres, pour remplacer les vraies…

C'était triste, tout de même, d'en être là ! « Vendre ses bijoux », que de calamités en trois mots !

Mais pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi différer ?

Eh ! qui sait ? En quinze jours, bien des choses peuvent arriver !

En effet. Bien des choses. Comme, par exemple, une machine à écrire de treize cents francs, accompagnée d'une facture au comptant. Et bien avant la fin des quinze jours. Le lendemain, dans la matinée.

Une disgrâce entre toutes agaçait Stéphen. Son écriture gardait une gaucherie désespérante. Il avait beau s'appliquer, faire des exercices, l'élégance d'autrefois ne reparaissait pas dans les lettres qu'il écrivait. Las de lutter,

exaspéré d'une maladresse qui colportait partout la nouvelle de sa déchéance, il s'était décidé à faire l'emplette d'une machine.

M[me] Orlac fléchit sous le coup qui l'atteignait doublement : Stéphen s'avouait vaincu sur un point – mauvais présage ! –, enfin les trois mille francs de numéraire étaient si bien entamés qu'il fallait, sans surseoir, vendre les bijoux. Les quinze jours se réduisaient à quelques heures. Les cinquante-deux semaines escomptées se réduiraient peut-être à quelques jours.

Quand Stéphen se fut cloîtré dans la *chambre des mains* avec sa nouvelle acquisition, Rosine s'habilla pour sortir, et ouvrit le coffre aux bijoux.

Elle tâtonna, verdit…

Le coffre était scellé en contre-haut. Elle n'en pouvait voir l'intérieur. Mais le toucher suffisait. Les bijoux avaient disparus.

C'était un irréparable malheur.

Tremblante et glacée, comme si l'hiver était revenu l'assiéger de frimas, Rosine, abattue, regardait la fenêtre ensoleillée où, pareille à quelque buée sombre, une ombre redoutable achevait de se dissiper. *La silhouette spectrophélique, toujours bordée de sa frange incandescente, semblait traverser la vitre et, la traversant, s'évaporer à l'extérieur…*

Rosine, s'étant reprise, courut à la fenêtre. Du balcon, elle inspecta la façade : une muraille lisse. Elle jeta de prompts regards de tous côtés, en bas, en haut. Elle interrogea la rue, le parc, le ciel, osant à peine s'avouer qu'elle cherchait à surprendre la fuite d'un spectre invisible, porteur de bijoux invisibilisés… Elle ne vit que des passants quelconques et des hirondelles.

Alors, elle se sentit tout à coup étroitement unie à Stéphen. Ainsi qu'une lampe nouvelle, ce malheur qui les atteignait tous les deux lui montra son amour dans toute sa force. Elle eut conscience de ses devoirs. Un tel sentiment lui rendit le sang-froid avec l'indignation.

– Pauvre Stéphen ! dit-elle.

Ce fut la seule expression de sa détresse.

Volés ! On leur avait volé leur modeste trésor ! On avait volé à Stéphen le droit de se soigner en paix, la chance de guérir, peut-être même… Au fait : les valeurs, les titres !…

Elle saisit les clefs, fit jouer fébrilement le secret de l'autre coffre… (Mais est-ce que le coffre aux bijoux était resté ouvert, lui ? Ne l'avait-elle pas trouvé parfaitement fermé au triple secret, comme celui-ci ?)

Les titres étaient bien là. Tous. Elle les compta et recompta d'une main qui tremblait encore. Le voleur n'avait-il pas eu le temps de consommer son larcin ? Ou bien n'en voulait-il vraiment qu'aux bijoux ?… Voyons : dans sa précipitation, il en avait peut-être laissé quelques-

uns ?…

Elle passa la main dans le coffre aux bijoux.

Ah ! quelque chose, dans le fond… Une carte.

Oui, une carte de visite, cornée, qui porte, écrit en lettres purpurines, ce nom inimaginable :

LA BANDE INFRAROUGE

La bande infrarouge ! Une association de brigands… Mais quels brigands ? Terrestres, humains ?… *Infrarouge*, exactement, qu'est-ce que ça veut dire ? Infrarouge, ultraviolet, lumière invisible, rayons X… (Ah ! rayons X ! X, comme les couteaux !) En somme, la *bande infrarouge*, cela signifierait : *bandits traversant les solides, opaques ou transparents* ? Bandits *pénétrés de rayons obscurs et surtout de rayons X* ? Belle fumisterie !… Mais le fantôme, elle l'avait *vu*, pourtant ! *Vu* de ses propres yeux, malgré toutes les forces révoltées de sa raison !…

– Examinons les choses, se dit Rosine.

Elle monte sur un tabouret, et regarde le dedans du coffre aux bijoux.

Rien d'extraordinaire : un vide banal, des surfaces métalliques peintes en rouge. Et pas le moindre vestige de bijoux. Volés, tous, les brimborions comme le collier de perles et les pendants de brillants. On ne leur a rien laissé. C'est le vol grossier d'un cambrioleur à qui tout est bon…

Non. Les bandits infrarouges, les complices de

Spectrophélès ne peuvent pas commettre un vol de cette sorte. Ils savent ce qu'ils font. Leur but est moins vulgaire. S'ils ont tout pris, c'est pour enlever aux Orlac toute chance de poursuivre avec calme, donc avec succès, la rééducation du pianiste. Ils ont voulu ne pas laisser plus de bijoux dans ce coffre que d'espoirs dans le cœur de Rosine. Et quelle précision dans leur manœuvre ! Quelle féroce opportunité ! Frapper juste au moment psychologique ! Voler à la minute même où la chose soustraite devient indispensable aux victimes du vol !

Il faut que ces gens formidables aient lu dans la pensée de Rosine.

« Le hasard, songe-t-elle, ne peut expliquer une coïncidence aussi nuisible à des intérêts aussi considérables… Mais, cette fois, j'ai grand-peur ! Pourrons-nous lutter contre des ennemis d'une telle puissance ? Comment font-ils ? Comment se fait-il qu'un *prodige* se soit *réellement produit*, là, dans ce placard ? Comment des bijoux solides, résistants, ont-ils pu passer à travers un coffre-fort fermé au triple secret ? Un coffre à l'épreuve du fer et du feu ! Des parois épaisses d'un centimètre !… »

On ne distingue aucune trace d'effraction. Le couvercle n'a pas subi de pesée. L'entrée de la serrure est intacte. Le pêne joue librement.

Rosine s'efforce de raisonner. Elle se ramène par la main au grand jour du bon sens.

Ou le coffre a été l'objet d'une visite phénoménale, ou (ce qui est infiniment souhaitable) il a été ouvert à l'aide d'une clef.

Une clef. Une fausse clef ou la vraie clef ?

Une fausse. Car la vraie, enfouie avec celle du coffre aux valeurs dans la cachette du bureau Directoire, est absolument introuvable. Cette cachette est sûre, et à moins de lire dans les âmes…

Donc, une fausse clef. Fabriquée au moyen d'une empreinte ? Mais personne n'a pu s'introduire ici. Par la porte ? Les domestiques sont insoupçonnables, et le logis est gardé militairement par Alexandre, ancien poilu qui ne badine pas avec la consigne et qui, en l'absence de ses maîtres, n'a pas souffert d'intrusion. Par la fenêtre ? C'est impossible, matériellement impossible, à moins d'être un esprit…

Vraie clef, fausse clef, il semble bien que la solution de l'énigme ne soit donnée ni par cette fausse clef-ci, ni par cette vraie clef-là. D'autant que, vraie ou fausse, il ne suffit pas de posséder une clef pour ouvrir ce coffre. Il y faut encore la connaissance du triple secret ! Et à moins de connaître la pensée…

Mais qui pourrait pénétrer les crânes pénétrerait les coffres sans le secours d'une clef !… Et puis, Rosine n'a pas quitté l'appartement depuis hier, depuis qu'elle a ouvert et refermé le coffre aux bijoux. Si quelqu'un, si

quelque étranger, si quelque être de chair et d'os, de poids, de volume et de bruit s'était glissé chez eux, elle l'aurait bien entendu !…

Et voilà que, par un détour, l'exploration du *possible* ramène Mme Orlac au rond-point de l'*impossible*, à ce carrefour embrumé où Spectrophélès érige son ombre vengeresse.

Rosine en était là de ses réflexions, quand elle entendit Stéphen sortir de la *chambre des mains*. Elle referma vivement les deux coffres et composa son visage.

– Tu sors ? lui dit-il, la voyant « chapeautée ».

– Moi ? Ah ! non, tiens, il est trop tard. Je n'avais pas regardé l'heure.

Elle ne pouvait plus retarder l'aveu de leur situation.

Mais dénoncer le vol était inutile. Stéphen en serait désespéré. Les bijoux de sa femme, il y tenait, lui, autant que Rosine tenait aux valeurs. Leur disparition lui causerait un surcroît de chagrin qu'il fallait lui épargner. Et cela était facile ; car, par cela même que ces bijoux lui étaient très chers, il ne penserait pas à les mettre en gage, encore moins à les vendre, et l'on ne pouvait craindre ni que l'idée lui prît de s'assurer de leur présence, ni qu'il découvrît autrement leur absence, puisque Rosine ne les portait pas. Quant à ses bagues et à son épingle de cravate, elles n'avaient pas de valeur marchande, et l'on pouvait espérer qu'il ne les réclamerait pas plus dans l'avenir qu'il ne l'avait

fait jusqu'alors.

Il suffisait donc de lui dire que les ressources du ménage étaient épuisées, et que l'heure d'y pourvoir avait sonné.

Mais Rosine, ayant rassemblé son courage, ne trouva pas la fermeté nécessaire pour affronter la scène qu'une semblable nouvelle provoquerait à coup sûr. Elle pressentait un dialogue pathétique, où il était indispensable qu'elle montrât beaucoup de sérénité. Sa tâche était moins d'annoncer que de soutenir, moins de frapper que de secourir. Elle l'ajourna donc au lendemain, sentant que jusque-là le trouble habiterait son âme.

Quoi qu'elle fît, elle ne pouvait chasser l'obsession de Spectrophélès, et elle voyait constamment le fantôme altier, venu par les carreaux, étendre vers le placard sa main crochue baguée d'améthystes, la passer à travers le coffre aux bijoux et la retirer pleine de joyaux.

Spectrophélès ! Elle s'en croyait délivrée, au point d'avoir cessé toutes recherches visant son identité. Elle avait cru que c'en était fini du terrorisme, des fantasmagories et des *signes* ! Après des semaines de disparition, le retour du spectre l'alarmait singulièrement. Et cette hantise la poursuivit d'une façon si intolérable que, pour la première fois, elle questionna Stéphen sur le chapitre du mort inconnu.

Ils étaient à table.

C'est souvent là que s'engagent les conversations critiques, car c'est là que l'on tient le mieux son adversaire. Il ne peut s'échapper sans scandale, se détourner sans se trahir. Inviter quelqu'un à déjeuner, c'est le mettre en observation. Toute salle à manger est une prison temporaire où la civilité enchaîne les convives à la table servie.

On pense que Rosine, en cette occasion, déploya toute la délicatesse et toute l'habileté dont elle était capable, ce qui n'est pas peu dire.

Ayant amené sa phrase, de transition en transition, elle parla, comme par hasard, d'un voyageur habillé de blanc, qu'on avait trouvé mort non loin de Stéphen.

Mais lui, d'un ton détaché, sans paraître le moins du monde embarrassé, déclara ne pas se souvenir de l'homme en question.

– Après tout, ajouta-t-il en faisant jouer les articulations de ses doigts, rien ne prouve qu'il ne voyageait pas dans le même wagon que moi ; c'est bien possible. Je n'ai pas bougé de mon coin. Quand l'accident s'est produit, je venais seulement de passer dans le couloir. Peut-être est-ce cela qui m'a sauvé, si l'on peut dire, fit-il en regardant ses mains. C'est alors que j'ai vu notre voiture se rétrécir comme un accordéon… Brr ! parlons d'autre chose, veux-tu ? J'ai la chair de poule quand j'y repense !

« Seigneur ! priait Rosine, faites que ce soit vrai !… Est-il sincère ? Il n'a ni rougi ni pâli ; mais en quelques

mots nous voici loin de Spectrophélès !… S'il me trompe, mon bien-aimé, mon bien-aimant, c'est qu'il a fait je ne sais quoi d'involontaire et d'épouvantable ! Car je vois qu'il m'aime plus que jamais, et je sais qu'il est incapable d'une forfaiture !… Ah ! savoir, savoir s'il me cache quelque chose, ou si je suis folle avec mes suppositions ! »

Ils se contemplaient avec amour. Elle le comparait en elle-même à Spectrophélès. Qu'est-ce que ce joli petit homme, sensible et presque chétif, aurait pu faire à ce géant ? David n'aurait pas tué Goliath avec un couteau…

Restée seule, Rosine tira de son sein la carte de la *bande infrarouge*. Elle l'avait insinuée dans cette tendre cachette selon l'enseignement du théâtre et du cinéma, sans savoir, du reste, qu'elle obéissait à un exemple. Vainement le couturier avait-il muni de goussets sa courte jupe et sa longue tunique. (Et Dieu sait pourtant que Stéphen ne se serait pas permis de fouiller les poches de sa femme !) Non, non, les lettres, billets et autres messages ou documents, ce sont là des objets que l'on cache dans son sein, quand on est femme et surtout quand la mode est au décolleté. On fait cela aussi naturellement que l'on respire. C'est un réflexe acquis.

Pendant tout le déjeuner, la pauvre enfant avait senti la damnée carte lui griffer la chair, de sa corne inexorable.

L'encre rouge, ayant déteint, ensanglantait la peau à l'endroit du cœur. Toute autre que Rosine s'en serait émue. Toute autre aurait vu là quelque signe nouveau. Mais, avec

elle, on pouvait être sûr que la croyance au merveilleux ne procéderait jamais d'une simple interprétation personnelle. Récalcitrante au surnaturel, il fallait que des faits extérieurs se fussent manifestés avec une incroyable évidence, pour qu'elle acceptât d'en discuter la nature. À l'encontre de tant d'humains qui voient partout des interventions occultes et rejettent de parti pris les éclaircissements de la science ou les propositions du sens commun, elle n'admettait comme prodigieux que les phénomènes nettement inexplicables par les lois de la matière.

Mais il arrive parfois que les prodiges les plus fabuleux se dérobent sous une apparence anodine…

L'aspect de la carte n'évoquait rien d'infernal. Ce bristol n'était pas un parchemin prélevé sur quelque nouveau-né bouilli par la suite dans un chaudron-sorcier. Cette encre à l'aniline n'était pas du sang. Ces caractères anglais, écrits à la main, ne semblaient point tracés par un sergent-major de l'Enfer, au moyen de sa griffe la plus longue. La carte ne sentait ni le soufre ni le brûlé…

Et cependant, par tous les dieux ! ce bout de carton avait traversé un blindage d'acier d'un centimètre d'épaisseur ! Il n'y avait pas à sortir de là ! Et Spectrophélès avait reparu devant Rosine, la laissant comme d'habitude dans les affres du mystère et le souvenir de l'effroi, qui est lui-même un effroi ! Le mort de Montgeron en voulait à son mari, c'était certain. Pourquoi ? Pourquoi cette rancune d'outre-tombe, cette vendetta

posthume ? Problème effrayant.

Ah ! tout à l'heure, elle avait eu la langue levée pour demander à Stéphen s'il avait vu Spectrophélès, comme elle, sur la porte où le couteau saignait. Mais comment s'y prendre pour poser une pareille question sans rien révéler, sans trahir ce qui pouvait affoler le malheureux ?

Tout la portait à croire qu'elle seule avait distingué le fantôme ; que ses yeux seuls savaient percevoir certaines présences clandestines, et qu'ainsi elle avait sur les autres vivants, à l'égard de cet adversaire, une étrange supériorité.

Aussi bien – et cela la faisait sourire non sans orgueil – elle avait joué d'un certain bonheur dans sa guerre ténébreuse contre l'inconnu. À cette heure de méditation, elle était persuadée d'avoir surpris Spectrophélès en flagrant délit de vol, et de l'avoir empêché, par son intervention, de saisir les titres et de réduire ainsi Stéphen à l'indigence. Grâce à Rosine, le cambriolage fantastique n'avait réussi qu'à moitié. Il en résultait logiquement qu'elle avait un certain pouvoir sur le fantôme ; que son arrivée constituait pour lui une gêne ; ou que la solitude était la condition de sa toute-puissance.

L'ayant reconnu avec sagacité, elle se promit de veiller jalousement sur les valeurs et de les tenir sans cesse à sa portée, quelque embarras qu'elle en dût éprouver.



X – DÉCLASSÉ

Le lendemain.

C’était le jour fatal de l’aveu.

Mme Orlac – nous l’avons déjà vu – savait employer les repas à servir ses desseins.

C’est à l’issue d’un déjeuner succulent, arrosé de vins généreux, qu’elle s’ouvrit à Stéphen du triste état de leurs finances.

Elle se rendit compte de la révolution que ce rapport fomentait dans l’âme délabrée de son mari.

Cependant il lui prit la main, et dit, le front chargé de rides :

– Je m’en doutais. Je me suis dépêché de me soigner. Je n’avais qu’une frayeur : que tu m’annonces la ruine avant ma… restauration. Et nous y voilà ! C’est arrivé !

Mais Rosine ne le laissa point s’appesantir sur la tristesse de l’irréparable, et l’aiguilla vers l’action :

– Ce qui est fait est fait, dit-elle. À ton avis, quel parti prendre ? Moi, je commencerais par réduire notre train et, pour parer au plus pressé, je me déferais de quelques objets…

Stéphen, sans répondre, se leva et se dirigea vers le salon. Elle l’y suivit.

Le pianiste exécuta un *Nocturne* de Chopin, facile.

C'était le jeu d'un bon élève, qui accroche une note par-ci par-là.

L'essai terminé, ses yeux interrogèrent Rosine. Elle se taisait.

Alors, il entama un concerto de Rubinstein. Mais il s'arrêta de lui-même au seuil des difficultés, renonçant à aborder l'inaccessible.

– Ce n'est pas encore cela, fit-il en essuyant la sueur de son visage.

– Il faut de la patience ! répliqua courageusement Rosine. Tu as déjà fait de grands progrès. Encore un effort, et dans quelques mois…

– Que faire ? demanda-t-il d'un air perdu.

– D'abord, continuer avec persévérance la rééducation de tes mains. Ensuite, si tu pouvais donner quelques leçons ? Cela nous aiderait à gagner le moment où tu reprendras tes concerts… Ton nom…

– Des leçons de solfège, d'harmonie, alors ? parce que le piano…

Il descendit une gamme mineure, et, frappant la tonique :

– Ainsi de moi, fit-il. Je suis toujours Orlac, mais à l'octave au-dessous.

Et sa tête était d'un saint Sébastien percé de flèches.

Rosine sentait venir le moment où elle ne pourrait plus contenir sa peine. Son masque souriant s'amincissait à mesure qu'elle assénait à Stéphen révélation sur révélation. Ce masque, malgré toute son énergie devenait transparent. Une seconde encore, il laisserait voir la vérité en pleurs…

Alexandre parut sur ces entrefaites, dans sa livrée marron à passepoil jonquille.

Un visiteur jovial criait de l'antichambre :

– Annoncez Napoléon le Petit !

Le valet, condescendant, se mit à rire.

– M. de Crochans, dit-il.

Le vieux peintre était déjà là.

Au spectacle de Stéphen et de Rosine, il connut sans retard que la destinée avait fait des siennes et il se retint de jeter aux alentours des regards condoléants, comme si des fragments de cœur fussent éparpillés en tous sens et que les deux tronçons d'une existence brisée jonchassent le tapis.

– Hum ! fit-il. Du sable dans les rouages ?

Stéphen lui expliqua la situation :

– N'est-ce que cela ? dit le chevalier. Allons, allons, il faut voir les choses comme elles sont ! Ton père n'est pas

éternel ; il va sur ses soixante-douze ans et il est cardiaque. C'est triste à dire, mais d'ici peu de temps tu seras millionnaire. Alors, quoi ? tu ne trouverais pas le moyen de vivre jusque-là en conservant tes manucures, tes manumasseuses, tes manumachines, enfin toutes tes manies ?… Eh bien ! moi, alors ? moi que ton père loge, nourrit, chauffe et blanchit depuis l'avènement de Félix Faure, est-ce que je ne suis pas là ?…

– Mon bon ami ! s'écria Rosine, pleine de reconnaissance. Vous êtes le meilleur des êtres. Mais je ne veux pas que vous vendiez pour nous une seule de vos toiles.

– *Silence* ! nasilla le chevalier à l'imitation d'un huissier-audiencier. J'entends me mêler de vos affaires, mais je ne permets pas la réciproque ! Je suis majeur, peut-être. Allons, voilà qui va bien. Vous décimez vos serviteurs, momentanément ; vous changez de caverne, momentanément ; je vous aide, momentanément ; et pendant ce temps-là Stéphen redevient un grand pianiste – définitivement !

Stéphen prit la parole :

– Va pour les restrictions, nous y sommes prêts. Quant à votre aide, mon très cher ami, je vous en remercie de tout cœur, mais je ne puis l'accepter.

– Stéphen, c'est une leçon ?

Le jeune homme, interloqué, rougit.

– Non, dit-il en faisant craquer les jointures de ses mains. Et vous le savez bien, n'est-ce pas ? Vous avez rendu à mon père des services inappréciables. Sans vous, sans la tutelle affectueuse et vigilante que vous exercez sur lui à son insu, je vous demande où nous en serions ! C'est encore une raison pour que je n'accepte pas de vivre à vos crochets. Je veux travailler et gagner ma vie.

Rosine se transfigurait. La tirade de Stéphen, si mâle, si noble, la délivrait d'une contrainte qui la bridait depuis bien des semaines sans qu'elle s'en rendît compte. Tel un rayon d'avril perce la voûte des nuages après un long hiver où l'on s'accoutuma.

– Travailler…, répéta M. de Crochans méditatif. Bien. Eh ! mais, j'y pense… Que dirais-tu de… Tu connais le Concert Pourpre, rue Saint-Sulpice ?

– Parfaitement. Bonne boîte. Rudiment symphonique. Excellent petit orchestre. J'y ai des camarades du Conservatoire.

– Je suis un vieil habitué de l'endroit ; j'y vais souvent, le soir, prendre mon café ; et Pourpre, le patron, n'a rien de caché pour moi…

– Eh bien ?

– Chef d'orchestre, là, cela t'irait ?

Stéphen fit le mouvement d'un homme qui reçoit un caillou. Le passé et l'avenir lui apparaissaient en leur contraste. Mais, à tout prendre, le Concert Pourpre avait,

musicalement, la meilleure renommée ; chef d'orchestre, cela valait mieux que professeur, il disposerait de beaucoup de temps pour soigner ses mains ; enfin, cette situation n'était que temporaire.

– Je n'ai qu'à te nommer, dit M. de Crochans. Pourpre t'engagera tout de suite, comme tu penses. Quelle aubaine pour lui !

Rosine se jeta au cou de Stéphen, et ils s'embrassèrent. Mais le chevalier veillait aux attendrissements. Il mit la main sur son cœur, roula des yeux pâmés et, prenant une voix de soprano aigu, il appela M. Charpentier à la rescousse :

– *Je suis heu-reu-eu-se ! Trop heu-reu-eu-se ! Et je trrrremble dai-li-ci-eu-se-ment…*

Rosine, riant parmi ses larmes, le bâillonna d'une main charmante, que le vieux gentilhomme baisa galamment.

Sur quoi, il s'en fut chez M. Pourpre, plus léger que son impérial sosie au soir glorieux de Solferino.

Or, il arriva que M. Pourpre ; s'il engagea Stéphen avec empressement, ne put lui confier sur l'heure le bâton de chef d'orchestre. Le titulaire actuel ne viderait l'estrade qu'au moment d'un mariage qui lui assurerait les douceurs de la richesse ; pas plus tôt, pas plus tard. Ce mariage, il espérait le conclure prochainement ; mais jusque-là, en homme avisé, il conserverait au Concert Pourpre un emploi

qu'il tenait à la satisfaction de tous.

Dès les premiers pas, Stéphen retrouvait la décourageante compétition que les vedettes ont vite fait d'oublier dès qu'elles sont sorties de la cohue.

Il prit le parti d'attendre que l'hymen du confrère lui permît de prendre sa place.

Rosine, sans plus tarder, supprima le téléphone, l'auto – qui était au mois – et congédia ses gens.

Alexandre était condamné d'avance ; un valet de chambre est un homme de luxe. Esther, sa femme entendait le suivre, comme son cœur et la loi le lui dictaient. Un instant, on songea à garder Cécile comme bonne à tout faire, à cause des soufflés au fromage dont elle avait le secret ; mais, vraiment elle était trop grosse. M. de Crochans avait dit : « Magdebourg, on ne saurait l'épouser sans devenir bigame. » Du moment qu'on ne voulait plus qu'une bonne, il eût été absurde d'en prendre une double.

Ils partirent donc tous trois, émus, reconnaissants, et donnèrent une haute idée de la maison à leur remplaçante.

Elle s'appelait Régina, tout simplement. Régina Jubès, pour tout dire. Elle était jeune, brune et rose, leste et jolie, faite au tour. Son œil noir brillait d'un feu vif. Plus délurée que stylée, plus hardie qu'éduquée, elle travaillait comme un petit cheval, et pourtant vous avait des mines de soubrette à ravir les habitués de nos scènes

subventionnées. Rosine ne tarissait pas d’éloges sur sa trouvaille, dont l’esprit faubourien la divertissait lorsqu’elles faisaient toutes deux le ménage.

Car Mme Orlac s’était remise à la besogne, comme au temps de maman Monet. Il le fallait bien. Il le faudrait surtout jusqu’à ce qu’on eût découvert un appartement plus petit – découverte d’autant moins facile que Stéphen ne voulait pas s’éloigner de son père.

Il nourrissait pour ce vieillard antipathique une sourde affection que rien n’avait rebutée. « C’est mon père, disait-il avec quelque raison. Je n’ai d’autre parent que lui. Et puis, je ne saurais oublier qu’il adorait ma pauvre mère. S’il a donné dans l’occultisme, ce fut d’abord pour essayer de la revoir, souvenez-vous-en ! Et puis encore, voyez que M. de Crochans disparaisse, je serais seul à pouvoir veiller sur papa ! »

La crise du logement sévissait alors dans toute son âpreté. À l’intérieur du cercle idéal que Stéphen avait tracé autour du petit hôtel de la rue d’Assas, personne ne réussissait à lui trouver un gîte.

Rosine s’y appliquait de son mieux.

Les concierges qu’elle pressentait tour à tour la prenaient pour une musicienne, en raison de la serviette de maroquin, à poignée, dont elle ne se séparait jamais et qui semblait bondée de morceaux de musique.

C’étaient les valeurs, qu’elle emportait avec elle, de

peur que la *bande infrarouge* ne les subtilisât en son absence.

Un jour, le hasard lui fit rencontrer certaine de ses amies, femme d'ordre et d'action, mais fort endiablée, qui, par espièglerie, voulut connaître le contenu de la serviette. Rosine dut avouer que c'étaient des titres, des *Charbonnages de Karikal*.

Elle ajouta par respect humain :

– Je vais chez l'agent de change…

Et emportée par l'élan, elle fignola son mensonge :

– … Vendre, pour souscrire à l'Emprunt.

– Il est un peu tard pour vendre ! ironisa la femme d'ordre et d'action. Vous avez ça depuis l'émission, n'est-ce pas ? Et bien ! réaliser cinquante pour cent de perte, c'est avoir de l'estomac !

Bouleversée par une nouvelle aussi désastreuse, Rosine resta quelques secondes sans pouvoir parler. Enfin, mobilisant toutes les énergies de son être, elle demanda d'un ton dégagé :

– Les intérêts varieront-ils ?

– Mais non, voyons ! Vous n'êtes pas très calée, mon chou… Laissez-moi vous donner un conseil : ne vendez pas. Vos Charbonnages constituent un excellent placement. Vous les verrez dans quelques années doubler leur taux d'émission. La baisse actuelle n'est que le résultat

d'un coup de Bourse. Elle n'a pas fini de s'accentuer ; n'y faites pas attention.

Piètre réconfort ! On a beau être décidé à ne point vendre une chose ; on a beau apprendre qu'un jour elle vaudra le double de son prix d'achat, il n'y a aucune espèce de volupté à savoir qu'elle n'en vaut plus que la moitié et que demain elle n'en vaudra plus que le quart… Du reste, si les auteurs du « coup de Bourse » étaient *des financiers de l'autre monde*, si les puissances occultes, ne pouvant escamoter les valeurs, avaient pris le parti de les déprécier, la baisse, en effet, « n'avait pas fini de s'accentuer » !… Fait brutal : au lieu de cinquante mille francs, les vignettes n'en représentaient plus que vingt-cinq mille.

Stéphen, maintenant, prenait quelque intérêt à l'économie de la maison. Il pouvait apprendre par un tiers la dégringolade des *Charbonnages de Karikal*. Rosine préféra l'en informer.

Le ciel s'obscurcissait de nouvelles nuées.

On fit venir un expert, afin qu'il estimât les meubles, les tableaux et les objets d'art. Autre désillusion.

Stéphen était un moderne. Sans mépriser les maîtres d'autrefois, il jugeait sot et féroce de méconnaître ceux d'à présent. Par goût, par raison, par humanité, puis par entêtement et par une sorte de snobisme réfléchi, cet artiste avait proscrit de sa demeure toute œuvre non seulement ancienne, mais encore acceptée. On n'y voyait

que des productions contemporaines dont les auteurs étaient violemment contestés, lorsqu'ils n'étaient pas inconnus. L'expert ne pouvait traiter ces chefs-d'œuvre hypothétiques comme des Palissy, des Boule et des Corot. Son inventaire fournit un chiffre dérisoire.

Donc, pour les objets d'art comme pour les valeurs, il était sage de se tenir en posture d'attente. C'étaient là des richesses plus virtuelles que réelles, à qui l'avenir seul donnerait tout leur prix.

Serré de près, Stéphen dut se résoudre à faire une démarche auprès de son père.

Il sortit de l'entrevue parfaitement dégoûté de la famille et ruminant ce douloureux dilemme : « Ou bien il est faux qu'un père soit un banquier donné par la nature, ou bien il est faux que mon père soit mon père. »

Le vieux l'avait fait attendre une heure dans le vestibule en compagnie d'Hermance, qui le surveillait sous prétexte de charmer son attente. Enfin, des gens baroques avaient évacué le salon, et Stéphen s'était assis dans un fauteuil encore tout chaud de la séance que venait d'y faire Mlle Lydia Truchet, somnambule extra-lucide et médium. D'autres sièges entouraient Palmyre, la table tournante. Des écharpes de fumée odoriférante flottaient dans l'air alourdi.

M. de Crochans, qui était de toutes les fêtes spirites, voulut se retirer par discrétion. Le père et le fils s'unirent

pour l’en dissuader.

– Ouais ! fit l’ancien notaire, quand Stéphen l’eut mis au fait de ses tribulations. Si *monsieur* avait repris l’étude…

Il y en avait encore pour une heure. Quand les laconiques se mettent à parler, rien ne les arrête. L’odieux bonhomme se soulageait sans vergogne, moins peut-être d’avoir été jadis désobéi, que d’avoir cru pendant quelques années s’être trompé. La gloire de Stéphen avait fait la honte de ce misérable orgueilleux. Le destin, présentement, lui donnait raison, et, sans songer que le destin pouvait, dans peu de temps, lui redonner tort, il triomphait sans mesure et sans pitié.

Cependant le chevalier s’était posté derrière lui, et se livrait à une débauche de grimaces dont Stéphen ne pénétrait pas le sens ésotérique. Il comprit seulement, à ces jeux de physionomie, qu’il ne fallait pas insister ; que le refus du vieillard n’avait aucune espèce d’importance ; et, d’ailleurs excédé, pris par une envie forcenée d’ouvrir la porte et de tirer à l’épouse Crépin l’oreille qu’il devinait collée à la feuillure, il se leva, embrassa son père avec une rage froide, et, sans attendre la péroraison de sa diatribe, le priva soudain d’auditoire.

L’autre se retourna contre le chevalier. Mais celui-ci, se faufilant derrière Stéphen, lui dit dans un murmure :

– Il se marie demain !

Une telle stupéfaction se peignit aux traits du jeune

homme, que le chevalier, redoutant de sa part quelque exclamation, toussa cruellement pour la couvrir.

– Le chef d’orchestre ! expliqua-t-il. Le chef d’orchestre !

– Oui ? fit Stéphen sur le seuil de l’hôtel. Alors, tout va bien. Mais quelle venette, mon empereur !

Il faisait nuit. Aucune étoile ne lui parut assez brillante pour être la sienne.

XI – LE FANTÔME PALPABLE

L'appartement fut trouvé, boulevard Montparnasse, au sixième étage. Il agréait à Stéphen pour l'étendue qu'on apercevait des fenêtres, l'existence d'un réduit qui ferait une excellente *chambre des mains*, et la proximité de la rue d'Assas.

La date du déménagement fut fixée.

Quelques jours auparavant, le logis de la rue Guynemer fut témoin d'un dernier épisode, qui n'est pas le plus quelconque de cette bizarre aventure.

Il était une heure du matin. Stéphen, rentré du Concert Pourpre, s'électrisait ; et Rosine cousait dans le fumoir, à la clarté d'une ampoule coiffée d'un abat-jour peint sur soie par un artiste industrieux.

Une heure plus tôt, lasse d'avoir emballé dans des caisses une profusion de menus objets, elle avait passé dans la chambre à coucher et s'était dévêtue, après avoir remis dans leur coffre, comme elle le faisait chaque soir, les titres de ces Charbonnages qui devaient un jour valoir cent mille francs, mais qui pour l'heure n'étaient négociables qu'à dix-huit mille. Comme elle décoiffait sa chevelure croulante, le souvenir lui était revenu d'un accroc que le clou d'une caisse avait fait à sa jupe. Presque joyeuse d'une occupation qui l'obligerait à veiller jusqu'à la rentrée de Stéphen, elle avait enfilé un ravissant peignoir

de blonde, et s’était mise à coudre, dans le fumoir, sans plus s’inquiéter des valeurs. À vrai dire, elle y pensa bien une seconde. Mais depuis qu’elle les surveillait de si près, il lui était arrivé deux ou trois fois de s’en écarter, et rien de spectrophélique ni d’infrarouge ne s’était produit.

D’ailleurs, le fumoir se trouvait contigu à la chambre à coucher.

Ces deux pièces donnaient toutes deux sur un large couloir – autant dire galerie. Elles ne communiquaient pas directement ; mais, en laissant ouvertes les deux portes du couloir, ce que fit Rosine, on entendait parfaitement, de l’une, ce qui se passait dans l’autre.

Rosine souriait en cousant. Son mari était rentré de fort bonne humeur, satisfait de son nouvel emploi, content de s’être retrempé dans la pratique musicale.

On entendait, dans la *chambre des mains*, le ronflement de l’électriseur. Stéphen ne se couchait jamais sans lui avoir demandé une dernière trémulation.

Bien que cette *chambre des mains* fût située de l’autre côté du couloir ; bien que l’appartement fût encore tapissé de toutes ses moquettes et drapé de tous ses rideaux, le ronflement de l’électriseur était assez puissant pour couvrir des bruits discrets, même assez proches. Rosine, plongée dans un rêve, ne s’en rendait pas compte.

Elle s’aperçut trop tard que le silence absolu, son meilleur auxiliaire, avait lâché pied…

La tête redressée d'un mouvement subit, elle présentait maintenant la fixité d'une figure de cire…

Ce grincement qu'elle venait de surprendre, était-ce le premier ? *Y avait-il déjà quelque temps qu'un intrus agissait dans la chambre à coucher ?…*

La lampe n'éclairait qu'un coin du fumoir. Le reste de la pièce baignait dans la pénombre. La porte s'ouvrait sur des ténèbres.

Rosine se leva sans bruit ; le grincement reprenait.

Son plan était courageux : gagner silencieusement la porte de la chambre à coucher ; là, tourner le commutateur, inonder la chambre de clarté, voir, savoir et parer ; mais tout cela sans qu'un geste fît un friselis, sans qu'un pas fît un craquement, à cause de l'intrus qu'il fallait surprendre et de Stéphen qu'il ne fallait pas effrayer. Des tapis couvraient les planchers, épais, favorables, bénis ! Stéphen, assourdi par son électriseur, n'entendrait rien. Quant à l'intrus…

Elle avançait comme sur la glace douteuse d'un lac très profond, comme à travers un milieu plus pesant que l'eau même, les bras équilibreurs et les mains en éventail, ayant quelque chose d'une danseuse de corde qui accomplit sa raide traversée.

Chemin faisant, avec la rapidité vertigineuse qui s'empare des idées aux instants très critiques, des évidences et des suppositions entrecroisaient leurs éclairs

dans son esprit.

Allait-elle revoir Spectrophélès ? Était-ce lui, ou quelque affidé ? Une ombre ? Un homme ! Mais alors un homme truqué, un homme *infrarougi* ?… Encore une fois, comment avait-on pénétré dans la chambre ? Il n'y avait personne, dans cette chambre, quand elle en était sortie. Depuis le vol des bijoux, elle avait soin de regarder sous le lit, derrière les rideaux, partout enfin, au moment de se coucher ; et elle l'avait fait aujourd'hui ; elle l'avait fait une heure avant !… Personne n'avait profité du retour de Stéphen pour s'introduire dans l'appartement. Personne n'avait pu s'insinuer derrière lui, puisque, quand il était rentré, elle était là, dans le couloir, elle, Rosine, qui voyait ce que tout le monde ne voyait pas !… En vain son ennemi accumulait les exemples de sa *subtilité*, en vain il multipliait à ses yeux et à son intelligence les preuves de ce don merveilleux qui lui permettait de traverser la matière la plus dense ; l'étonnement de Rosine ne s'atténuait pas.

Mais, cette fois, aux prises avec un adversaire qu'elle sentait surprendre, empoignée par l'intérêt d'un combat moins inégal qu'à l'accoutumée, Mme Orlac était puissante d'un sang-froid non pareil.

Elle venait de franchir le seuil du fumoir.

En face, une raie de lumière indiquait la porte de la *chambre des mains*. L'électriseur ronflait allégrement. Du côté de Stéphen, donc, rien à craindre.

L'entrée du fumoir et celle de la chambre à coucher n'étaient distantes que de trois pas. Retenant son souffle, Rosine parvint au seuil de la chambre. Une obscurité impénétrable y régnait. Mais au fond, vers la droite, vivaient des bruits grêles, à peine perceptibles. Le placard, naturellement ! Le coffre aux valeurs !

Si le cambrioleur n'était pas un esprit, il n'avait qu'une issue : la porte – la porte où Rosine se tenait, glissant sa main lente contre la boiserie, vers le commutateur.

Elle l'atteignit, et le tourna d'un mouvement nerveux, comme on presse la gâchette d'un revolver braqué sur quelqu'un. Le petit dispositif lâcha son déclic…

Mais la lumière ne se fit point. Et l'obscurité, soudain muette, fut redoutable.

Rosine, prise au dépourvu, frissonna. L'être invisible, mis en alerte par le déclic, s'enfuyait-il subrepticement par les vitres de la fenêtre ou la pierre des murs ? Allait-il, au contraire, foncer vers la porte ?…

L'instinct de conservation, victorieux du courage, la poussait dehors, l'effaçait de la porte… Mais avant qu'elle eût esquissé sa retraite, une poigne terrible l'avait happée ; une main formidable s'abattit sur sa bouche, tandis qu'une autre la tirait en avant, dans la chambre à coucher.

En moins d'une seconde, elle fut renversée, bâillonnée, entravée et ligotée, bref, annulée.

Annulée ? Non ! Elle ne pouvait plus remuer, un bâillon

lui serrait les lèvres, l'obscurité lui mettait un bandeau sur les yeux, c'est vrai ! Mais si l'hercule ténébreux ne l'étourdissait pas d'un coup d'assommoir, s'il lui laissait la sensibilité, elle l'*entendrait* bien s'en aller, ce malfaiteur qui ne savait pas franchir la substance solide, cet être qui n'avait pu s'évanouir sans bruit à travers la maison, cet *humain* qui venait de la *toucher* et qu'on pouvait *toucher*, qui possédait un corps tangible, volumineux, pesant ! Les oreilles de Rosine n'avaient pas de bandeau ! Rien n'entravait son ouïe !

Quoi qu'il en fût, tous ses nerfs attendaient le mauvais coup de poing qui l'étourdirait… C'était sa seule crainte, car, si son agresseur avait voulu tuer, il ne l'aurait pas ficelée et bâillonnée ; ses effroyables pinces l'eussent étranglée sans lui laisser le temps de pousser un soupir.

La vaillante femme n'essayait même pas de crier. Qui l'eût entendue ? Stéphen, personne d'autre. Et que pouvait Stéphen contre l'athlète inconnu ? Rien. Celui-ci devait le savoir ; pourtant il avait bâillonné Rosine, c'était plus sûr ; car David eût tué Goliath d'une balle de browning comme d'un galet de fronde !

Le coup de poing redouté n'arrivait pas…

Elle entendait vers le placard, des frottements, des tintements confus… L'autre accomplissait sa besogne ; il n'avait pas voulu partir sans l'avoir achevée. Rien ne prouvait qu'il s'en irait par la porte. Rosine l'avait gêné, voilà tout. Il s'en était débarrassé. Ce n'était pas pour fuir

qu’il l’avait immobilisée. Cependant, il lui faudrait bien quitter cette chambre…

Et Rosine prêtait l’oreille comme on écarquille les yeux, persuadée que si elle perçait le mystère de ce départ, elle aurait fait un grand pas vers la vérité.

L’être qui fourrageait dans les ténèbres ne s’esquiverait pas comme Spectrophélès, dont il n’avait ni l’aspect (puisque Spectrophélès était serti de lumière) ni le silence. C’était peut-être Spectrophélès, mais sous une autre forme ; et, à moins qu’il ne reprît son état spectral pour sortir de la chambre par infiltration, il était impossible qu’il y parvînt sans qu’un bruit quelconque révélât le prodige ou trahît l’artifice.

Les quarts de seconde semblaient des minutes. Rosine, trompée sur la durée, blanchit de frayeur à la pensée que Stéphen était peut-être sur le point d’avoir fini son électrisation, et qu’il allait arriver sans se douter de rien, sans arme, sans précaution !…

Par bonheur, la machine continuait de ronfler.

On n’entendait plus rien du côté du placard. L’être obscur se déplaçait. Rosine en fut avertie par une légère répercussion que la carpette propagea.

Maintenant, il tâtonnait sur la commode, heurtant la cassette et le miroir.

Écoute, écoute, Rosine !

Il se rapproche. Son pied touche le coude de sa victime… Quelque chose se passe, là, tout près, par terre. (Est-ce donc par le plancher qu'il va s'enfuir ?) Ah ! ah ! Rosine savait bien qu'elle apprendrait du nouveau ! Il y a là pas loin, tout contre le tapis, un ronron mécanique, la rumeur sournoise d'un appareil, le murmure arrondi de rouages qui tournent…

Un sursaut convulsif l'agite. Tonitruante, formidable et soudaine, une musique infernale éclate à son oreille. Et c'est la *Fantaisie* de Liszt, jouée jadis par Stéphen. Elle l'entend comme si elle était dans le piano…

Étrangeté de la science et de l'industrie ! En exécutant chez Tapé frères l'œuvre du regretté Hongrois, Stéphen Orlac se serait-il jamais avisé qu'il assourdissait Rosine à travers l'avenir !

Tous les espoirs s'évanouissaient. Le maudit phonographe bâillonnait les oreilles de l'infortunée. Le piano endiablé et l'orchestre en délire tendaient leur vacarme, comme un écran tapageur, entre son attention et la fuite de l'intrus. Elle ne saurait rien ! Spectrophélès – ou quelqu'un de sa bande l'avait proprement évincée. C'était, si l'on peut dire, le phonographe de Fualdès !

L'audition forcée ne dura pas longtemps. Rosine vit tout à coup s'allumer le lustre électrique. Stéphen, accouru, se penchait sur elle, après avoir arrêté le phonographe.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? répétait-il.

Ce disant, il dénouait le bâillon, qui n'était autre qu'une chemise de batiste raflée dans le placard, et défaisait les liens, où l'on reconnut les cordelières des rideaux.

La chambre était parfaitement vide.

– Tu n'as vu personne ? dit Rosine encore assise sur la carpette.

– Tu n'as pas de mal ? disait Stéphen.

– Non. Mais tu n'as vu personne sortir d'ici, traverser le couloir, ouvrir la porte d'entrée ou filer par la cuisine ?

– Personne !

– C'est toi qui as donné la lumière ici ?

– Pas du tout. J'ai entendu le phonographe ; cela m'a surpris ; j'ai ouvert ma porte ; la chambre à coucher s'est éclairée, je t'ai aperçue couchée par terre ; je n'ai fait qu'un bond ! Il n'y avait personne.

– Le couloir était sombre, dit Rosine ; le voleur s'y cachait. Comme le compteur électrique est près de la porte d'entrée, il a dû rétablir le courant avant de fuir.

– Le courant ? Mais, Rosine, ma lampe, à moi, n'a pas cessé d'éclairer Et puis, je n'ai rien entendu !

Rosine fronça les sourcils. Elle ne comprenait plus. Les faits, encore une fois, s'enveloppaient de mystère.

– Il faut chercher, déclara Stéphen.

La jeune femme secoua la tête. Ils firent le tour de

l'appartement, descendirent et montèrent le grand escalier et l'escalier de service. Ils furetèrent dans toutes les caches possibles, le revolver à la main. Vainement. Tout reposait ; et si les choses prenaient une espèce de physionomie énigmatique, c'est que leur imagination la leur prêtait.

Ils revinrent dans la chambre à coucher.

– Nous a-t-on volés ? dit Stéphen. Crois-tu qu'on ait eu le temps de cambrioler le placard ? Il faut voir… En tous cas, les coffres sont intacts ; c'est bon signe.

Triste conjoncture pour l'aimante Rosine ! De quelle âme Stéphen allait-il accueillir la ruine ? Triompherait-il de l'abattement ?… D'autre part, il porterait plainte ; c'était fatal. Et alors, comment expliquer en justice que les bijoux avaient été volés *antérieurement* aux valeurs ; qu'elle avait connu ce premier vol, et qu'elle n'en avait rien dit ?… Stéphen lui pardonnerait-il d'avoir poussé l'amour jusqu'à la dissimulation ?…

Les clefs étaient à leur place, dans les profondeurs secrètes du bureau Directoire. Le voleur ne s'en était pas servi, ou bien – hypothèse plus douteuse – c'est qu'il les avait réintégrées.

– Tu trembles, dit Stéphen. Laisse-moi faire.

Il prit les clefs.

Et c'est vrai qu'elle tremblait. La réaction se produisait, et Rosine, si brave dans le danger, si valeureuse en face d'une hostilité présente et indiscutable, était sans

résistance devant les malheurs possibles, les périls vaguement pressentis, les assauts de l'insaisissable. Un rôdeur, le couteau tiré, l'eût trouvée de sang-froid ; mais pour une menace, un *signe*, un fantôme, ses forces l'abandonnaient et ses yeux « voyaient noir ».

« Ai-je été sotte de ne pas garder les titres avec moi ! » songeait-elle, appuyée au montant du lit.

– Bon ! s'écria Stéphen. Les titres sont là ! C'était d'ailleurs probable, puisque la serrure n'est pas fracturée.

Les titres étaient là !

La joie de Rosine, mêlée de surprise, s'augmenta de l'espoir qu'elle pourrait cacher à Stéphen la soustraction des bijoux :

– C'était certain, dit-elle. Ne te donne pas la peine d'ouvrir l'autre coffre, va, c'est la même chose. Tu vois bien qu'on n'y a pas touché non plus…

La fin de sa phrase expira…

Elle fixait quelque chose, d'un œil hypnotisé…

Ses regards errants avaient rencontré un petit cadre d'acajou posé sur la commode, entre le miroir et la cassette. Ce cadre contenait d'habitude la photographie de maman Monet. Mais, cette nuit, ce qu'on y voyait ne ressemblait guère à la brave marchande de musique. *C'était le portrait d'un personnage long et mince, vêtu de blanc, tout droit…*

Elle se traîna jusqu'au bureau, saisit l'objet, et le mit dans son sein.

Stéphen n'avait pas vu le mouvement. *Du coffre aux bijoux il sortait, un à un, le collier de perles, les pendants d'oreilles en brillants, des broches, des fibules…*

– Je crois que rien ne manque, disait-il. Veux-tu t'en assurer ?… Eh bien ! qu'as-tu ?

Ce qu'elle avait ! Comment l'eût-elle décrit ? Les émotions s'abattaient sur elle comme les pierres d'une avalanche. Était-ce un rêve ? Vivait-elle un conte des *Mille et Une Nuits* ?… Spectrophélès avait rapporté les bijoux ! …

– Tiens ! mes bagues ! fit Stéphen. Je les croyais bien disparues à la suite de la catastrophe !

Il les passa.

Rosine alors fut prise d'une crainte superstitieuse. Ces bijoux volés puis restitués, qu'en avait-on fait dans l'intervalle du vol et de la restitution ? Quel traitement scientifique ou maléfique avaient-ils subi ?

– Pourquoi remets-tu tes bagues ? dit-elle aussi naturellement qu'elle le put. Est-ce que cela ne te gênera pas pour tes massages et tes exercices continuels ?

– Bah ! je les enlèverai quand il faudra. Trop content de retrouver mon alliance !

Il regardait briller l'anneau symbolique, et, prenant sa

femme dans ses bras, il la serra tendrement contre lui. Rosine sentait le cadre s'incruster dans sa chair.

Insister pour que Stéphen enlevât ses bagues eût été malhabile. Au surplus, les appréhensions de la jeune femme, touchant cette alliance et cette chevalière, ne laissaient pas d'être romanesques ; elle se l'avouait, et ressentait quelque honte à ne pouvoir les chasser.

Elle se dégagea, et dit :

– Nous n'avons pas refermé le verrou de sûreté à la porte de service. J'y vais.

– Je t'accompagne. On ne sait pas ce qui peut arriver.

La cuisine, propre et bien rangée, offrait l'image de la sécurité. Rosine, feignant d'inspecter l'armoire, glissa le cadre prodigieux derrière les tasses à chocolat.

En revenant, elle eut l'idée d'examiner le compteur électrique.

Les plombs de garantie étaient intacts. Rosine fit jouer le système, qui éteignit et ralluma toutes ensemble les lampes du couloir et des chambres, y compris la chambre à coucher. Le compteur fonctionnait à merveille.

Stéphen, alors, dévissa le commutateur de la chambre à coucher, et n'y trouva rien de suspect.

– Je voudrais bien savoir ce qu'on est venu faire ici ! dit-il.

– Moi aussi, ajouta Rosine d’une voix mal assurée.

– J’aviserai le Parquet dès demain matin.

Voilà bien ce qu’elle redoutait. On allait faire une enquête, et il lui faudrait encore mentir – mentir sous serment, commettre un faux témoignage – pour cacher le vol des bijoux… Et si l’enquête aboutissait à la découverte de ce vol ! Et si ce vol, si la restitution des bijoux allaient mettre la police sur la piste de la *bande infrarouge* et de son chef inexplicable !… N’était-il pas dangereux d’attirer l’attention sur les persécuteurs de Stéphen ? N’était-ce pas l’attirer sur Stéphen lui-même ?… Il ne semblait pas s’en rendre compte… Mais ce calme qu’il montrait pouvait être joué. Il tremblait peut-être derrière cette façade. Il était peut-être effaré de cette démonstration où la puissance de ses ennemis venait tout à coup de se manifester. Ignorant du vol et de la restitution, il ne voyait là qu’un échantillon du pouvoir antagoniste, une menace, un signe ; mais cela suffisait peut-être pour qu’il fût rempli d’inquiétude !

Rosine, sans le regarder, lui dit avec une aisance relative :

– Crois-tu vraiment qu’il soit nécessaire d’avertir le Parquet ? En somme, de quoi nous plaindrions-nous ? D’une violation de domicile. Eh bien ! et la prouver ?… Mêler la police à nos affaires, moi je crois que ça n’en vaut pas la peine.

– Nous verrons demain, dit Stéphen après un silence.

Tout en parlant, Rosine replaçait les bijoux dans le coffre. Elle palpa soigneusement le fond et les parois métalliques…

Une carte était plaquée contre l'une d'elles.

Frémissant à la pensée que Stéphen aurait pu la trouver, Rosine eut le temps de lire :

LA BANDE INFRAROUGE

et rejeta la carte au milieu des joyaux.

Cependant, Stéphen dormit assez mal. Rosine put le constater, car elle ne dormit pas. Le surnaturel lui était en quelque sorte indigeste.

Mais pourquoi vouloir à toute force que ces choses fussent surnaturelles, – ou plutôt, qu'elles fussent *extraordinaires*, puisque le mot *surnaturel* implique la non-existence dans le domaine de la réalité ? Pourquoi ne pas chercher à tout prix une explication *ordinaire* ?…

Elle la cherchait, et ne la trouvait pas, et revenait constamment à l'acceptation de phénomènes scientifiques encore étrangers à la plupart des hommes.

Elle résolut de faire coucher Régina dans l'appartement. Cette fille avait de la décision et de l'entendement. Présente, elle aurait peut-être surpris la fuite de l'inconnu.

En dépit de la carte collective, Rosine avait fort bien saisi que la *bande infrarouge* n'avait été représentée que par un seul bandit. Un seul, et qui ne pouvait s'en aller qu'en faisant du bruit. Le phonographe en était la preuve. Quoique… Mais non ! Le phonographe ne prouvait rien ! L'homme l'avait peut-être employé *pour faire croire que sa sortie ne serait pas silencieuse, alors qu'elle l'avait été* ! Stratagème des stratagèmes !…

On ne saurait dire toutes les conjectures qui enfiévrèrent l'insomnie de Rosine Orlac.

Régina interrompit cette vaine agitation.

Le matin resplendissait. La servante apportait le chocolat. Et sur le plateau, Rosine aperçut le cadre qu'elle avait nuitamment dissimulé derrière les tasses.

Elle sauta du lit au moment où Régina, qui avait trouvé l'objet dans l'armoire de la cuisine, le remettait tout bonnement sur la commode.

Stéphen sommeillait encore. C'était une chance !

Mais dans le cadre d'acajou il n'y avait plus que l'image souriante de maman Monet.

Rosine s'habilla dans un état d'esprit singulier. Cette fois-ci, malgré le grand jour, malgré la limpidité matinale de sa pensée, le surnaturel – ou l'extraordinaire – la subjuguait. Un être, à la faveur de l'obscurité, s'était introduit dans sa chambre. À la lumière, elle n'en avait trouvé d'autre trace qu'une forme réduite, dont l'aspect

était celui d'une photographie. Elle avait transporté elle-même ce simulacre hors de la chambre. Et maintenant rien ne subsistait du passage mystérieux : ni photographie, ni quoi que ce fût…

Spectrophélès ! Énigme redoutable !

La carpette, soulevée, laissa voir le tapis de fond, indemne, sans coupure, sans brûlure, tissant d'un bout à l'autre de la pièce un obstacle impénétrable.

Quand Stéphen eut quitté la place, Rosine prit les bijoux, détruisit la carte de la *bande infrarouge*, et se rendit tout droit chez le joaillier qu'elle connaissait.

Un doute lui était venu pendant la nuit.

– Ces perles sont-elles vraies ? demanda-t-elle au spécialiste.

– Comment donc, madame ! Ce sont celles que j'ai vendues à M. Orlac, il y a bientôt deux ans.

– Et ces brillants ?

– Tout ce qu'il y a de plus vrai.

À la détente de ses nerfs, elle sentit combien ils étaient crispés depuis la veille.

– Par curiosité, dit-elle, combien donneriez-vous de tout cela ?

– Beuh… La perle a baissé, ces temps-ci, et le diamant n'est pas demandé. Trente mille francs, parce que c'est

vous.

Elle s’y attendait. « Jamais deux sans trois », avait-elle pensé. Un, les valeurs ; deux, les objets d’art ; trois, les bijoux. Trente mille au lieu de soixante-cinq mille ! La guigne était complète.

Le jour même, elle se para de ses bijoux, voulant expérimenter leur influence possible. La bravoure se cachait sous la coquetterie. Elle les porta tous à la fois, par une sorte d’intrépidité.

Elle s’attendait un peu à ce que le collier l’étranglât brusquement. Les bracelets n’allaient-ils pas lui briser les poignets, et les bagues lui broyer les phalanges ? Elle crut sentir la morsure des broches et la piqûre des épingles. Les brillants semblaient deux tisons prêts à calciner le lobe de ses oreilles…

Mais les joyaux n’étaient pas enchantés, et le soir vint sans qu’elle eût souffert le moindre supplice.

Stéphen, par contre, se montra dès lors si fantasque et si sombre, que toutes les suppositions furent permises.



XII – LE BON COMPLOT

Stéphen ne parla plus de porter plainte. La tristesse qui s'abattit sur lui, au lendemain de cette aventure inconcevable, semblait le stupéfier, effaçant de sa mémoire jusqu'au souvenir de l'intrusion nocturne. En quelques heures, il avait repris le visage dur et fermé, l'expression inquiète et sauvage des premiers temps de sa convalescence.

Une éclaircie, pourtant, traversa ces jours sombres. Ce fut lorsqu'il abandonna cet appartement de la rue Guynemer où, pendant deux années, l'avenir s'était plu à lui sourire comme par mystification.

Rosine avait appréhendé pour Stéphen le moment du départ, la dernière tournée dans les chambres vides, l'écho des pas sur les planchers retentissants, l'adieu aux murailles qu'on ne reverra plus…

Mais il y avait la fente dans la porte. Et l'on eût dit, à regarder Stéphen, que tout le départ consistait à quitter cette fente de malheur. Il n'eut d'yeux que pour elle. Tandis que Rosine allait de salle en salle et donnait à chacune un souvenir mélancolique, lui l'attendait sur le palier. Il fumait une cigarette et contemplait la fente avec un air de triomphe et de raillerie.

Un *signe* sanglant avait marqué la porte de sa demeure. Il y était rentré sous l'augure le plus sinistre. Mais

le présage avait menti. *Le sang n'avait pas coulé sous son toit.* La victoire, en somme, lui restait !

Quand Rosine l'eut rejoint, quand la porte eut claqué sur l'appartement désert, répercutant son bruit aux voûtes du passé, le sourire de Stéphen fut un éclair de joie. Cette porte fermait dans son existence une galerie pleine d'embûches, heureusement parcourue.

Maintenant, il marchait la tête haute, fort de son avantage.

Il marcha de la sorte jusqu'au boulevard Montparnasse et monta dans l'allégresse les six étages de sa nouvelle maison. Rosine, joueuse et ravie, s'amusa d'une course. Ils grimpaient en riant, et se bousculaient comme des écoliers. Mais elle était prompte et il boitait sans remède…

Rosine la première vit *le couteau dans la porte*. La lame était rouge et le manche marqué de l'X fatidique. Une terreur répulsive l'empêcha de le saisir. Stéphen, pâle comme la mort, le fit disparaître. Qu'on imagine un condamné certain de sa grâce et que le bourreau vient chercher.

Le soleil s'était éclipsé pour longtemps.

Régina leur ouvrit. Elle n'avait rien vu, rien entendu. Rosine lui avait confié l'histoire du couteau dans la porte de la rue Guynemer. La piquante brunette s'en était émerveillée comme d'un épisode sensationnel de roman-cinéma ; mais elle n'avait pas dissimulé son mépris pour

les trois serviteurs qui n’avaient su rien voir ni rien entendre. Aujourd’hui, c’était son tour. Penaude et stupéfaite, elle écouta sa patronne lui faire le récit des circonstances qui avaient accompagné la dernière manifestation des terroristes, et ne put fournir là-dessus le plus petit éclaircissement.

C’était la troisième fois que le *signe du couteau* apparaissait à Rosine.

Elle l’avait vu pour la première fois dans le cauchemar extériorisé de Stéphen. Quant à lui, tout portait à croire que, s’il avait rêvé cette nuit-là d’un couteau marqué d’un X et dégouttant de sang – un couteau qu’il devait retrouver sur le chemin de la vraie vie –, c’était que ce couteau s’était déjà mêlé de ses affaires antérieurement au cauchemar. Dans quelles conjonctures ? Ce *signe* pouvait-il être autre chose qu’un rappel impressionnant, un *memento* lugubre, inépuisablement renouvelé, l’image, le fac-similé d’un couteau qui avait joué jadis un rôle plus terrible que celui d’épouvantail ?… Et le caractère mélodramatique, rocambolesque de ce *signe*, qu’en fallait-il penser, sinon que la littérature fantastico-policière avait encore inspiré quelqu’un de ses admirateurs ?

Par ailleurs, aujourd’hui, Spectrophélès ne s’était pas montré concurremment avec le couteau…

Tout cela tourmentait douloureusement l’esprit de Rosine. Trop d’indices lui faisaient comprendre que la persécution ne cessait de creuser sa mine sous leurs pas.

Plus que jamais il eût été nécessaire que les deux époux redevinssent des alliés étroitement unis par la confiance ; mais plus que jamais Stéphen était retiré au fond de lui-même, plongé dans une tristesse affreuse.

En même temps, la rage de recouvrer son talent perdu subit une recrudescence. Sa marotte frisait la démence. Le malheureux ne quittait l'électriseur que pour se mettre au clavier silencieux. Il multiplia les séances de massage. Des commerçants l'exploitèrent sans scrupule. Il achetait, à tort et à travers, toutes sortes de drogues, d'appareils et de livres. La chambrette affectée à ses solitudes curatives – et qui devint à son tour la *chambre des mains* – restait soigneusement close ; il n'avait cédé à personne le soin d'y installer son matériel hétéroclite, et il en gardait la clef dans sa poche. Enfin l'*idée fixe* prit de telles proportions, que Rosine appela M. de Crochans à son aide.

– C'est, lui dit-elle, la ruine et la folie à brève échéance.

L'excellent chevalier flatta d'une main soigneuse son crâne miroitant, ce qui était pour lui le geste de la perplexité ; et sa face plaisante prit une expression de sagesse qui avait l'air de ne pas tenir dessus et qui profitait du moindre clin d'œil pour se sauver.

Il dit cependant, sagace et imprévu :

– Avez-vous remarqué combien Stéphen ressemble à son père, depuis quelque temps ? La neurasthénie, qui le vieillit momentanément, accentue ses traits dans le sens héréditaire. Les attitudes aussi, les silences, cette ombre

qui le recouvre…

– Eh bien ?

– Il faudra que je le fasse remarquer à l'auteur de ses jours, en l'exagérant.

– Quel rapport…

– Eh ! je connais mon notaire ! Cette ressemblance comptera dans la réussite d'un dessein que je forme et qui est de raccommoder Stéphen avec son père. Et alors, si je les raccommode, vous n'aurez plus à vous inquiéter des dépenses de votre mari…

– Ses dépenses ne sont pas ce qui me préoccupe le plus.

– Je voudrais… Je voudrais que Stéphen m'aidât à ce rapprochement. Vous pensez bien qu'une question de ressemblance ne suffit pas !… Ah ! s'il voulait seulement…

La malice plissait la *patte d'oie* du chevalier.

– Quoi donc ? fit Rosine.

– S'il voulait se laisser initier au spiritisme… ou feindre quelque intérêt pour les sciences occultes ! Voilà qui désarmerait le papa !

– Mais, mon bon ami, Stéphen a toujours traité l'occultisme de balançoire ! Et si vous vous imaginez qu'il a l'esprit à jouer la comédie !… Jamais je n'oserais lui proposer une pareille entreprise… Et puis, ce n'est pas

cela qui le guérirait.

– Eh ! eh ! je ne suis pas de votre avis. Entre nous, quand on a goûté aux choses de l'au-delà, même par jeu, même par feintise, il est bien difficile de s'en passer. Et un clou chasse l'autre… Essayons, voulez-vous ? Mon petit doigt me dit que Stéphen se laissera décider plus facilement que vous ne croyez.

Ce petit doigt, ce vieux petit doigt bagué d'un orbiculaire à ses armes, il le dressait contre son oreille, et semblait écouter ses révélations. Rosine eut soudain l'intuition d'une perspicacité supérieure et d'arrière-pensées trop profondes pour elle.

– Alors…, demanda-t-elle en hésitant, ça existe donc, votre au-delà spirite ?…

Le chevalier, fort tranquillement, lui répondit :

– Oui. Et d'ailleurs, je suis assez versé dans la connaissance de l'occultisme et des occultistes vrais ou faux pour – comment dire ? – pour faciliter les manifestations des esprits, pour les solliciter par des sortes d'appeaux, qui les imitent à s'y méprendre.

– Vous avez une idée derrière la tête…

– Avez-vous confiance en moi ?

– Oh ! pleinement.

– Laissez-moi donc faire. Si j'échoue, pas de dégâts. Mais si je réussis, Stéphen est sauvé. *Sauvé*, vous

comprenez !… La lumière. *Toute la lumière…*

Comme le chevalier pesait de toute sa voix sur ces mots assez inattendus, Rosine lut un blâme dans son œil pétillant. Elle baissa la tête, puis, prenant son parti avec la soudaineté d'un coupable touché par le remords, elle raconta tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle avait caché jusqu'ici au seul être qui lui fût dévoué sans mesure. Elle remonta au jour de la catastrophe, parla du spectre, énuméra ses apparitions, retraça le vol et la restitution des bijoux, et n'oublia rien concernant les couteaux.

À mesure qu'elle complétait par cette révélation totale ce que le chevalier savait déjà de la grande infortune où naufrageait Stéphen, le peintre psychiste donnait les marques d'un intérêt croissant, ce qui consistait à faire bouffer sur sa tête désertique les boucles absentes d'une crinière léonine.

Quand Rosine eut terminé ce récit qui était un aveu, il prit quelques minutes de réflexion, et dit seulement :

– Le nœud de cette aventure est gordien.

Il s'échappait, comme dans un nuage de drôlerie.

– J'ai souffert, allez ! fit Rosine d'un ton piqué.

– Madame, lui dit-il, c'est un hagiographe qui écrira votre histoire.

Elle comprit qu'il voulait moins la railler que lui remonter le moral et se retrancher, pour le moment, derrière une

apparence de gaieté.

– Vos explications, reprit-il, ne changent rien à mes projets. Envoyez-moi Stéphen. Je le confesserai, à ma façon.

Il la quitta sur ces paroles, précipitamment, comme s'il lui tardait d'être seul et de pouvoir méditer à son aise sur tout ce qu'elle venait de lui apprendre.

Quelques jours après, il reçut de Mme Orlac la lettre qu'on va lire :

Mon bon chevalier,

Attendez-vous à recevoir Stéphen tout à l'heure et préparez vos batteries.

Notre dernier entretien m'avait laissée dans l'indécision sur ce que je devais faire. Malgré votre assurance, je craignais l'effet de vos diableries sur l'imagination de mon pauvre obsédé. Mais son état ne fait qu'empirer. Tout vaudra mieux que l'inaction. Mon devoir est de vous seconder. Il a maintenant des accès d'angoisse qui me font craindre le plus atroce dénouement. Tout à coup je le trouve plongé dans un abattement lugubre, ou bien je le surprends qui marche et gesticule, exalté, en proie à la surexcitation la plus pénible. Il s'écarte de moi. Je n'en puis tirer quoi que ce soit. Ses cauchemars même ne m'apprennent plus rien. Les nuits qu'il passe sont des

supplices. Il préfère souvent ne pas se coucher, et reste jusqu'à l'aurore enfermé dans la *chambre des mains*. Ou bien, pour se distraire, il ramène quelques camarades du Concert Pourpre, et ils font de la musique jusqu'à une heure avancée.

Je lui ai proposé d'aller voir un médecin, mais il ne veut pas en entendre parler. Il prétend qu'il n'est pas malade, qu'il ne souffre que du regret d'avoir été et de ne plus être ! … C'est possible !… Et pourtant… Le matin, quand il n'a pas veillé, il s'inquiète de ce qu'il a pu dire en dormant. On dirait qu'il redoute la trahison des rêves… On dirait qu'il voit se resserrer autour de lui le cercle mystérieux de la persécution. Je le sens – attendez que je trouve mes termes… – je le sens investi par d'invisibles forces dont la marche convergente ne se traduit pour moi que par l'angoisse de leur victime. Vous y êtes ?

Recevez-le en ami, avant de le recevoir en spirite ; car il ne faut pas qu'il évente notre complot. Sachez pourtant que vous ne le trouverez nullement hostile à vos projets. Je lui ai touché deux mots de votre science. Chose incroyable, je n'ai pas rencontré l'opposition méprisante que j'attendais ! « Tout est possible. Il ne faut jurer de rien. On ne peut pas parler de ce qu'on ne connaît pas. » Telles furent ses remarques. Elles m'ont prouvé votre pénétration.

J'ai cru bon de vous avertir de l'état d'esprit où se trouve notre Stéphen. Il est sur le point de se rendre chez vous. Ne pouvant l'y devancer, je confie ce billet à la

diligente Régina.

Votre complice,

ROSINE STÉPHEN ORLAC.



XIII – NÉCROMANCIE

Or, Stéphen n'était pas sans connaître le genre de recherches et d'expériences auxquelles se livraient les deux spirites de la rue d'Assas.

Aucune branche de l'occultisme ne leur était étrangère. Mais ils s'étaient fait une spécialité d'entretenir avec les morts un commerce assidu. C'étaient des nécromants. Ainsi du moins se laissaient-ils nommer sans trop de justesse. Car le *nécromant* ou *nécromancien* fait état d'évoquer les morts afin d'obtenir de leur complaisance quelques indiscrétions touchant l'avenir ; et les spirites de la rue d'Assas négligeaient une pratique qui ne leur avait procuré que des déboires. Ils se contentaient d'entrer en rapport avec les défunts, sans les mettre en demeure d'inventer des balivernes ou d'avouer leur ignorance – ce que, de mémoire d'homme, un mort n'a jamais fait. La conversation, d'un monde à l'autre, roulait uniquement sur les affaires du présent et du passé ; et les erreurs que les esprits commettaient sur ce chapitre prouvaient a fortiori combien les temps futurs leur sont inconnaissables, malgré cette réputation de devins qu'ils s'efforcent si résolument de soutenir.

M. Édouard Orlac évoquait les trépassés par le moyen de tables et guéridons, ou par l'intermédiaire de ces personnes privilégiées bien connues sous le nom de *médiums*. Il avait publié sur la matière des ouvrages fort

appréciés, signés du pseudonyme Apollonius d'Endor ; *L'ombre de Samuel, Mysterium, maximum, Précis d'incantation* et *Six Expériences de communication avec l'au-delà, à l'aide du médium Eusebio Nera*. Ce dernier travail faisait autorité. Il est vrai que le sieur Eusebio Nera avait disparu mystérieusement le jour même où les six expériences devaient être répétées sous les yeux de savants, commis à cet effet. Mais l'auteur jura, foi d'officier ministériel, que son livre était l'expression de la pure vérité, et maître Édouard Orlac soutenant Apollonius d'Endor, le notaire sauva le spirite.

Le chevalier, en sa qualité de peintre psychiste, employait d'autres truchements pour communiquer avec les ombres. Il n'avait pas jugé utile de publier sa méthode. D'ailleurs, la nécromancie l'intéressait moins que la peinture, à laquelle on va voir qu'il l'avait associée d'une façon curieuse et subtile.

Il y avait peut-être une heure que Régina avait remis à M. de Crochans la lettre de Rosine lorsque Stéphen pénétra dans l'atelier de la rue d'Assas. Il le retrouva tel qu'il l'avait vu lors de sa dernière visite, plusieurs semaines auparavant.

– Toi ! s'écria le chevalier exprimant la plus joyeuse surprise. Toi chez moi ! Quel bonheur !

– Que voulez-vous, dit Stéphen avec un pâle sourire ; n'êtes-vous pas avec mon père toutes les fois que je viens dans cette maison ? Je vous vois donc en même temps

que lui, et je suis loin de m'en plaindre !… N'empêche que c'est un vrai plaisir pour moi de me retrouver au milieu de vos œuvres. J'adore cet atelier… Ah ! ah ! qu'est-ce que ça représente, ça ?

Il désignait une toile commencée, posée sur un chevalet.

M. de Crochans, vêtu d'un sarrau noir, tenait une large palette enduite d'un frais barbouillage multicolore. Son pouce embrassait un faisceau de brosses dont le bout s'allumait des teintes les plus vives. La peinture à l'huile exhalait son odeur.

– Ça, fit le peintre. Tu ne saisis pas ?

– Heu… Une aurore boréale ?…

– Béotien ! Ça s'appelle *Volupté*.

Il observait Stéphen, et remarqua ses efforts pour paraître à l'aise. Il lui versa un verre de malaga, et ils fumèrent des cigarettes turques en buvant le vin d'Espagne.

Guillaume le squelette tressaillait encore de la gigue dont l'entrée de Stéphen l'avait secoué. En face de lui, le mannequin attira l'attention du visiteur :

– Eh ! voilà Oscar ! Toujours sympathique, Oscar. Pourquoi l'avez-vous habillé en pâtissier ? On dirait la poupée du marchand d'habits.

M. de Crochans, placé dans l'ombre un peu en arrière

de Stéphen, ne le quittait pas du regard.

Oscar, bien éclairé, n'était plus le yoghi de naguère. Un complet-veston, tout neuf et tout blanc, l'habillait à l'européenne. Une casquette de voyage laissait voir ses yeux verts. Ses mains de bois étaient ornées de verroteries violettes.

Stéphen le considérait sans donner le moindre signe d'effarement.

– Pâtissier ? se récria le chevalier. Tu en as de bonnes ! C'est de la flanelle, mon garçon. Oscar est un gentleman !… Qu'est-ce qui t'intrigue ?

– Mais rien du tout ! répondit Stéphen.

Il n'avait pas sourcillé ! Parfaitement calme. Ils étaient debout ; d'un geste familier, le peintre ceintura le torse du jeune homme, sous prétexte de l'entraîner vers une toile et put constater que son cœur battait sans hâte, avec une régularité parfaite.

Le chevalier allongeait sa main vers le tableau.

– Que penses-tu de cette *Mélancolie* ? demanda-t-il. Ton père en est toqué. Et sans attendre la réponse :

– Tu sais, il est furieux, ton père. Ses médiums ne lui donnent aucune satisfaction. Les morts n'obéissent plus comme autrefois…

– Il regrette le temps d'Eusebio Nera ! dit Stéphen s'engageant volontiers dans la voie qu'on lui offrait. C'était

donc un homme extraordinaire ?… Un peu farceur, n'est-ce pas ?

– Et comment ! fit le chevalier qui se reprit pour dire avec précipitation : Mais tous les médiums ne sont pas des farceurs, comme tous les occultistes ne sont pas des dupes !

– Hum !

– Tu as beau faire : « Hum ! », c'est comme ça. J'ai connu d'assez grandes figures, en occultisme : Éliacin Ramadan, Jules Python, le Sâr Melchior. Ah ! le Sâr Melchior, voilà un beau type de spirite, tiens ! C'était mon ami. Nous avons réussi, ton père, lui et moi, des expériences admirables. Tu ne l'as pas connu, toi, le Sâr ? Melchior Chaplot, tu sais bien ?

– Je ne fréquente point chez les mages, s'excusa Stéphen en souriant.

– Celui-là était un dandy. Tu aurais pu le rencontrer dans le monde. Il est mort trop tôt pour la science. Il aurait convaincu les plus incrédules. Il t'aurait convaincu toi !

Stéphen, peut-être méfiant, éluda ce coup direct.

– Les médiums, dit-il, qu'est-ce que c'est que ces gens-là, dans la société ? Y a-t-il des médiums de profession ?

M. de Crochans se garda bien de contrefaire la surprise qu'une telle question, de la part de Stéphen, aurait dû lui causer. Il dit négligemment :

– On en rencontre de toutes les façons. La plupart ne sont pas assez renommés pour vivre de leurs facultés médiumniques. Eusebio Nera avait fait tous les métiers, je l'ai connu orthopédiste. Lydia Truchet est devenue somnambule après avoir été sage-femme. John Smith, dit *Ethelred*, fut jadis prestidigitateur, mais il voudrait bien qu'on l'ignorât… Ne prends pas cet air entendu, Ethelred est plus loyal que bien d'autres. Du reste, Antonini, qui est cartonnier, extériorise des formes humaines, tangibles et photographiables, et la fleuriste Thérèse Panard, que nous appelons *Stella*, crayonne d'admirables portraits quand les esprits lui guident la main.

– Ne peut-on se passer de leur intermédiaire ?

– Moi, je m'en passe, dit le chevalier fort satisfait de la tournure que prenait la conversation. Je n'ai besoin de personne pour entrer en relation avec les esprits. Et le premier venu peut en faire autant, s'il emploie mon système. Veux-tu téléphoner, ou plutôt télégraphier dans le royaume des ombres ? Il ne t'en coûtera rien !

– Quoi ! je pourrais, comme cela… Quelle farce !

– C'est un mot que l'on dit parfois avant l'expérience, rarement après. Essayons, pour voir !… Tu as peur, eh !

– Peur ! Vous voulez rire. Moi ? J'ai peur d'être un nigaud.

– Oui-da ! Vous êtes tous les mêmes. Vous avez peur des morts !

– Vous n’aurez pas le dernier ! dit Stéphen. Essayons.

De petites taches rouges enflammaient ses pommettes, son œil brillait d’un éclat fébrile ; le souci reprenait possession de sa face.

M. de Crochans ferma sur la grande baie vitrée un rideau sombre et fit la nuit dans l’atelier.

Presque aussitôt, une lumière de sépulcre éclaira faiblement un coin reculé, où des cassolettes se mirent à fumer comme par enchantement. Le relent des caveaux et l’arôme des chapelles frappèrent à la fois les narines de Stéphen.

– Je ne connaissais pas vos talents de magicien, prononça-t-il d’un ton légèrement guttural.

On ne répondit pas. Le chevalier l’emmenait vers l’encoignure hypogéenne. Cette clarté verdâtre prêtait à toutes choses une apparence lugubre.

Entre deux trépieds d’où s’échappait un nuage onduleux, on découvrait, en pan coupé, une sorte d’autel argenté supportant une manière de cadre terminé par un fronton triangulaire. Ce fronton se hiératisait d’inscriptions cabalistiques, et ce cadre, qui ressemblait à la fois au portique d’un temple et à la scène d’un théâtre, était clos par une draperie noire, frangée d’argent.

– Assieds-toi, dit le chevalier d’une voix qui semblait résonner sous une voûte. Aujourd’hui, je ne te ferai pas connaître le suprême arcane de mon savoir ; mon dernier

procédé pourrait effrayer les plus braves ; ce sera pour une autre fois.

– Ah ça ! C'est merveilleux ! ricana Stéphen. On se croirait dans une catacombe, et vous avez l'air d'un cadavre !

– Prends ces glands, un dans chaque main.

Deux tresses pendaient à droite et à gauche du cadre ; chacune d'elles s'achevait par un gland. Stéphen, assis devant l'autel, sur un tabouret, prit les glands comme il était prescrit.

– Écoute, à présent. Un tableau va paraître à tes yeux. Il est peint sur une toile tissée d'aloès et de lin ; les fils de cette toile se continuent au-delà du châssis ; nattés en deux tresses, c'est eux dont tu tiens l'extrémité. Les fils de trame aboutissent à ta main gauche, les fils de chaîne à ta main droite. Regarde, à présent !

Les deux tresses accusèrent le frisson de celui qui les tenait. Le rideau noir venait de s'écarter, et l'on apercevait, au fond d'une logette, un spectacle inoubliable.

C'était, dans le clair-obscur des cryptes, une tête coupée, suspendue par les cheveux. Une tête de jeune homme barbu, d'une auguste beauté. Les cheveux bruns avaient des reflets roux. Le visage, empreint de la sévérité mortuaire affectait la pâleur superlative qui suit les décapitations. Dans l'ombre bleue des orbites, les yeux fermés joignaient leurs longs cils ; et les lèvres exsangues

étaient la représentation du silence. L'éclairage savant augmentait l'illusion ; un relief étonnant modelait le trompe-l'œil. Stéphen ne pouvait croire que ce fût une peinture étalée sur une toile plate, et non quelque simulacre exécuté d'après nature par un artiste affreusement habile. On eût dit un Henner dans l'espace. Il y avait là toute l'horreur de la vérité avec toute l'émotion de l'art. Mais le rideau noir, en s'écartant, avait livré passage à une vague de froid imprégnée d'une odeur terreuse si étrangement sépulcrale, qu'un doute subsista dans l'esprit de Stéphen touchant la véritable nature de cette machination.

– Saint Jean-Baptiste ? demanda-t-il.

– Personne et tous, répondit le chevalier. Tous les morts. Ceci n'est pas de la nécromancie proprement dite. Comme tu vas le voir, nous sommes en présence d'un simple perfectionnement des tables parlantes. Mais les esprits semblent préférer ceci aux tables.

– Que dois-je faire ?

– Fixer les yeux du mort.

– Voilà. Et après ?

– Attendre qu'ils s'ouvrent.

– Plaît-il ? s'exclama Stéphen en sursautant.

– Les paupières se lèveront et s'abaisseront autant de fois qu'il y a de lettres dans l'alphabet jusqu'à celle que le mort veut indiquer. Cette méthode accouple le système

des tables parlantes et le moyen utilisé par certains docteurs qui, d'accord avec les patients, ont tenté de savoir si la tête d'un guillotiné survit quelques instants à la décollation.

Stéphen se retourna :

– Vous avez un truc, allons ?

– Sur mon honneur, je te jure que non. Ah ! j'oubliais : rien ne doit transpirer des révélations de l'au-delà. Ni toi ni moi n'en devons rien trahir. Le secret du tombeau ne peut être confié qu'à des tombeaux.

La gravité du spirite déroutait son élève. Ce joyeux drille, devenu tout à coup sérieux comme un officiant, donnait de l'occultisme une assez haute idée. Stéphen eut un mouvement involontaire des sourcils. M. de Crochans l'observait, et cela était aisé, car la lueur de l'antre projetait sa lividité sur la figure du jeune homme et l'éclairait comme un soupirail. Cette figure, ainsi revêtue des teintes du trépas, se montrait attentive et quelque peu soucieuse.

– Regarde. Je noterai les lettres à mesure que tu les énonceras.

– Les énoncer, moi ? Pourquoi pas vous ?

– Parce que tu seras seul à voir les yeux s'ouvrir, étant seul à tenir les tresses.

Pendant quelques instants, Stéphen concentra toute son attention sur les yeux du décapité.

– Est-il nécessaire que je pense à quelque chose de spécial ? dit-il sans interrompre sa visée.

– Nullement, nullement ! Le mort commencera par nous révéler son nom.

– J'ai distingué un frémissement…

– Bien. Qui es-tu, ô Mort ? Sois le bienvenu ! Ne crains pas d'animer cette forme inerte. Descends parmi ceux qui n'ont pour tes pareils que du respect. Ô Mort, qui es-tu ?

– *A*, dit Stéphen.

Les paupières s'ouvraient lentement. Deux yeux posaient sur lui un regard doux et pénétrant. Il vit les paupières se refermer et commencer de battre sans hâte, ralentissant parfois leur diction muette.

– *B, C, D, E, F*…

Il y eut plusieurs hésitations, des lettres s'espacèrent, notamment vers la fin, puis, comme si en vérité le mort eût clignoté pour s'éclaircir la vue, M. de Crochans entendit se succéder précipitamment :

– … *U, V, W, X, Y, Z.*

– *Z !* s'écria-t-il. Continue !

De nouveau, le mort indiqua la lettre *Z*. Puis Stéphen déclara que les yeux ne voulaient plus bouger.

– Ça ne marche pas, conclut le spirite. Il y a quelque chose qui cloche.

– Je suis fatigué, dit Stéphen.

– Allons ! Un peu d'énergie !… C'est ma faute, aussi. J'aurais dû préciser. Les morts seront venus en foule… Voyons, précisons. Désires-tu converser avec un mort particulier ? Veux-tu que nous appelions… qui ? Un grand musicien ?… Précisons davantage : un grand pianiste ?

– Si vous voulez ; mais dans une minute. Je ne sais pas pourquoi : vous me voyez éreinté.

– Rien que de naturel, mon garçon. Repose-toi.

En face de la tête blafarde qui diffusait sur lui sa réverbération, Stéphen, à bout de forces, fermait les yeux comme elle.

– Bois un peu de malaga.

Il vida son verre.

– Eh bien ?

– M'y voici.

– Commences-tu à croire que je ne suis pas un illusionniste ? Cette fatigue…

– Oui, j'ai tendance à le croire.

– Tendance, tendance… Je veux que cette tendance devienne la foi. Reprends les tresses. Esprits des morts ! Nous appelons ici les mânes d'un grand pianiste défunt. Ombre, accours ! Dis-nous le nom que tu portais parmi les vivants !

– *A, B, C, D…*

Les yeux battants s'arrêtèrent sur la lettre *S*. Puis sur le *T*. Puis sur *E*.

Stéphen, malgré son émotion, continuait vaillamment à lire et à parler.

La dernière lettre fut un *C*.

Le néophyte avait lâché les tresses, et regardait, dans la demi-ténèbre, la silhouette confuse du chevalier. Celui-ci restait silencieux. Tous deux cherchaient des phrases qu'ils ne trouvaient pas. Le mort avait dicté son nom, et ce nom s'écrivait : STÉPHEN ORLAC.



DEUXIÈME PARTIE – Les Crimes

I – LE BILLET VÉNITIEN ET LE « JONGLEUR INSENSIBLE »

Que Stéphen Orlac fut mort en tant que musicien célèbre, ni lui ni M. de Crochans n'en doutaient. Néanmoins, la déchéance du pianiste venait de revêtir une expression si frappante ; la vérité s'était formulée d'une manière si imprévue ; elle avait profité, pour se manifester, d'un appareil si imposant, que le silence de leur stupeur se prolongea.

M. de Crochans le rompit, non sans effort.

– Ces morts-là ressuscitent ! dit-il gaiement.

Mais l'incident avait replongé Stéphen dans l'obsession de son malheur ; il semblait la proie de l'abattement ; et ce jour-là, ils n'évoquèrent pas les morts plus avant.

– Il y faut une certaine habitude, disait le chevalier. Ne te décourage pas. Je te promets d'incomparables jouissances. Rappelle-toi qu'aujourd'hui nous n'avons fait que goûter à la science pythienne. Mon tableau n'est qu'un jouet, un accessoire de nécromancie élémentaire. Reviens me voir. La prochaine fois, je te montrerai, des choses tout à fait surprenantes.

– Fichtre ! Qu'est-ce que ça doit être, alors !… Vous m'avez fait frémir, avec votre tableau !

La voix plaisantait, mais rauque, et le visage crispé esquissait un sourire des lèvres, qui n'égayait ni le front ni les yeux.

Par la grande baie dégagée du rideau, la lumière d'un beau soir envahissait l'atelier. Le sanctuaire magique n'était plus qu'un coin d'ombre derrière un paravent. L'odeur d'hypogée avait cédé la place aux parfums de la myrrhe et du cinnamome.

– À bientôt, n'est-ce pas ? Tu verras la merveille formidable que j'ai découverte !

– À bientôt, dit Stéphen mollement.

L'autre déclama, comique et grandiloquent :

– Souviens-toi que je suis muet comme la tombe !

La porte refermée anima le squelette. M. de Crochans, resté seul, fit la grimace et vérifia d'une caresse sa calvitie.

– Je ne sais rien, murmura-t-il.

Diable d'homme ! « Secret comme la tombe », il ne l'était que trop. Était-il sincère, ou ne l'était-il pas ? Croyait-il vraiment, à l'évocation des morts ? Possédait-il vraiment, pour les évoquer, un moyen plus terrible que cette tête coupée peinte en trompe-l'œil ? Et cette tête, qu'en pensait-il à part lui, sous ce front dégarni qu'il se plaisait à railler, comme pour détourner l'attention publique du

contenu vers le contenant ?…

Peu nous importe, au moment où nous sommes. Car, de toute façon, que la séance eût été sérieuse ou non ; que les yeux du tableau se fussent réellement ouverts et fermés pour Stéphen, ou que celui-ci, cédant aux sollicitations de son subconscient, eût cru les *voir parler*, le résultat était le même, sous un certain rapport.

En effet, dans un cas comme dans l'autre, Stéphen était le maître de traduire fidèlement le langage des yeux, ou de le travestir en indiquant des lettres de son choix.

C'est pourquoi le soliloque auquel M. de Crochans se livra dès le départ de Stéphen n'aurait rien appris sur ses intimes convictions à l'indiscret – ou à l'indiscrète – qui l'eût écouté.

– Je ne sais rien, répétait-il. Le gaillard, en tout cas, n'a fait que ce qu'il a voulu. Mâtin ! Quels nerfs ! Quelle concentration ! Il est, du reste, sur le flanc… J'avais espéré plus d'abandon, moins de méfiance… S'il m'a épelé tout au long le nom *Stéphen Orlac*, c'est qu'il n'y voyait pas d'inconvénient, c'est sûr. Donc, la chose doit n'avoir aucune espèce d'intérêt… Mais que penser de la première épreuve ? Les deux *Z*, puis le silence ? L'alphabet énoncé deux fois de suite, jusqu'au bout, puis plus rien ? Embrouillage naturel, ou embrouillage intentionnel ?… Ce ne serait pas la première fois qu'une table parlante, ou qu'un tableau parlant, provoquerait des réponses illisibles, nulles. Mais qui me certifie que Stéphen n'a pas triché ?

Effrayé de la lettre redoutable qu'il avait à proclamer, ne voulant même pas que je connusse l'initiale du nom qu'il sentait imminent, pourquoi n'aurait-il point passé outre, et continué l'alphabet jusqu'à *Z*, par deux fois, gratuitement ?

« Si j'avais su, j'aurais employé tout de suite les grands moyens. Une impression plus violente aurait sans doute neutralisé la présence d'esprit de Stéphen. Plus intimidé, le garçon perdra la tramontane, et je saurai tout.

Stéphen, pendant ce temps, rentrait chez lui pour dîner.

Rosine l'attendait avec une certaine impatience.

Il lui raconta la séance de spiritisme exactement comme nous l'avons nous-mêmes racontée.

– En somme, conclut-il, c'est une variante des tables qui parlent. Au lieu d'être plusieurs autour d'un guéridon, on est seul devant un tableau. Ce n'est pas un meuble qui se soulève et retombe, c'est une image qui ouvre et ferme les yeux – une image truquée, pareille à ce *Voile de sainte Véronique* que tout le monde connaît, où sont peints à la fois, entremêlant leurs lignes, des yeux ouverts et des yeux fermés.

– Mais, dit Rosine, les tables tournantes ou parlantes, qu'en penses-tu ?

– Ce que tu en penses toi-même. Ce qu'en pensent tous les gens raisonnables. Il est indéniable qu'elles tournent et qu'elles frappent ; mais les esprits n'y sont pour rien. Elles se meuvent sous l'influence de pesées

inconscientes ; et ces pesées, exercées à son insu par l'un des participants, traduisent la pensée profonde de son subconscient. Il n'y a là véritablement ni spiritisme, ni nécromancie. C'est un phénomène aussi normal que le rêve… L'idée de mon malheur ne me quitte pas. Je lui ai donné, dans mon subconscient, une forme éloquente : celle de la mort artistique. Mes rêves lui prêtent parfois des formes plus sinistres qui, à l'état de veille, ne me viendraient pas à l'esprit…

Rosine songeait.

– Enfin, dit-elle plaisamment, le chevalier ne t'a pas convaincu.

– Certes non. Tout cela est enfantin, creux.

– Au moins, tu lui as caché ton opinion ?

– D'autant mieux que la mise en scène est troublante, et que j'étais assez fatigué… Maintenant, il paraît que notre ami connaît un autre truc… Mais…

– Tu lâches l'initiation ?

– J'aimerais mieux Robert Houdin. C'est plus franc.

Le succès du bon complot était gravement compromis. Rosine l'apprenait avec désespoir. Quel bonheur c'eût été, pour elle, de voir Stéphen revenir de l'atelier dans l'émerveillement et l'enthousiasme, gagné par l'occultisme, pris par une nouvelle passion ! Quoi ! demain marquerait un pas de plus vers le terme affolant et mystérieux ?

Demain, Stéphen serait plus sombre qu'aujourd'hui, plus nerveux, plus acharné à son salut de pianiste, plus prodigue et plus maniaque ?…

Ces derniers jours avaient été abominables. La neurasthénie (?) de Stéphen montait une courbe accentuée. Il semblait, plusieurs fois dans la journée, subir des poussées d'angoisse. On le voyait tout à coup parcourir le petit appartement comme un lion boiteux dans sa cage, l'œil hagard, le geste involontaire ; ou bien, à bout de résistance, se laisser aller dans un fauteuil, sans force, livide, le front emperlé d'une sueur froide. Puis il allait s'enfermer avec ses livres, ses machines, son outillage…

Le dîner fut bref. Stéphen mangea peu. La séance de spiritisme était déjà loin de sa pensée. Il se leva de table le premier, et se dirigea vers la *chambre des mains*. Avant de partir pour le Concert Pourpre, il avait le temps de procéder à quelque massage ou onction.

Rosine et Régina, qui desservait, échangèrent un regard consterné.

Une sorte d'affection attachait maintenant la maîtresse à la servante. Mme Orlac avait trouvé dans cette fille entendue une véritable alliée qui comprenait la situation avec beaucoup de cœur et de tact, prodiguait intelligemment les réconforts, veillait à la coquetterie du home et, loin d'exploiter l'amitié de Rosine, employait toute son industrie à réaliser dans le train du ménage les plus louables économies. Enfin Rosine, bien Parisienne en

ceci, lui savait gré, à un point que l'on ne pourrait dire, d'avoir l'air d'une soubrette de marquise, alors qu'elle n'était, en vérité, que de ces bonnes à tout faire dont les dehors sont plus souvent de souillons que de caméristes.

La servante désigna la *chambre des mains*.

– Pourquoi Madame ne regarde-t-elle pas ce qui se passe là-dedans ? dit-elle d'un ton persuasif où il y avait tout ensemble de la tendresse, du respect et du reproche.

Bon conseil, plus d'une fois donné, jamais suivi. Le métier d'espionne déplaisait à Rosine. Mais ce soir-là, tout paraissait aller à vau-l'eau. Il était temps d'agir par soi-même. La résolution fut prise en un clin d'œil. On n'avait plus le droit de négliger, sous prétexte de scrupules, ce qui pouvait concourir à l'extraction de la vérité. Puisque le chevalier n'avait pas réussi, c'était maintenant le tour de Rosine !

Aussi bien, elle se piquait de clairvoyance, et son esprit, son instruction, ses lectures l'avaient, croyait-elle, prédisposée aux astuces policières.

Un *X* flamboyait devant elle, comme un feu follet imaginaire. C'était l'*X* des couteaux, et c'était en même temps l'*X* du problème à résoudre, l'inconnue à dégager. Rappelant ses souvenirs de lycée, Rosine aborda l'énigme comme une question d'algèbre, et résolut de chercher d'abord les données qui permettaient la mise en équation du problème tragique.

Ses pieds, dûment chaussés de pantoufles, la portèrent sans bruit jusqu'à la *chambre des mains*.

La porte en était close. La clef, par chance, n'obturait pas le trou de la serrure, étant tournée sur le côté.

Une minute plus tard, Rosine battait en retraite. Stéphen, pressé par l'heure, venait de se lever de sa chaise pour partir. À peine avait-elle eu le temps de l'entrevoir fermant un livre d'anatomie et serrant dans une boîte une main de squelette sur laquelle il suivait les développements du livre. Le Dr Faust, courbé sur son grimoire, qui le repousse et s'écrie en *do* majeur : « Rien ! Rien ! », n'est pas plus sombre.

Rosine fut prête avant son mari. Elle ne voulait pas le quitter de quelques jours. Et puis, elle avait remarqué que Stéphen ne tenait pas à ce qu'elle parût au Concert Pourpre ; il semblait craindre qu'elle n'y apprît quelque chose. S'y rendre chaque soir s'imposait donc.

Le musicien, voyant qu'elle se disposait à l'accompagner, ne fit aucune objection, mais n'ouvrit pas la bouche jusqu'à leur entrée dans l'établissement de la rue Saint-Sulpice.

L'heure du concert sonnait.

En juillet, quand il fait beau, les Parisiens délaissent la musique pour la promenade. Le Concert Pourpre était sur le point d'annoncer sa clôture annuelle. Bien que ce fût là et un concert et un café, la salle était à moitié vide.

Rosine, pour mieux respirer, se plaça près de la porte, qu'on laissait entrouverte.

L'estrade s'élevait au fond du lieu, et Stéphen, pendant qu'il dirigeait, tournait le dos au public, circonstance qui facilita très heureusement la conduite de Rosine dans l'événement que l'on va connaître.

Le petit orchestre, sous la direction de Stéphen, exécutait la *Suite algérienne* de Saint-Saëns, et le cor d'harmonie évoquait, non sans couacs, l'*Entrée en rade d'Alger*, lorsqu'une petite bouquetière se montra sur le seuil du Concert Pourpre et, s'accotant au chambranle, attendit, pour vendre ses fleurs, la fin de la symphonie.

Rosine se trouvait assise tout près d'elle, les yeux à la hauteur de son panier fleuri. La petite portait ce panier à deux mains, et sa main gauche tenait par surcroît une lettre, dont Rosine, sans bouger, put lire la suscription.

Cette lettre était adressée à « *Monsieur Stéphen Orlac* », sans autre indication.

Avec une rapidité inconcevable, Rosine fit un signe à la fillette, lui tendit un billet de vingt francs, saisit la lettre, attira l'enfant et lui chuchota :

– Sois tranquille, je remettrai cette lettre à son adresse.

Qui fut ébahie ? Ce fut la bouquetière. Elle voulut reprendre sa lettre, mais Rosine l'avait escamotée.

– Je te dis qu'elle sera remise ! Chut !

Et, le doigt sur la bouche, elle fut sévère :

– Qui est-ce qui t'a donné cette lettre ?

– Je ne sais pas, madame, je vous le jure ! Rendez-la-moi… Au moins, remettez-la au monsieur sans que ça se voie, comme on me l'a recommandé…

– Qui est-ce qui t'a recommandé ça ?

– Un homme que je ne connais pas, madame.

– Comment était-il habillé ?

– Comme tout le monde, madame. Je ne sais pas qui c'est.

Elle semblait dire la vérité. Rosine, qui la tenait, la lâcha.

On applaudissait. La musique de M. Saint-Saëns avait, de son ampleur, couvert le dialogue. Stéphen se retourna. Sa femme lui sourit. La bouquetière, placide, peut-être cynique, offrait de stalle en stalle ses roses maigres et rouges.

Quand elle fut partie avec une œillade de complicité pour Rosine, et pendant les premières mesures du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, la lettre reparut à la lumière.

L'écriture de l'enveloppe n'éveillait en Rosine aucune souvenance. Elle ouvrit.

Un billet laconique, anonyme, portait ces mots :

Les DIX ordonnent. Ils veulent du sang. Obéissez. N'oubliez pas la BANDE INFRAROUGE.

Rosine sentit son cerveau battre comme son cœur. Depuis la catastrophe de Montgeron, le temps, derrière elle, s'allongeait comme un espace plein de nuit. Un éclair empourpré venait d'y jeter sa lueur dramatique ; après quoi, je ne sais quelle aube épouvantable persistait, qui laissait voir, dans l'ombre, des ébauches plus effrayantes encore que la nuit primitive.

Ainsi, les pires suppositions se réalisaient ! Le sens des signes se confirmait, le langage des couteaux devenait clair ! Stéphen était sommé de verser le sang !… Le sang de qui ? Et par qui sommé ? Quels étaient ces gens de proie ? Comment avaient-ils pris sur Stéphen un pareil ascendant ? Qu'avait-il fait pour tomber sous leur coupe ? Ah ! le malheureux ! le pauvre bien-aimé ! Quelle damnation que la sienne !…

Dix. Ils étaient dix. Était-ce une indication ? Hélas ! Paris n'est point Venise, et le XXème siècle n'a rien à faire avec l'époque la plus soupçonneuse de la Sérénissime République. Le Conseil des Dix n'avait plus que la valeur d'un fait historique, assez terrible cependant pour donner le frisson à travers la durée. Sans doute l'auteur du billet mystérieux avait-il joué de cette terreur inextinguible, en prêtant à son style ce tour absolu, tyrannique, omnipotent…

Dix, *La bande infrarouge*. L'association secrète comprenait dix membres. Et parmi eux, Spectrophélès ? Parmi eux, celui qui plantait les couteaux, celui qui volait les bijoux, celui qui les restituait ?

L'écriture du billet n'était pas la même que l'écriture des deux cartes trouvées dans le coffre aux bijoux…

Mais, après tout, qu'importait à Rosine l'identité des tourmenteurs ! L'essentiel était de savoir que Stéphen était dans leurs mains comme un instrument ; qu'il était à la veille d'abdiquer toute résistance et qu'il allait leur obéir, à moins d'une intervention rapide et vigoureuse… Ne le voyait-on pas glisser à l'abîme, de jour en jour ? L'aggravation de son hypocondrie ne décelait-elle pas les progrès de sa chute ? Cet homme roulait au précipice !… Nul doute que ses persécuteurs n'eussent multiplié les signes et les ordres, sans que Rosine s'en aperçût. Ce billet n'était pas le premier ! Et ainsi s'expliquait maint désespoir de Stéphen, à la rentrée du Concert Pourpre… Soit ; mais ces désespoirs le prenaient aussi à d'autres moments, sans qu'il fût sorti !…

Alors, tout ce qu'il y avait d'inexplicable et même de fantastique dans le manège de la *bande infrarouge* assaillit l'âme inquiète de Rosine, depuis la première apparition de Spectrophélès derrière le brancard de Montgeron, jusqu'à sa dernière escapade dans le cadre à photographie. L'incompréhensible manœuvre relative aux bijoux harcela son ignorance, et ses regards anxieux

suivirent les traînées d'or que faisaient dans l'espace les bagues de Stéphen, tandis qu'il battait la mesure compliquée du *Prélude* de Debussy.

L'admirable poème musical tirait à sa fin. Un entracte allait suivre. Rosine balança s'il valait mieux déchirer le billet ou le faire parvenir à destination ; finalement, elle le plia et le dissimula dans sa main fermée.

Lorsque le chef d'orchestre vint s'asseoir près d'elle pour y passer les quinze minutes de relâche, il ne sentit pas la petite main légère insinuer le message dans la poche gauche de son gilet.

Des musiciens les rejoignirent : Lanteuil le premier violon, Bergasse la flûte, Maucalquin la basse.

Comme ils se levaient pour la reprise du concert, le poète Frusquet fit son entrée. C'était un familier de l'endroit, plus mélomane encore que versificateur. On l'aimait pour la bonhomie de ses façons et la sûreté de son goût. Parfois, quand Stéphen entraînait chez lui quelques confrères, Frusquet, sur ses instances, se mettait de la partie et récitait des vers entre une sonate et un trio.

Rosine et le poète restèrent côte à côte.

L'Apprenti Sorcier déroula son humour ingénieux et puissant.

C'est une habitude chère à plus d'un kapellmeister que de mettre l'index dans la poche gauche du gilet, tout en agitant le bras droit pour scander les rythmes. Stéphen n'y

manquait pas.

Rosine vit le geste, qu'elle attendait. Elle vit aussi la pâleur soudaine, qu'elle n'attendait pas moins.

Son opinion était faite. L'épreuve avait été plus rude pour elle que pour Stéphen. Ce n'est pas sans souffrance qu'elle lui avait infligé la hideuse surprise. Stéphen, n'ayant approché aucun suspect, devait se demander avec effroi comment sa poche pouvait receler tout à coup l'un de ces billets despotiques dont il devinait l'inflexible teneur… Mais maintenant elle savait ! Elle connaissait la source des sueurs froides, l'origine des tremblements, la cause de l'angoisse ? Et savoir, pour elle, c'était tout !

Il se débattait dans les serres de la ténèbre, seul, silencieusement, sans appeler au secours. Pourquoi ? Était-il donc coupable d'un méfait que l'on n'avoue pas ? Lui ? Allons donc ! Il fallait croire, plutôt, qu'une menace pesait sur son silence. Parler, c'eût été sans doute divulguer quelque mauvaise action dont le hasard l'avait rendu témoin. Parler, c'eût été déchaîner la colère de quelque brute. C'eût été désobéir. Et désobéir, c'était peut-être déclencher un malheur inimaginable !…

L'orchestre s'était tu, et Frusquet psalmodiait à voix basse des vers de Mallarmé. Elle entendait toujours la musique, et n'entendait pas le poète. Elle était perdue dans un brouillard bourdonnant.

*

* *

Enfin Stéphen arriva, le chapeau sur la tête. Rosine concentra toute sa vie pour grimer d'un sourire ses traits languissants. Le poète la saluait. On serra des mains. Ils sortirent.

Nuit blanche.

Rosine fut debout à l'aurore. Stéphen, agité, s'était débattu contre les spectres d'un cauchemar. Par deux fois elle l'avait vu se lever, les yeux ouverts mais plein de sommeil, errer au hasard dans la chambre et, poursuivant son rêve, balbutier des plaintes et des supplications. Mais c'est en vain qu'elle avait tendu l'oreille : les paroles du somnambule n'étaient que d'informes rumeurs, et son esprit, en proie aux affres du délire, ne projetait plus au dehors les phantasmes qui le peuplaient.

À huit heures, enveloppé d'un peignoir, il se rendit dans la *chambre des mains*.

Alors, Rosine et Régina conférèrent entres elles ; et voici ce qui s'ensuivit :

Rosine, habillée comme pour une sortie matinale, dit très haut, à travers la porte de la *chambre des mains* :

– Nous sortons toutes les deux. Des courses dans le quartier. Si on sonne, veux-tu ouvrir ?

– C'est bon ! répondit Stéphen. À tout à l'heure, mon

petit !

Or Régina sortit tapageusement, fit du bruit comme deux, et Rosine demeura sur place, devant la porte énigmatique, Stéphen se croyant seul au logis.

Elle s'assura sur ses pieds, s'étaya d'une main à la muraille, étendit l'autre contre la porte même, afin de bloquer le jeu qu'elle pouvait avoir et qu'un mouvement brusque eût peut-être repris malencontreusement…

À cet instant, coup sur coup, deux chocs ébranlèrent le vantail avec un bruit sec. Rosine recula d'abord, assez émue ; mais la porte ne s'étant pas ouverte, elle reprit ses dispositions.

Un troisième choc se produisit – d'une pierre lancée, semblait-il – et, comme l'œil de l'observatrice allait atteindre au but, un quatrième choc, plus violent, secoua la menuiserie.

Rosine retint un cri et retira sa main avec une vivacité instinctive. Quelque chose venait de la piquer grièvement. Au milieu de sa paume, une blessure saignait.

Sans y prendre garde, elle risqua son œil au trou de la serrure.

Stéphen, échevelé, blême, l'air fou, retroussant d'une main la manche de son peignoir, se tenait au fond de la chambrette. Un couteau à virole, marqué d'un X, luisait sur le plat de sa main. Son bras, retiré en arrière, se détendit en avant, et l'arme, pirouettant dans un éclair d'acier, vint

se ficher, vibrante, non loin de la serrure. Rosine, à tâtons, palpa la pointe qui dépassait.

Elle vit encore Stéphen, échoué sur une chaise, éclater en sanglots…

Mais c'en était trop. Le sang coulait le long des jolis doigts. Plus morte que vive, la pauvre femme se traîna dans la cuisine, pansa comme elle put sa main brûlante, et, par l'escalier de service, s'échappa au hasard, dans la rue, au grand air.

Des vers ronronnaient à son oreille, obsédants ; des vers de Baudelaire, que Frusquet se plaisait à réciter :

… sept couteaux

Bien affilés. Et comme un jongleur insensible,

Prenant le plus profond de ton amour pour cible,

Je les planterai tous dans ton cœur pantelant,

Dans ton cœur sanglotant, dans ton cœur ruisselant !

Ah, oui ! C'était dans son cœur même qu'il les avait plantés, ces couteaux ! Et son cœur ruisselait, d'*uxor dolorosa* !

Elle allait, sans savoir et sans voir, et redisait, stupide :

– Un jongleur insensible… Un jongleur insensible…



II – SPECTROPHÉLÈS

Ces couteaux, elle les tenait dans sa main bandée.

Et c'était le jour même, après-midi.

Stéphen absent jusqu'au soir, Rosine et Régina avaient projeté de pénétrer dans la *chambre des mains*. Pour ce faire, la servante aux yeux noirs, sous prétexte d'avoir égaré son trousseau de clefs, s'était procuré chez un galant serrurier quelques douzaines de *rossignols* enfilés sur un cercle de fil de fer.

À tout prendre, il s'agissait seulement de crocheter la porte et d'ouvrir trois cassettes aperçues par le trou de la serrure et qu'il était raisonnable de supposer fermées.

Elles l'étaient effectivement, mais ne contenaient : la première que de la pharmacie, la deuxième que des ustensiles de massage, la troisième que les pièces interchangeables des machines électriques.

Rien de suspect, au premier abord. De la confusion. Beaucoup de fioles et de petits pots sur un rayon. Les électriseurs abritaient dans des boîtes vernies leur mécanisme de cuivre, d'ébonite et de gutta-percha. Au-dessus de la table une bibliothèque-étagère contenait quelque deux cents volumes de toute taille, mal rangés. La machine à écrire occupait son support ; le clavier silencieux croisait ses tréteaux ; sur la table, un grand désordre emmêlait une foule d'objets disparates et

quelconques, comme on en voit sur les bureaux des hommes sans soin.

Les couteaux furent dénichés derrière les livres, insérés entre le mur et la base de l'étagère, qu'on avait échancrée à cet effet. En somme, bien cachés.

Il y en avait cinq. Tous pareils. C'étaient de ces couteaux à cran d'arrêt que les apaches nomment *surins* ou *lingues*, comme un chacun le sait.

En vérité, il y avait de quoi frémir, tant ces surins semblaient faire partie d'un musée du crime, et paraissaient décrochés d'une panoplie toute garnie d'instruments homicides : lames, casse-têtes, coups-de-poing et revolvers, sans compter les choses banales telles que bouteilles, pieds de chaises, chenets et autres massues improvisées, débonnaires par destination, et qui sont plus horribles encore que pistolets d'assassins et poignards d'égorgeurs, lorsque le sang d'un meurtre est sur eux.

Pourtant, la similitude de ces cinq couteaux donnait à penser. Par là se manifestait clairement leur nature. C'étaient des *signes*, et rien d'autre. Ils se ressemblaient comme les cartes de visite d'une même personne. On les avait achetés en même temps. Le même marchand coutelier les avait extraits du même paquet, dont la ficelle maintenait extérieurement l'un d'eux pris pour modèle.

Seulement, l'X était postérieur à l'achat. De petites

imperfections révélaient que cette lettre de métal blanc avait été incrustée dans la corne du manche par un ouvrier dont ce n'était point la spécialité.

X : la lettre qui est un point d'interrogation ! le caractère sphinx ! la croix de Saint-André qui barre le passage !

La traduction de la lettre X par ces mots « *les X* », abrégé de « *les bandits pénétrés de rayons X* », ne tentait plus Rosine. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Sans doute cette traduction comportait-elle trop de concessions au romanesque, une reconnaissance trop absolue du principe merveilleux. La science ne procède pas au moyen de bonds ; elle passe d'une découverte à l'autre par la pente douce d'un escalier facile. De la radiographie par les rayons X à l'existence de créatures imbues de rayons X, il y avait un saut par-dessus un abîme ; et Rosine, à tête reposée, ne pouvait plus croire que ce saut fût possible.

Non, X, cela voulait dire autre chose.

X. Pourquoi cette marque de mystère ? Ces couteaux, ces *signes*, s'adressaient à Stéphen. Or, ils ne pouvaient l'affoler congrûment que si leur provenance était connue de lui. Donc, il savait quelle personnalité se cachait sous cet X. Et cet X, alors, ne prétendait point à son sens habituel ; cet X ne voulait pas représenter l'anonymat, l'ombre, l'invisible, l'inconnu. Cet X n'était pas un masque alphabétique. Autant le dire : cet X n'était pas un X !

Cependant, X désignait à coup sûr la *bande infrarouge*… « À coup sûr » ? non ; mais apparemment ; et

il fallait le démontrer.

L a *bande infrarouge*… Une bande, alors, qui faisait usage de rayons X ?… Peut-être.

Mais ne savait-elle rien de plus, sur cette bande, Rosine ? Ne connaissait-elle pas des indications plus certaines que celles d'agissements énigmatiques et troubles ? Des indication *sûres* ? Le billet du Concert Pourpre :

Elle le relut dans sa mémoire :

Les DIX ordonnent. Ils veulent du sang. Obéissez. N'oubliez pas la BANDE INFRAROUGE*.*

Ils étaient DIX et leur paraphe était un X…

Elle avait compris !

X n'est-il pas le chiffre romain qui représente le nombre DIX ?

Le problème aboutissait. La valeur de l'inconnue était dégagée :

X = 10

C'était, dira-t-on, peu de chose.

En pratique, oui ; car si X avait cessé d'être une lettre pour devenir un chiffre ; si X équivalait à 10, quelles quantités 10 représentait-il ? Qu'est-ce que c'était que ces dix-là ?…

D'accord. Mais Rosine accueillit avec plaisir une

preuve qui confirmait sa présomption, en lui démontrant que les lanceurs de couteaux n'étaient autres que les bandits infrarouges, et que l'ennemi, décidément, *s'unifiait*. Ensuite, le fait d'avoir dissipé si peu que ce fût des ténèbres qui l'entouraient constitua pour elle un encouragement extraordinaire ; et la joyeuse vanité des réussites l'anima d'un zèle nouveau.

Elle replaça les cinq couteaux dans leur cache, se promettant de rechercher comment trois d'entre eux étaient venus en la possession de Stéphen sans qu'elle en eût vent. De ces cinq couteaux, en effet, elle n'avait vu *arriver* que celui de la rue Guynemer et celui du boulevard Montparnasse. L'un des trois autres avait dû parvenir à Stéphen avant le cauchemar de la maison de convalescence, qu'il avait provoqué. Restaient deux couteaux dont rien n'indiquait le mode non plus que la date d'expédition.

Ce faisant, et comme elle remettait les livres sur les tablettes, quelle fut sa surprise de voir que ces livres ne traitaient pas tous d'anatomie ou de médecine, mais qu'elle avait sous les yeux l'œuvre de Lombroso !… Sans être érudite, elle savait assez que c'étaient là des travaux d'anthropologie criminelle…

Or, l'œuvre de Lombroso n'était point ici traduit en français, mais on le lisait dans le texte italien. Stéphen, qui entendait plusieurs langues, avait-il voulu dépister les indiscrets ?…

Elle poursuivit l'examen de la bibliothèque, et s'aperçut que les ouvrages de criminologie s'y trouvaient en plus grand nombre que les autres. Quelques-uns seulement étaient en français. Elle remarqua, toujours en italien, la célèbre étude de Beccaria, et deux in-quarto allemands : *Die Vorbedacht*, par Karl Kœnigsmark, Leipzig, 1880, *Kriminalistische Abhandlung*, par Franz Doppelstrauss, Stuttgart 1905, ainsi qu'un vieux bouquin relié en peau de truie, le fameux *De Cœde* de l'humaniste Petrus Benedictus.

Deux dictionnaires, avidement feuilletés, traduisirent ces titres de la sorte : *La Préméditation, Traité de criminalité* et *Du meurtre*.

Régina s'ingéniait à ouvrir le tiroir de la table. Rosine, malgré la confiance que lui inspirait sa collaboratrice, profita du fait pour lui cacher son trouble, et se félicita de ce que ces livres étrangers fussent inintelligibles aux primaires de son espèce.

Le tiroir, ouvert, ne contenait que des planches anatomiques, des tableaux descriptifs de massage, des mains d'écorché en carton-plâtre, montrant au naturel les muscles, les veines ou les nerfs, des mains-squelettes, dont les osselets étaient montés sur des ressorts, comme celles de Guillaume, un manuel de chiromancie, un petit cachet en caoutchouc portant le chiffre 7, avec son tampon encreur, enfin de nombreux journaux soigneusement pliés.

Ces journaux portaient les mêmes dates : 17, 18

décembre et donnaient le récit détaillé de la catastrophe de Montgeron, qui s'était produite dans la nuit du 16 au 17.

Le tiroir ne recelait donc qu'un objet équivoque, à savoir le cachet portant le chiffre 7.

Les chiffres 10 et 7 dominaient le mystère.

Sept, c'était le vieux nombre fatidique, mais Rosine n'en savait pas davantage, et n'apercevait rien qui, dans cette affaire, pût se compter par sept.

Son esprit, du reste, vagabondait à l'aventure. Depuis la découverte des livres, elle était sous l'empire de la terreur. Elle ne doutait plus que Stéphen fût parvenu au terme d'un lent processus qui, par degrés, l'avait amené à deux doigts du crime. Une influence occulte y travaillait. Il était sur le point d'obtempérer à la volonté persécutrice. Il allait verser ce sang que les DIX de la *bande infrarouge* lui commandaient de verser. Il allait tuer !

Qui ?

Lui-même, n'est-ce pas ?

Il était trop bon et trop droit pour nuire à autrui. Impuissant à désobéir aux ordres mystérieux, le sang qu'il répandrait serait le sien ! Rosine n'en voulait pour témoins que les larmes qu'il avait pleurées après avoir lancé les couteaux dans la porte avec une habileté si effroyable.

– Cependant…

Cependant, le malheureux devenait somnambule ! Il se

levait la nuit, tout endormi, marchait et agissait, mû par on ne sait quelle force étrangère. Et dans ces heures d'absence, où son âme dormait dans son corps éveillé, de quoi ce corps était-il capable ? Soustrait au contrôle de la conscience, ne pouvait-il commettre des méfaits dont Stéphen, pourtant, aurait à répondre ?…

À tout instant, la présence de Rosine semble l'effrayer… Il s'efforce, auprès d'elle, de ne pas s'endormir… Est-ce *seulement* qu'il craint de parler en songe ?… Ah ! s'il appréhende de succomber à cette monstrueuse tentation, nul doute, nul doute qu'il ne se suicide ! Un jour, bientôt, tout à l'heure peut-être, elle le retrouvera gisant, un de ces couteaux planté dans le cœur ! …

– Refermez tout cela, dit-elle à Régina. Il n'y a rien… C'est bon, merci. Refermez vite. J'ai à sortir.

Elle voit déjà Spectrophélès emportant Stéphen aux enfers. Tout son être s'écrie : « À moi ! »

Et elle se tourne, dans sa détresse, vers le vieux conseiller qui l'aime et la soutient.

Elle descendit comme on se sauve.

Deux fentes, dans la porte du boulevard, lui apprirent comment Stéphen, en rentrant nuitamment du Concert, avait trouvé le quatrième et le cinquième couteau. Cette vue précipita sa fuite.

Elle frappa chez M. de Crochans, de manière à lui faire

croire que le diable était à ses trousses.

Le vieux gentilhomme, par chance, se trouvait là. Il s'habillait et vint ouvrir en pyjama, un rasoir à la main. La joue droite crémeuse d'une mousse si appétissante qu'on l'eût souhaitée comestible.

– Une minute ! Veuillez vous asseoir, dit-il en montrant le divan à peau d'ours. J'achève de me barbifier, n'est-ce pas ?

Comment le lui refuser ? C'était de ces petits contretemps ridicules contre lesquels rien ne prévaut, fors le temps. Louis XIV lui-même eût attendu que M. de Crochans finît de se raser.

Rosine, au comble de la fatigue, se laissait aller parmi les coussins.

Du fond de son cabinet de toilette, le chevalier parla du bout des lèvres, avec la crainte manifeste de se faire une estafilade :

– Je m'habillais pour aller vous voir… vous parler de notre séance d'hier…

– Taisez-vous, lui dit Rosine, vous allez vous couper.

Elle regardait Oscar le mannequin, debout près de la porte et toujours vêtu de son complet blanc. Elle comprenait le subterfuge du spirite. Mais, en dépit de sa raison, elle était si énervée qu'elle détourna les yeux, le simulacre ressemblant plus que jamais au démon de

Stéphen.

Alors, son regard rencontra de biais un tableau posé sur un support, vers sa gauche, dans la partie retirée de l'atelier.

C'était le portrait d'une façon de radjah magnifiquement paré. Mais c'était aussi l'incontestable portrait de Spectrophélès, avec son rictus de Méphisto, ses bagues d'améthyste et ses prunelles d'émeraude, dont il fascinait Rosine…

Cette fois, la jeune femme réagit et, toute frémissante d'une anxieuse curiosité, s'approcha du tableau pour le braver en face.

Ô prodige ! L'homme qui la fixait de ses yeux perçants était bien toujours Spectrophélès, mais non plus le radjah ! Un gentleman occidental l'avait remplacé dans le cadre. Son costume plein d'élégance était d'une blancheur immaculée. Acceptant le défi de son antagoniste, le portrait hypnotiseur venait de rejeter son fastueux déguisement et d'apparaître sous ses dehors bien connus. Le spectre de Montgeron surgissait devant Rosine !

Les émotions multipliées, la douleur lancinante de la main blessée, l'alarme continuelle, le lieu singulier, ce squelette, ce mannequin, ce fantôme… Quelle femme n'eût point succombé ?

À bout de résistance, elle battit l'air comme une baigneuse qui fonce, et s'affaissa plaintivement.



III – LE SÂR MELCHIOR

… Enfin les yeux s'ouvrirent.

M. de Crochans, sans cesser de maintenir le flacon de sels sous les narines de Mme Orlac, ne pouvait s'empêcher d'admirer ces yeux-là. Cernés des violettes de l'évanouissement, ils n'avaient jamais été si vastes, si beaux, si singuliers. Ils dévoraient le visage et leur charme insolite résistait à l'analyse. Une grâce particulière était en eux, qu'on éprouvait sans qu'il fût possible de la mettre au compte du regard ou de l'œil même, de l'éclat ou de l'iris, de l'esprit ou des cils. Et le vieux connaisseur plaignait Stéphen d'avoir d'autres affaires que celles de l'amour.

Les yeux étaient ouverts, et la nuit du néant les quittait peu à peu, chassée par une aurore d'âme.

Ils se tournèrent brusquement vers le portrait.

Le chevalier comprit tout à coup, et sa figure exprima la violente contrariété de ceux qui s'aperçoivent d'une sottise qu'ils ont faite.

– Ne craignez rien, dit-il avec douceur. Ce n'est qu'une peinture, un portrait que j'ai fait naguère…

– De qui ? murmura Rosine.

– D'un de mes bons amis…

– Spectrophélès ?

– Non, non, mon enfant ! Je suis une vieille bête… L'autre jour, quand vous m'avez fait vos confidences, j'aurais dû vous dire… J'ai cru sottement qu'il valait mieux me taire momentanément, réfléchir… Spectrophélès n'existe pas !

– Mais enfin, qui est cet individu, là, dans le cadre ?

– C'est celui qu'on appelait le Sâr Melchior – Melchior Chaplot –, un original, certes, mais le meilleur des êtres !

Rosine passait sur son visage des mains blanches aux ongles encore bleuâtres.

– Le Sâr était mon ami, continua le chevalier. Je me suis amusé à faire son portrait sous trois aspects différents. Voyez : ce tableau n'est qu'un triptyque ingénieux, comme on en fait pour divertir les gens. Vous savez que j'ai la passion des stratagèmes…

Il faisait pivoter le support du tableau, et selon qu'il le présentait de face ou de biais, on voyait le même personnage tantôt en complet blanc, tantôt en radjah et tantôt revêtu d'une robe de mage. De plus près, la peinture montrait de fines parallèles qui la rayaient verticalement.

– Mais, dit Rosine, c'est cependant…

– Oui, c'est bien là le mort de Montgeron dont vous m'avez parlé. Le Sâr a été tué dans la catastrophe. On venait de m'annoncer sa fin lorsque vous êtes venue, à votre tour, m'annoncer votre malheur. Mon chagrin était profond, mais vous m'en apportiez un autre qui le

surpassait !… Je viens de sortir ce tableau, pour voir l'effet qu'il produirait sur Stéphen à sa prochaine visite ; car l'épreuve du mannequin n'a rien donné.

– Alors, ce mannequin, sa ressemblance…

– Melchior Chaplot était doué d'une face impressionnante dont il outrait à plaisir l'étrangeté. Nous avons bien ri, quand je l'ai reproduite sur les épaules d'Oscar !

– Mais, voyons ! Alors, c'est ce M. Chaplot que j'ai trouvé mort sur Stéphen ?

– Assurément. Et je comptais vous en éclaircir aujourd'hui même.

– Et c'est lui qui m'est apparu…

– On n'en saurait douter… répondit M. de Crochans d'un ton qui hésitait.

– Mais alors, votre ami est un malfaiteur, un méchant, un odieux bourreau !

– Voilà ce que je ne puis admettre. Mort ou vivant, le Sâr Melchior ne peut faire le mal. Il ne s'est jamais rendu coupable que d'excentricités vénielles, comme par exemple de s'habiller en blanc.

– Cependant !

– Qu'il vous soit apparu, qu'il *revienne*, à la rigueur, c'est possible. Mais qu'il revienne pour nuire ou pour se

venger… Il faudrait que Stéphen lui ait causé bien du tort ! et dites : Stéphen peut-il causer du tort à qui que ce soit ?

– Mon Dieu, mon Dieu, gémit Rosine, et moi qui croyais que votre explication allait tout expliquer !… Alors, Stéphen, hier, devant Oscar habillé de blanc ?…

– Pas l'ombre d'émotion. De plus, autant qu'il semble, le Sâr Melchior lui est inconnu. Il aura voyagé dans le même wagon que lui sans le savoir – jusqu'à preuve du contraire.

– Et ce… Sâr, il était fort en occultisme ?

– Très.

– L'au-delà des esprits, les spectres, les revenants, il y croyait ?

– Comme de juste…

– Le Sâr Melchior !… Mais je n'ai pas remarqué ce nom-là dans la liste des morts !… Ah ! si : Chaplot ! Je me rappelle. Mais on n'avait mis que l'initiale du prénom. « *M. Chaplot* », ça ne m'a rien dit. « *Melchior* », ça m'aurait frappée…

– Je m'appelle bien Tristan, dit M. de Crochans, comme l'Ermite et Bernard…

– Comment avez-vous le cœur de plaisanter !

– C'est que, répondit-il, je suis persuadé que tout finira bien, par cela même que votre bête noire, ou plutôt votre

homme blanc, est incapable des délits dont vous l'accusez.

– Le ciel vous entende !

– Maintenant que vous voilà remise, laissez-moi vous rendre compte de la séance d'hier.

« Je n'ai rien appris, du moins rien de positif… Mais la déduction m'a fait supposer certaines choses… Et si Stéphen consent à revenir un de ces jours…

– Malheureux ! s'écria Rosine. Mais c'est tout de suite qu'il nous faut agir ! Si vous saviez !

Et le chevalier fut mis au courant du billet vénitien, de la scène des couteaux, de l'inventaire de la *chambre des mains* et de l'imminence probable d'un dénouement criminel !

Il resta pensif, rapprochant tout cela d'une question que Stéphen lui avait posée la veille *insouciamment* : « Avez-vous évoqué des âmes d'assassins ? » Puis :

– Je fonde, dit-il, les plus grands espoirs sur la prochaine visite que me fera Stéphen. Il est indispensable qu'il vienne ici au plus tôt. Demain, par exemple. J'en fais mon affaire. Et cette fois, je l'aurai !… Écoutez : demain soir, après dîner, restez chez vous ; n'allez pas au Concert Pourpre. Je viendrai vous voir avant que Stéphen ne rentre. Je l'aurai reçu dans l'après-midi. Je saurai. Du moins, je serai sur la voie, ou je ne suis qu'un serin – ce qui est possible.

– Oh ! se récria Rosine.

– Ma chère enfant, trancha le chevalier, ne protestez pas. Je n'ai jamais été très malin, mais il y eut dans ma vie des périodes de stupidité particulière où je me croyais intelligent ; et la seule preuve que je possède de n'être pas idiot, c'est de croire que je le suis.

– Ah ! fit Rosine, vous seul pouvez nous tirer de là ! Je ne puis comprendre ce qui se passe. Depuis que Stéphen a récupéré ses bagues – ces bagues qu'on a volées et rendues –, tout s'est aggravé subitement, la course à l'abîme s'est accélérée, et maintenant c'est presque la chute ! Ah ! ces bagues !… Qu'en pensez-vous ?

– Je pense qu'en effet les bagues sont pour quelque chose en tout ceci. Un mot encore : vous m'avez *tout* confié, n'est-ce pas ?

– Je vous en donne ma parole.

– Bien. Moi, j'ai suivi Stéphen depuis sa tendre enfance jusqu'à son mariage, et j'affirme que rien dans son passé n'a pu donner naissance aux événements actuels. Mais vous, depuis vos noces, avez-vous remarqué…

– Je réponds de lui jusqu'à la catastrophe de Montgeron…

– Parfait.

– … Mais ensuite, hélas !… Il est aussi mystérieux pour moi que masqué et cagoulé. On le traque depuis lors. Je

l'ai vu de jour en jour plus haletant… Il est acculé. Il est aux abois ! On sonne l'hallali. Mais qui va mourir ?…

– Personne, il faut bien l'espérer !

– *Dix* ! Ils sont dix contre lui !

– Et puis après ?

– Et *sept*… Qu'est-ce que cela signifie ?

– Si je ne vous le dis pas demain soir, c'est que j'aurai besoin de méditer quelques heures encore ; car je saurai l'indispensable, ayant employé le grand jeu.

– Ce sera la dernière carte !

– Elle est toute-puissante.

– Cela consiste… ?

– Ah ! j'ai peut-être tort de m'entourer toujours de mystère. La leçon d'aujourd'hui a été rude. C'est…

– Non ! J'aime mieux ne rien savoir ! Ma faiblesse redoute à la fois l'espoir et la déception…

– Puis-je vous assurer que déjà le raisonnement me fait entrevoir la vérité ?

– Mais prévoir n'est pas pouvoir !

– Quelquefois.

Et le chevalier considérait le plafond, non pas – grands dieux ! – comme un hôte lassé d'une visite importune, mais plutôt comme s'il avait craint que son regard, en se posant

ici et là, ne fît deviner, par quelque insistance, l'expédient souverain dont il voulait user.

Et il sifflait l'*Air de la reine Hortense*, avec la distraction affectée du prince-président à la veille du coup d'État.



IV – LA NUIT DU MYSTÈRE

Neuf heures du soir.

Rosine, les bras croisés, le regard soucieux, allait et venait du salon à la salle à manger.

La porte était ouverte à quatre battants, et par cet effet les deux petites pièces se totalisaient. Mais l'exiguïté de l'habitation résistait au procédé. Le piano à queue prenait le tiers du salon, la table de la salle à manger ne laissait autour d'elle qu'un étroit promenoir. Rosine contournait des sièges conçus pour de plus vastes lieux et qui se souvenaient de la rue Guynemer.

Une seule lampe brûlait sur la *travailleuse*, où la broderie délaissée attendait qu'on la reprît ou qu'on la pliât.

Dans la demi-clarté, l'ordonnance des choses, la plantation du décor avaient un air d'apprêt : cet air indéfinissable d'arrangement et de luisance, qui révèle des soins récents et une réception prochaine. Chaque vase avait son reflet, chaque fleur était à son poste. Les étoffes faisaient les plis voulus. L'armée des bibelots était sous les armes. Point de chaise qui ne fût orientée pour le mieux. La bergère, de quart en coin, s'efforçait de tenir le moins de place possible. Les lampes, pour briller, n'attendaient qu'un signal. Noyée d'ombre, mais chargée de dentelles, de cristaux et d'orfèvreries, la table étincelait en sourdine, comme impatiente de resplendir au commandement des

flambeaux.

M. de Crochans se faisait désirer. Rosine, parfois, cessait de marcher ; elle écoutait, prenant les battements de son cœur pour des pas dans l'escalier.

Régina, passant la tête par l'entrebâillement de la porte, dit joyeusement :

– Le voilà ! Je l'entends chanter !

Rosine était sur le palier, contenant dans son sein les transports de l'ivresse. M. de Crochans montait, en vérité, précédé de sa voix. Il travestissait sans vergogne l'air de bravoure de don José :

– *Halte-là ! Qui va là ! Dragon d'Alcala !… Halte-li ! Qui va li ? Dragon d'Alcali !…*

Enfin ! Enfin ! Il chantait ! Il avait réussi ! Le mystère était percé, le malheur conjuré !

Il fit le salut militaire sur la dernière marche, en lançant sa dernière note, ainsi que la tradition de l'opéra-comique l'exigeait ; et comme le voisin de palier exhibait une face renfrognée, Rosine poussa le chevalier dans l'appartement.

– Crochans ! dit-il. Sans *t*, avec un *s* !

Il riait d'un large rire silencieux et triomphal, et regardait la jeune femme splendide de bonheur.

– Alors… dites !

– Je sais tout ! fit-il en se touchant le front d'un index rigide.

La main crispée sur les yeux, Rosine, comme éblouie, répétait :

– Est-ce possible ! Est-ce possible !

– N'allons pas trop vite, reprit M. de Crochans. Je sais tout, mais je ne dirai rien.

– Oh !

– Rien ce soir ! À demain les récits, les mesures prises et le baisser du rideau sur le dernier acte.

– Encore « demain » ! Pourquoi ?

– Je possède tous les éléments de la solution. La solution, je l'ai là, dans la main, comme j'ai le bras de ce fauteuil.

– Alors ? Que vous manque-t-il ?

– La confirmation. Je la veux, par coquetterie. Et je sais où la prendre. Demain, avant midi, je l'aurai. On ne peut pas ne pas me la donner. Quelques heures après, tout sera fini.

– Allons, soit ! accepta Rosine, dont l'enthousiasme se calmait. Mais n'auriez-vous pu, dès ce soir, vous procurer cette confirmation ?

– Je vous avais promis de venir, et Stéphen ne m'a quitté qu'à huit heures. Au fait, quel visage faisait-il en

rentrant ?

– Morne, comme d'habitude. Il a dîné au galop. Il n'avait que le temps.

– Vous a-t-il parlé de la séance ?

– Vaguement.

– Impressionné ? Plus impressionné que la dernière fois ?

– Oh ! non. Comme je lui demandais des détails, il m'a répondu que tout cela c'étaient des enfantillages, et que le subconscient faisait tous les frais de vos évocations… Mille excuses, chevalier !

M. de Crochans se frottait les mains et continuait de rire.

– Mais vous, reprit Rosine, ne me direz-vous pas ce que vous avez fait ?

– Séance superbe, madame, séance incomparable !

– Vous êtes agaçant ! Dites-moi ce qui s'est passé, voyons !

– Eh bien ! nous avons évoqué des âmes d'assassins !

– Oh ! Non, écoutez, ne prenez pas cet air sérieux ; vous me faites peur. Avec vous, on ne sait jamais s'il faut rire ou pleurer.

– Bah ! Farce ou réalité, l'évocation des morts ne saurait être un passe-temps drolatique… Vous voulez

savoir, je vous renseigne. Oui : Jacques Clément, Ravaillac, Fieschi, Ravachol, Caserio, Anastay, Pranzini…

– Quelle salade !

– Et bien d'autres encore !

– C'est eux qui vous ont indiqué le mot de l'énigme ?

– Ce mot, ma chère enfant, ne fut pas prononcé. Et c'est cela même qui me l'a fait pressentir.

– Je n'y suis pas.

– Vous y serez demain.

– Enfin, chevalier, de grâce, quelle règle avez-vous prise pour guider vos recherches ?

– Une règle de grammaire.

– Laquelle ? Il faut tout vous arracher !

– *Deux négations valent une affirmation.*

– Me voilà bien avancée !

– Ce fut, en tout cas, une séance admirable ! Je vous le confirme.

Étrange bonhomme à l'œil malin, vieux mystificateur plein de réticences et de sous-entendus, dont la pensée restait insaisissable !

Il poursuivit, la taquinant pour bien lui montrer que ses malheurs étaient finis :

– Demain, petite curieuse ! Ah ! ah ! vous boirez votre calice jusqu'à la lie !

– Est-il donc certain que Stéphen soit sauvé ! songeait-elle tout haut, incrédule et charmée.

– Ah ! ça, oui, par exemple ! Dans vingt-quatre heures il sera délivré du charme qui l'opprime. Et vous serez heureux !

Un regard profond le paya de sa peine. Le brave homme, sentant venir l'émotion, coupa court aux remerciements.

– Vous attendez du monde, à ce que je vois, fit-il.

– C'est aujourd'hui la clôture annuelle du Concert Pourpre. J'ai poussé Stéphen à ramener quelques camarades. Ces diversions lui sont excellentes.

– On va faire de la musique ! *O fortunatos nimium*…

– Restez !

– Eh ! le puis-je ? Il est infiniment préférable que votre mari ne sache pas que je suis venu vous voir en son absence. Complotons jusqu'au bout !

– Est-ce pour cela que vous parlez à voix basse ?

– Jusqu'à demain, fit-il, ne confiez à personne ce que je vous ai dit.

Il s'efforçait d'être grave, mais, campé devant Rosine, une gaieté victorieuse l'épanouissait, son œil pétillait

comme une étoile et sous sa moustache aux deux aiguilles trop blondes, le coin de ses lèvres bougeait, sollicité par un rire intérieur.

La visite du chevalier se prolongea. Dire qu'ils causèrent serait faux. Rosine exultait. Renonçant à tirer du peintre la moindre explication touchant le sinistre problème ou la manière dont il l'avait résolu, elle se bornait à rappeler ses détresses et à manifester sa joie. C'était pour le chevalier la meilleure des récompenses, et il s'attardait à contempler une félicité dont il était l'auteur, sachant que de pareilles fêtes sont rares et que leur souvenir embaume la mémoire du parfum le plus précieux.

Entre-temps – car il n'avait pas dîné – il prélevait des petits fours aux jattes de la table, et se livrait à son innocente manie, qui était d'émettre par la bouche et le nez toutes sortes de musiques, allant jusqu'à siffler fort mélodieusement des airs de flûte que son gosier, faisant le hautbois, accompagnait d'un contre-chant. Ses doigts, battant la caisse sur tout ce qu'ils rencontraient, rythmaient au tambourin ce duo singulier. Puis tout cessait brusquement, Philomèle s'effaçait devant Triboulet, et le hautbois, redevenu gosier, lâchait un calembour, un à-peu-près excellemment pitoyable, aussitôt couronné par une sonnerie de trompe ou une polka pour piston.

C'est ainsi que minuit sonna sans qu'ils l'entendissent, et qu'un bruit de voix, dans l'escalier, leur annonça le retour de Stéphen.

– Ciel, votre mari ! Mes cheveux se dressent sur ma tête ! fit l'impayable chauve en simulant l'effroi. Mort et damnation ! Avez-vous un placard sur vous ?… Déguisez-moi en ouvrier maçon ; je n'accepterai d'autre costume que celui de Badinguet !

– Prenez plutôt l'escalier de service, conseilla Rosine.

Régina, au comble du palier, entraînait M. de Crochans dans le couloir. Il avait mis son feutre au bout de sa canne, et, rasant les murs avec mille précautions des plus cocasses, il disparut dans la cuisine comme derrière le portant d'un théâtre gai.

Stéphen entrait de l'autre côté, précédé du poète Frusquet, des violonistes Lanteuil et Desperrier, du violoncelliste Maucalquin et de l'altiste Buffat.

Il était visible que le dernier concert de la saison s'était passé pour le mieux. Rosine entendait par là non l'heureuse exécution du programme, mais l'absence, pour Stéphen, de tout tracas provenant de la *bande infrarouge*. Elle en fut extrêmement satisfaite. Le dénouement était si proche qu'elle n'avait plus qu'un désir : la tranquillité du persécuté jusqu'au lendemain à midi. Sans le dire au chevalier, elle avait redouté, une seconde, que Stéphen ne rentrât point et que le malheur suspendu sur leur tête se produisît à l'instant même où les circonstances allaient le rendre impossible.

Les hôtes de Rosine la considéraient à la dérobée, avec une sorte d'étonnement qu'elle remarqua.

« Je ne la croyais pas si jolie », pensait Lanteuil.

« Comme elle est jeune ! » songeait le poète.

« Les belles dents ! » trouva Maucalquin.

Stéphen, surpris, cherchait à s'expliquer pourquoi sa femme lui faisait l'impression d'un souvenir vivant. Personne ne supposait que le sourire du bonheur causait, seul, cette métamorphose de jouvence et de vénusté.

On soupa. La gaieté et la splendeur de Rosine tenaient chacun sous le charme. Emporté dans l'aimable mouvement qui naissait de sa grâce et de son esprit, Stéphen semblait oublier les tenailles de la *bande infrarouge*. Il ne connut, à vrai dire, qu'un nuage de tristesse, ce fut lorsque Lanteuil lui proposa de jouer, avec lui, la *Sonate* de Lekeu.

– Non, non, dit-il, mes mains ne sont pas encore en état… Dans six mois, je serai votre homme.

– Monsieur Frusquet, dites-nous quelque chose ! fit Rosine pour rompre les chiens.

Buffat réclama *À une madone*.

Mais Rosine se souvint du « jongleur insensible » qui lance des couteaux dans le fond du poème. Elle vit Stéphen tressaillir.

– Pas de Baudelaire, dit-elle. Quelque chose de vous !

Frusquet, docile, commença :

– Je regardais la matinée

d’hiver

avec son air

de jeune fille étonnée

d’être née

si tard

et d’un veillard…

Quand il eut fini, chaudement approuvé, on vit que l’heure s’avançait et qu’il était grand temps, vu les usages locatifs et la mélophobie des voisins, de se livrer aux voluptés de la musique de chambre.

Frusquet, Rosine et Stéphen écoutèrent le quatuor de Ravel.

On peut raconter un tableau, une statue. Mais un quatuor ? L’encre ne mord pas sur les sons, et il n’appartient pas à l’écrivain de décrire ce qui doit être célébré par quatre hiérophantes habiles à faire chanter les cordes. Qu’on sache seulement que rien n’était plus beau que d’entendre le chef-d’œuvre assembler dans le silence ses voix pathétiques, ses cris transfigurés et jusqu’à ces murmures qui deviennent musique en restant des bruits.

Rien de plus beau, si ce n’est, à voir, le visage de Rosine et celui de Stéphen, le jeune homme trouvant l’oubli de ses souffrances où sa femme puisait un surcroît

d'allégresse et l'accomplissement de sa béatitude.

Le jour se levait quand on se sépara.

Rosine regarda dormir Stéphen.

Il reposait paisiblement, las sans doute, mais sans doute aussi calmé par une heure de détente et d'agrément.

Elle, la joie la tenait éveillée, avec l'impatience et la curiosité.

Elle sentait très nettement que la fin de leurs maux n'était pas la seule cause de cette douce exaltation qui faisait en elle bouillonner la vie comme le printemps fait aux arbres. Ne plus craindre, ne plus trembler pour son mari, c'était l'immense félicité, mais qui se renforçait indubitablement de la délivrance des ténèbres. Savoir enfin le secret de Spectrophélès-Melchior, des bijoux, des couteaux, des billets et de la *bande infrarouge* ; connaître ce qui s'était passé dans le rapide de Marseille ; apprendre aussi comment le chevalier avait vaincu le mystère ; tout cela comptait dans son bonheur multiple. On l'avait intriguée jusqu'à la douleur ; aujourd'hui qu'elle allait tout savoir, elle savourait avec raffinement ses dernières minutes d'ignorance et de peur. Elle jouait avec sa terreur, qu'elle prolongeait fictivement, certaine qu'elle était de n'avoir plus rien à redouter. Mais déjà le tranquille bon sens avait repris possession de sa pensée. Elle ne doutait plus que, l'ombre évanouie, ce qui se laisserait voir serait naturel, vulgaire, positif et sans plus de prestige qu'une carcasse au soleil. C'est pourquoi non seulement sa

grande félicité s’augmentait du plaisir de tout savoir bientôt, mais au plaisir de tout savoir bientôt s’alliait la jouissance de ne rien savoir encore.

Un coup de sonnette la tira de cette songerie délectable, et quelqu’un frappa violemment à la porte d’entrée.

Il était sept heures du matin.

Elle entendit Régina se hâter dans le corridor, cliqueter le double verrou avec promptitude, et une voix inconnue prononcer des paroles inintelligibles.

Révulsée dans toute sa chair, elle sauta du lit et, passant une robe de chambre, entrouvrit la porte.

Stéphen s’éveilla tout d’une pièce.

– Qui est là ? fit-il d’un ton bref.

L’homme dans le couloir disait :

– Je veux lui parler…

Rosine alors reconnut la voix de Crépin, le domestique du père Orlac, mais en même temps elle observa combien cette voix était sourde et pâteuse.

– Qu’est-ce que c’est ? dit-elle en se montrant.

L’autre se mit à bredouiller des mots sans suite. Il était plus mort que vif, et sa face martelée reflétait une terreur panique. Pas de chapeau. Il avait des pantoufles, un gilet d’intérieur et un tablier blanc pas très propre.

Régina le fit asseoir sur le coffre à bois. Stéphen arrivait, presque aussi blême que lui.

Le vieux valet étendit une main vacillante.

– M. de Crochans…, prononça-t-il avec peine.

– Eh bien ?

– Venez… Venez vite !

– M. de Crochans ? questionna Rosine atterrée. Quoi ?

La mâchoire du valet se convulsa dans un mouvement hideux.

– Mort ! souffla-t-il. Venez…

Régina lui apportait un verre de rhum.

Pendant qu'il le buvait, d'une main maladroite et de lèvres goulues, Stéphen et Rosine s'habillaient à la hâte. Fébriles, agacés, ils brutalisaient leurs vêtements, s'embrouillaient, arrachaient, tiraient… Il connut le mauvais contact du faux-col et des manchettes sur la peau moite encore de sommeil. Elle éprouva l'abandon du sans-corset et le négligé des bottes lacées à la diable, une languette restant prise sous le pied. Ils se taisaient. Rosine, d'abord sidérée, recouvrait peu à peu l'usage de son cerveau.

Rude coup ! Cinq minutes auparavant, elle se croyait maîtresse du sort, triomphante, libre !… Et c'était un leurre ! L'ennemi s'amusait d'elle comme le chat de la souris. Il l'avait laissé courir un peu de-ci de-là, et, d'un

bond, les griffes terribles venaient de la ressaisir !… Mort ! au moment de parler !…

– Voici mon père seul, à présent ! disait Stéphen en cherchant ses bretelles. Pour une perte, c'en est une !

Crépin apparut dans la chambre, dont les persiennes n'étaient pas encore ouvertes. Sa bouche se démena, mais les sons n'en sortirent qu'au bout d'un instant.

– Venez ! dit-il une fois de plus.

– Comment est-il mort ? demanda Stéphen.

– Je l'ai trouvé… ce matin… en venant le réveiller à six heures et demie comme tous les jours…

Régina lui apportait du café. Il but encore.

– J'en deviendrai fou ! reprit-il. Ah ! quelle histoire, monsieur Stéphen !

On était prêt. Le valet suivit M. et Mme Orlac.

Et celle-ci :

– Il est mort subitement ?

– Ne me demandez rien, ne me demandez rien ! faisait Crépin en se bouchant les oreilles. Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne veux plus me rappeler ça ! Vous verrez… Mais moi, non, non, non !…

Ils marchaient, les yeux fixes, très vite. Les passants se retournaient sur leur passage.



V – ÉTRANGE ASSASSINAT RUE D'ASSAS

De loin, ils virent un groupe de quatre personnes – deux agents et deux civils – pénétrer dans le couloir qui menait directement à l'atelier.

– Déjà ! marmonna Crépin.

– Vous avez donc prévenu la police ? chuchota Stéphen.

Rosine cherchait des relations entre cette mort et les faits qui la rendaient si particulièrement déplorable. L'émotion, la déception foudroyante et sans bornes lui avaient redonné toutes les crédulités. M. de Crochans était-il allé chercher sa *confirmation* dans un monde que l'on ne quitte point à son gré ? Ceux qui devaient la lui fournir l'avaient-ils gardé parmi eux ?…

Quelques badauds s'attroupaient devant la porte. Un agent placide s'y tenait.

Il leur opposa ses mains contondantes, qui n'étaient que des poings mal desserrés.

Crépin parlementa. L'autre, rogue et typique, les laissa passer. Un de ses collègues contenait dans le couloir les locataires de la maison de rapport qui affluaient par les portes de derrière.

Ils montèrent.

On entrait librement dans l'atelier.

Là, au centre, c'était un tohu-bohu, un champ de bataille. Mais l'intérêt se concentrait sur le divan. Des messieurs l'entouraient, dont on ne voyait que le dos. Ils s'écartèrent sous la poussée de Rosine.

Le cadavre du chevalier s'offrit à ses yeux.

Ce n'était pas un mort d'ivoire, couché dans la sagesse et la sérénité.

Arqué, les jambes en crochet, les bras ramassés sous le menton, la tête rentrée dans les épaules, il avait la posture d'un homme qui, de toutes ses forces, repousse quelque chose d'écrasant ou quelqu'un qui l'étouffe. Sa main droite tenait une canne à pomme d'or, sa gauche se crispait dans la fourrure d'ours. La cravate défaite, le col fripé la veste décousue attestaient une lutte acharnée. Une horreur lugubre s'exprimait par les yeux vitreux, effroyablement exorbités dans le visage sombre ; et la bouche tordue découvrait des gencives livides et des dents jaunes qui mordaient une langue énorme et violacée.

Un des messieurs, long personnage voûté et barbu, disait, montrant par là qu'il était médecin :

– La mort remonte à sept heures environ. Il est rigide et froid.

– Le crime a donc été commis entre minuit et une

heure, conclut un autre, qui portait le *bouc* républicain.

– C'est vous le domestique qui a prévenu l'agent de service ?

– C'est moi…, confirma Crépin.

– Comment s'appelle la victime ?

– De Crochans, Tristan…

– Crochans ?…

– Sans *t*, avec un *s*…

Agenouillée au chevet mortuaire, Rosine, à ces mots, sanglota. Toute la gaieté de son vieil ami, consommée maintenant, se tournait en tristesse.

Le personnage au *bouc* sécha ses larmes en lui demandant, ainsi qu'à Stéphen, ce qu'ils venaient faire et qui ils étaient.

C'est alors que le troisième monsieur, s'adressant à Mme Orlac, lui dit le plus doucement qu'il put :

– Laissez monsieur le commissaire achever ses constatations, madame. Éloignez-vous un instant. Et permettez à une ancienne connaissance de se rappeler à vous…

– M. Gaston Breteuil ! dit-elle en lui tendant la main. Dans quelles sombres circonstances je vous retrouve, monsieur !… »

Ici, en effet, se place l'entrée en scène de celui qui s'efforce de conter cette histoire avec précision, et qui s'excuserait d'avoir à parler pour son propre compte, si le devoir d'exactitude ne l'y forçait.

Je le répète : ma présence auprès de feu M. de Crochans était des plus fortuites. Descendant la rue d'Assas pour une promenade matinale, j'avais aperçu un domestique tout défait en train d'exposer au gardien de la paix du coin une affaire assurément dramatique. Je tirai ma carte de reporter judiciaire. Crépin nous persuada, l'agent et moi, de nous rendre sur les lieux. Nous le fîmes, et il nous quitta pour aller chez le commissaire de police. C'est de là que, sachant l'amitié réciproque de Stéphen et du chevalier, il avait cru opportun de passer boulevard Montparnasse.

J'avais connu Mme Orlac du temps de maman Monet, à qui j'achetais des cordes à violon, de la colophane et de la musique ; et j'étais devenu assez ami de la bonne vieille pour être invité au mariage de sa nièce. Depuis, je n'avais pas revu la charmante Rosine. Mais ses yeux étaient inoubliables, et dès l'abord, bien que sa beauté portât les traces de la peine, j'avais retrouvé dans la nouvelle venue la jeune fille d'autrefois.

Pour Stéphen, cela était bien différent. S'il n'avait pas accompagné sa femme, je crois que sa vue ne m'aurait rien rappelé, et que le nom d'Orlac ne serait pas venu sur mes lèvres à l'aspect de ce petit homme boiteux et

rabougri dont les traits ravagés demeuraient tendus dans un rictus souffrant.

Il me salua d'un air absorbé.

Je dis à Rosine :

– Vous étiez donc en rapport avec M. de Crochans ?

Sans doute avais-je aperçu le chevalier au mariage d'antan, mais son nom ne me disait plus rien, et son masque de mort ne faisait plus qu'une lointaine allusion à sa figure de vivant.

Rosine m'apprit les liens qui les unissaient, sans me demander la raison de ma présence, justifiée par ma profession. Puis, cédant à ma prière, elle me renseigna sur la personnalité de M. de Crochans, dont le logis excentrique avait provoqué mon ébahissement.

Elle promenait des regards navrés sur les chaises renversées et les toiles crevées. Une portière pendait en loques. Des pinceaux jonchaient les tapis refoulés et plissés. Guillaume le squelette, décroché au cours du combat, s'était affalé sur ses rotules, le crâne enfoui derrière un pouf. Oscar, tout de blanc habillé, gisait le nez à terre.

Le médecin examinait avec attention le cou du cadavre.

– Il n'y a pas l'ombre d'un doute ! affirma-t-il. *Strangulation*. Voyez, monsieur le commissaire. Les marques des doigts sont nettes. Et quelles marques !

À son tour, le commissaire se pencha, fronçant les sourcils.

– Appelez l'agent Ramud, fit-il.

L'un des deux hommes qui ne disaient rien sortit.

– Quels sont ces gens ? me demanda Rosine.

– Des policiers.

– Vous avouerez que ce n'est pas banal ! fit le commissaire, mi-maussade mi-déconcerté.

Le médecin, prudent, hocha la tête.

Mais l'agent Ramud s'introduisit avec respect.

– Monsieur Breteuil, me dit le commissaire, c'est bien vous et Ramud qui êtes arrivés les premiers ?

– Oui, appelés par Monsieur, répondis-je en désignant le valet de chambre.

– Comment vous nommez-vous, mon garçon ?

Une bouffée de rhum et de café embauma l'atmosphère. Crépin déclinait ses nom, prénoms et qualité.

À ce moment, la porte du fond s'ouvrit et donna passage à deux figures que je voyais pour la première fois. Un grand vieillard pâle s'avançait vers nous, précédant une femme coiffée d'un bonnet tuyauté et affligée d'un bizarre effacement de physionomie ; ses traits, sauf la bouche rapace, n'étaient qu'intentions et velléités.

Le vieillard marchait droit ; ses yeux durs, enfoncés dans des orbites d'ombre, semblaient ne voir personne. Mais son regard tomba sur le divan, et sa pâleur, qui était extrême, s'accentua pourtant.

Je devinai que c'était là M. Édouard Orlac, avant qu'il l'eût dit au commissaire de police ; car Stéphen et lui, malgré l'âge et la taille, se ressemblaient. Seulement, Stéphen n'était que la copie émoussée de ce modèle anguleux.

Le père et le fils se donnèrent la main silencieusement, tandis que l'épouse Crépin desserrait ses lèvres cupides pour répondre à l'interrogatoire du fonctionnaire.

– Reprenons ! dit celui-ci. Crépin, vous êtes entré ici à quelle heure ?

– Six heures et demie, monsieur le commissaire.

– Décrivez-moi ce que vous avez vu.

Un cruel embarras hébétait le bonhomme.

Le docteur intervint :

– Il n'y a aucun inconvénient à ce que la scène soit reconstituée, dit-il. L'examen du corps nécessitera le découpage des vêtements, et je n'en vois pas l'urgence. Le cadavre a gardé son attitude…

– Parfait ! acquiesça le commissaire. D'ailleurs, le juge d'instruction ne tardera pas… Il sera content de voir les

choses comme elles étaient… Bouillard, on a téléphoné pour la photographie ?

– Oui, monsieur le commissaire, répondit l'un des policiers.

– Eh bien ! allons-y ! Monsieur Breteuil, et vous, Ramud, arrangez ça, puisque c'est vous qui l'avez dérangé. Crépin, vous n'avez touché à rien, n'est-ce pas ?

– Oh ! non, monsieur ; j'ai poussé un cri et je me suis sauvé dans la rue…

Mme Orlac m'a dit, par la suite, quelle avait été sa stupeur de nous voir, le gardien de la paix et moi, appréhender Oscar le mannequin comme un malfaiteur, le porter au divan et le déposer sur le cadavre de M. de Crochans. N'avions-nous pas l'air, en effet, de profaner ce qu'il y a de plus sacré ?

Rompu aux mœurs judiciaires, avant de déplacer les choses, j'avais scrupuleusement noté leur disposition. Ce fut donc avec certitude que j'agenouillai la grande poupée sur le corps du chevalier ; que j'enlaçai la jambe droite de l'un à la jambe gauche de l'autre, et que je logeai les doigts de buis dans les profondes meurtrissures qui stigmatisaient le cou de l'assassiné. Ils s'y adaptaient exactement.

La remarque en fut faite par le docteur, qui ajouta :

– Et je réponds que la victime a été étranglée avec ces

mains-là : des mains de bois ! Une main de chair n'aurait pas laissé des traces aussi nettes, aussi rudes. Une main d'homme, incrustée dans un cou, n'y laisserait pas des empreintes de jointures articulées !

– Et moi, dis-je, je jure que voici le spectacle qui s'est offert à ma vue quand j'ai pénétré dans cet atelier.

– Oui, c'est bien cela ! reconnut Crépin en levant les bras au ciel.

– Parfaitement ! appuya l'agent Ramud.

Je repris :

– Sauf le mannequin, rien n'a été touché. Le chapeau, qui a roulé sous la table, y est encore. Je suis entré par la porte que M. Crépin avait laissée bâillante, et j'ai vu cela : dans le désordre bousculé de ces meubles, ce cadavre étranglé par ce fantoche, pendant que ce squelette, blotti, apeuré, semblait se cacher la tête et se boucher les cavités auriculaires, pour ne rien percevoir du meurtre incroyable ! C'est fou, c'est impossible, mais c'est comme cela !…

Ramaud me soutint d'un énergique :

– Parfaitement !

– Notre premier soin, poursuivis-je, fut de débarrasser M. de Crochans du mannequin qui l'étouffait ; peut-être tout espoir n'était-il pas perdu ! Hélas ! nous ne pûmes que constater la mort… Vous remarquerez que le mannequin

porte, lui aussi, des traces de lutte. Ses habits sont déchirés, et sa tête de carton est fortement cabossée. Des coups de canne, semble-t-il, lui ont été distribués sans compter…

Tout en parlant, je regardais à la ronde les témoins de cette étrange démonstration. Je ne savais rien de l'aventure fantastique qui, depuis plusieurs mois, tournoyait dans notre vie parisienne comme un muet cyclone dont Stéphen était le centre. J'attribuai son trouble et celui de Rosine au seul étonnement et au seul chagrin. Il faut dire que l'événement légitimait toutes les émotions et que pas un de nous ne se sentait dans son assiette.

Hermance, croisant sur son ventre les orteils de ses mains, déclara :

– M'sieu Crochans a dû rentrer vers minuit et quart, par là. J'l'ai entendu. C't-à-dire, j'ai entendu qu'on montait l'escalier et qu'on ouvrait la porte. Aussitôt, y a eu du potin. Alors, j'ai pensé qu'i'n'avait pas d'lumière et qu'i'butait dans les chaises. Mais je n'men suis pas fait pour ça, parce que ça n'a duré qu'une estant.

– Après ? dit le commissaire. Silence complet ?

– Voui. J'mai rendormie ; mais moi, je n'dors jamais qu'd'un œil, et j'n'ai pus rien entendu, aussi sûr et certain que m'voilà !

Crépin s'enhardit :

– Le mannequin était toujours posté contre l'entrée…

Vous auriez dit qu'il était embusqué derrière la porte pour se jeter sur les arrivants…

– Oui, oui, grommela le commissaire avec impatience. Mais tout cela, c'est de la mise en scène. Il y a deux portes par où le *véritable* meurtrier a pu s'introduire dans cet atelier : celle-ci, qui donne dans l'hôtel, n'est-ce pas ? et celle-là, qui communique par l'escalier avec la maison de rapport…

Les traits d'Hermance se pétrifièrent, et elle dit avec une irritation à peine refrénée :

– Ah ! Jamais d'la vie personne n'a passé pa' la porte ed' l'hôtel ! Ça, d'vant Dieu et d'vant les hommes, vous savez ! Sans qu'ça paraisse, moi j'fais bonne garde ! L'atelier c'est l'atelier, et l'hôtel c'est l'hôtel ! L'hôtel, moi, j'ny suis pas pour bayer aux corneilles !

– Alors, ce serait par l'autre porte…

– N'oubliez pas, dit le docteur au commissaire, que les mains de la poupée s'ajustent comme de cire aux creux du cou et du larynx…

Le commissaire fit un haut-le-corps et tira sur son bouc.

– On ne distingue qu'une seule prise au cou de la victime, détailla le médecin. Autant dire que M. de Crochans a été saisi à la gorge dès sa rentrée chez lui, ici, au seuil de cette pièce ; et son agresseur ne l'a plus lâché. D'abord il s'est démené, pris dans l'étau qui l'asphyxiait et l'empêchait de crier. Il a tapé, il s'est défendu

des pieds, des poings et de la canne. Mais l'assaillant le tenait bien et, pour éviter le bruit, il l'aura poussé dans les coussins de ce sofa. C'est là qu'il en finit commodément… Je vous donne ma version pour ce qu'elle vaut, mais vous reconnaîtrez que les apparences…

Il s'arrêta pour ouvrir un panneau de la grande baie vitrée, Mme Orlac donnant des signes de défaillance. Elle essuyait en tremblant son visage décomposé. Le combat évoqué par le médecin l'avait glacée d'horreur. L'affreux groupe formé par le chevalier et son mannequin diabolique, lui était un supplice intolérable. Elle se mit à la fenêtre et respira le grand air à pleins poumons.

– Un mannequin criminel ! Nous voilà propres, avec cette histoire ! grogna le commissaire en haussant les épaules.

– Parbleu, c'est inadmissible ! lui dis-je. Mais, jusqu'à nouvel ordre, il faut l'admettre. Il faut l'admettre provisoirement, parce que cette hypothèse-là est corroborée par les faits brutaux, et qu'une explication provisoire est préférable à l'absence de toute explication. Il sera temps, plus tard, de la remplacer par une autre, meilleure, plausible – à moins qu'elle-même ne vienne s'expliquer et que nous ne trouvions un synonyme raisonnable à ce mot insensé : *une poupée criminelle* !

– Une poupée criminelle ? Non pas !

Nous nous tournâmes vers celui qui, d'une voix

caverneuse, venait de prononcer cette dénégation. Droit comme dans une armure. M. Orlac père semblait quelque prophète inspiré.

– Non pas ! répéta-t-il. Mais *un mort assassin* !

Et il reprit après une pause :

– Depuis quelque temps, messieurs, c'est à l'aide de ce mannequin que mon ami et confrère se livrait aux pratiques de la nécromancie. C'est dans cet homme artificiel qu'il appelait l'âme des morts et que ces âmes venaient tour à tour lui parler.

Le docteur, sans cesser de regarder le vieillard, chuchota quelque chose à l'oreille du commissaire, et j'entendis celui-ci lui répondre tout bas :

– Mais oui : Édouard Orlac, vous savez bien… Apollonius d'Endor ! Le spirite !… L'autre aussi. Deux types ! Le plus bel ornement de mon quartier !… Attendez, nous allons l'interroger. Monsieur Orlac, pouvez-vous me dire comment M. de Crochans s'y prenait pour causer avec les âme ?

– C'est toute une initiation que vous me demandez là ! …

– De quelle façon se manifestaient les esprits, par l'intermédiaire de ce mannequin ?

– Tantôt par des phrases qui s'échappaient du simulacre, dans les ténèbres ; tantôt par des coups frappés

à l'intérieur.

– Savez-vous si M. de Crochans avait l'intention d'évoquer les morts cette nuit ?

– Je ne crois pas qu'il l'ait jamais fait dans la solitude. Il ne m'a rien confié. Nous n'avons pas dîné ensemble.

Hermance alors reprit la parole :

– Moi, j'peux vous dire que m'sieu Crochans a fait séance pas plus tard qu'hier, de sept à huit !

Le spirite saisit cette révélation.

– Les esprits, dit-il, sont avides d'incarnation. Être évoqués, c'est pour eux une sorte de résurrection passagère qui les remplit d'une âpre joie. L'un d'eux serait resté dans le mannequin que cela ne me surprendrait pas.

Mais Hermance, tenace, insistait :

– Moi, j'ai l'œil et l'oreille ! De sept à huit. Hier. Et j'pourrais p't-être vous dire avec qui qu'il était, m'sieu Crochans ?

La mégère dardait sur Stéphen un regard de chouette.

Il fit un pas en avant et dit :

– C'est avec moi… j'allais vous en parler.

Nous avions tous l'impression du contraire. À coup sûr, Hermance n'était pas sympathique ; mais nous ne pouvions savoir qu'elle haïssait en Stéphen l'héritier de son maître, le fils unique à qui les millions de l'ancien notaire

devaient bientôt échoir. Femme de charge consciencieuse et méfiante, il nous semblait normal et même il nous semblait heureux qu'elle exerçât dans cette maison baroque une étroite surveillance. Au rebours, rien ne nous expliquait l'attitude et les hésitations de Stéphen. Il était hâve, mal peigné, pas rasé, pas lavé. Ses yeux fuyaient, moins timides que peureux ; et il se tenait les mains avec force, pour qu'on ne vît pas qu'elles tremblaient.

– Voilà ! fit la servante avec un petit gloussement de jouissance.

– Quoi ! s'écria M. Édouard Orlac. Tu venais ici, Stéphen ? Et vous faisiez de l'occultisme, Crochans et toi ?…

Un tel ébahissement arrondissait ses yeux, que nous eûmes la certitude d'être engagés sur une bonne piste. Stéphen le comprit, et ne put s'empêcher de le laisser paraître. Ramud s'adossa négligemment à la porte de l'escalier. Bouillard se rapprocha de l'autre sortie, et son collègue ferma la vitre.

Rosine, verdâtre, triturait son mouchoir.

– Il est parfaitement exact, dit Stéphen avec une fermeté soudaine, que je suis resté ici, en compagnie de M. de Crochans, hier, de sept à huit, et que ce mannequin lui a servi pour ce qu'il appelait « l'évocation des morts ». Mais je m'empresse d'ajouter… – il hésita, devant son père, à décrier l'occultisme, et dit seulement : – Il s'agissait pour lui de me donner une idée de sa science ; je ne suis

pas un adepte…

– Quante même, fit Hermance d'un ton narquois et doucereux, dites voir un peu quels morts que vous avez fait venir ?

Stéphen, d'un geste, voulut traduire son mépris.

– M'sieu l'commissaire, glapit Hermance, moi j'suis franche ! I's ont fait venir Pranzini, Anastay, Ravachol, une bande d'assassins, d'éventreurs, d'étrangleurs !

Elle agitait furieusement ses mains déplaisantes qui semblaient en rupture de chaussettes. Puis il y eut un instant de silence. Et le commissaire, observant Stéphen, articula :

– Ce que je retiens surtout, monsieur, c'est que vous êtes sans doute la dernière personne qui ait vu M. de Crochans…

– On vous a dit qu'il était sorti sur le tard…

– Non. On nous a dit que quelqu'un était entré ici vers minuit quinze. Est-ce *lui* qui rentrait ? La question se pose. Nous rechercherons s'il est sorti et, dans ce cas, où il a passé la soirée.

– Mais son chapeau, sa canne, monsieur, voilà des preuves…

Rosine, qui depuis un instant paraissait plus nerveuse, s'élança auprès de son mari :

– Ce n’est pas lui, monsieur ! ce n’est pas lui ! C’est moi !

Stéphen la considérait, plein d’effarement.

Rosine suffoquait. Sa véhémence, son trouble, la fatigue de ses traits, la négligence de sa tenue pourtant élégante, composaient un ensemble louche, le même qui caractérisait Stéphen. La violence de son cri aviva les soupçons du commissaire.

– Que voulez-vous dire ? fit-il sévèrement.

VI – LE MYSTÈRE S'AFFIRME

Elle perdait la respiration, ce qui nous oppressa nous-mêmes.

– C'est moi qui ai vu M. de Crochans pour la dernière fois, dit-elle enfin. Ce n'est pas mon mari.

Je fus soulagé. L'espace d'un moment, je ne sais quel doute formidable nous avait tenus en suspens.

Stéphen mit son visage à l'expression zéro. Son père très intéressé, toisait Rosine. Hermance, les poings sur les platitudes qui lui servaient de hanches, tendait le haut du corps en avant, comme une gargouille burlesque. Les autres assistaient au spectacle sans vouloir paraître aussi vibrants qu'ils l'étaient.

Rosine développa :

– M. de Crochans a passé la soirée chez moi. Il y est arrivé un peu après neuf heures, il en est reparti un peu après minuit ; ma femme de chambre en témoignera, et peut-être aussi ma concierge. Nous habitons à dix minutes d'ici, boulevard Montparnasse. D'après l'heure à laquelle M. de Crochans est rentré chez lui, il me paraît donc certain qu'il est rentré directement.

– Et votre mari ne l'a pas vu ? s'étonna le commissaire.

Stéphen dissipa l'équivoque :

– M. de Crochans était un vieil ami de mon père et de moi-même. Il considérait ma femme comme sa nièce, et venait très souvent lui tenir compagnie quand mes occupations m'obligeaient à la laisser seule.

– À quelle heure êtes-vous rentré chez vous, monsieur ? Longtemps après le départ de M. de Crochans ?

Le jeune homme s'indigna, outré des soupçons qu'il pénétrait :

– Ho ! en vérité, monsieur, s'exclama-t-il.

Mais Rosine, cette fois, répondit pour lui :

– Mon mari a dirigé hier soir le Concert Pourpre, dont il est le chef d'orchestre. Il est rentré quelques minutes après le départ de M. de Crochans. Des musiciens du Concert attesteront sa présence parmi eux de huit heures et demie du soir à quatre heures du matin ; car on a fait de la musique à la maison jusqu'à cette heure-là. Et moi, depuis, je n'ai pas quitté mon mari…

– C'est très bien, madame, je vous remercie. Excusez-moi, mais M. Stéphen Orlac semblait ignorer que M. de Crochans fût venu chez vous en son absence, et…

– Je ne l'ignorais nullement, dit Stéphen avec aplomb.

– C'est que, étant donné l'heure de votre rentrée et celle du départ de M. de Crochans, je ne m'explique pas pourquoi M. de Crochans n'a pas attendu votre arrivée pour prendre congé de Mme Orlac…

– Il m'avait vu quelques heures auparavant ! dit Stéphen. Me revoir ne lui paraissait pas indispensable, et se rencontrer avec des musiciens l'eût obligé, par politesse, à demeurer plus longtemps qu'il ne voulait.

– C'est admissible. C'est juste.

Je sentais que le commissaire abandonnait toute prévention à l'encontre de Stéphen. Car peut-on nommer d'autre sorte le sentiment qui lui avait dicté ce questionnaire ?

– Ainsi, madame reprit-il en s'adressant à Rosine, hier M. de Crochans vous a semblé normal ? Était-il habillé comme le voici ?

– Exactement. Je reconnais même sa canne et son chapeau de feutre.

– Vous n'avez pas abordé avec lui de sujets qui, aujourd'hui, vous mettraient sur la voie d'une solution ? Rien de ce qu'il vous a dit ne laissait deviner dans sa vie quoi que ce soit de mystérieux ?

Rosine prit son temps, comme si elle repassait dans sa mémoire l'entretien de la veille. Son regard croisa celui de Stéphen. Elle fit une moue négative et se disposait à répondre, lorsqu'on annonça l'arrivée du juge d'instruction.

Il parut, grand et gros, avec sa barbe d'or et son pince-nez, se dandinant d'une façon minaudière que sa stature et son sexe contredisaient.

C'était Bourquerin, qui est fort connu.

– Je sais, je sais, dit-il en traçant dans l'espace un moulinet compliqué. On m'a mis au courant. Pinguy (ainsi s'appelait le commissaire), c'est les médiums qui ont fait ça ! C'est les médiums, Pinguy. Qui voulez-vous que ce soit ?… Ah ! ah ! voici la chose reconstituée. Oui. Eh ! eh ! pas commun, diabolon ! (Il peignait sa barbe et décochait de droite et de gauche des pichenettes injustifiées). Hem ! hem ! C'est les médiums !… On a photographié ?

Pendant que le commissaire lisait au juge les notes qu'il avait prises, le photographe installa son appareil, et le magnésium fulgura ses éclairs.

Après quoi, le docteur continua l'examen du cadavre de M. de Crochans.

Ramud, soupçonneux, ne perdait pas de vue le mannequin. Je laissai le brave homme à cette surveillance, préférant suivre l'expertise médicale.

M. Édouard Orlac vint se placer derrière moi. Il s'obstinait à répéter que le meurtre était l'œuvre d'un esprit.

– J'en conférerai avec mon fils, me disait-il. Nous rétablirons dans tous les détails les péripéties de la séance. Mais d'ores et déjà vous pouvez me croire : ils ont laissé dans ce pantin l'âme d'un malfaiteur, qui s'en est échappée sitôt son crime perpétré, abandonnant sa forme fugace dans la pose même de l'attentat. C'est qu'il faut se

méfier, voyez-vous ! Crochans était d'une imprudence folle… Pauvre ami… Belle mort, monsieur, pour un spirite ! J'en écrirai les circonstances !

Il sortit sur ces paroles, impatient, je suppose, de se mettre à l'œuvre et de donner une suite si remarquable à son *Précis d'incantation*.

Je m'étais borné à l'approuver par mon maintien respectueux, sans rien perdre des investigations du docteur et sans me demander quels propos échangeaient Rosine et Stéphen assis à l'écart. Mme Orlac me rapporta plus tard cette conversation, qui trouve ici sa véritable place.

– Stéphen, dit Rosine, pardonne-moi. Je t'avais caché la visite du chevalier…

– Tu avais tes raisons, ma chérie. Elles étaient graves ?

– Nous ne pensions qu'à toi. Nous voulions te sauver !

– Silence ! Silence ! fit-il avec un regard circulaire.

– Oh ! Toujours le silence ! Pourquoi te cacher de moi ? Que crains-tu de celle qui t'aime tant ?

– Rosine, je ne crains qu'une chose, c'est que le silence soit rompu. Que sais-tu ?

– Rien. J'allais tout savoir. Aujourd'hui, le chevalier m'aurait tout dit !

– Ah ! ah ! murmura Stéphen en se mordant les lèvres,

je commence à comprendre sa prétendue nécromancie… Écoute, Rosine, garde-moi ta confiance, mais ne cherche pas à pénétrer ce qui se passe. Je m'en tirerai, j'espère, par mes propres moyens. Je ne veux pas que tu saches… Personne ne doit savoir.

Il y avait, dans sa manière d'être, tant de frayeur et de décision tout ensemble, que Rosine jugea funeste de lui avouer qu'elle connaissait l'existence des bandits infrarouges et la nature de la soumission qu'ils exigeaient de lui. Stéphen, au demeurant, semblait extraordinairement préoccupé. Il posa la main sur le bras de sa femme et lui dit tout à coup :

– Je me lève, la nuit, n'est-ce pas, depuis quelque temps ?

– Oui…

– Est-ce que je sortirais de notre chambre, si tu n'y pourvoyais ?

– Je ne sais… Peut-être.

– Cette nuit, je ne me suis pas levé ? Je ne suis pas sorti ? Je ne t'ai pas quittée ?

– Mon ami bien-aimé ! Que vas-tu chercher !… Par pitié, repousse ces idées-là !… Non, tu ne m'as pas quittée. Je n'ai pas dormi. Je t'ai regardé. Je t'ai eu sous les yeux sans cesse, depuis le moment où tu entrais par une porte pendant que le chevalier sortait par l'autre, jusqu'à la minute où nous sommes. Enfin… – après une

incertitude, elle se décida : – Enfin, Stéphen, réfléchis : les marques sur le cou…

– Les marques… Évidemment, parbleu ! Je suis comme le commissaire, moi, je n'y pensais plus. Les marques ! En effet !… Oui, je suis bête ! C'est ce damné fureteur avec ses questions, tu comprends !…

– Bien sûr. Mais tu vois bien que tu as tout avantage à te confier à moi ! Toujours seul, toujours à ruminer ta tristesse…

– Empêche-moi de sortir la nuit, quand je dors. Et pourvu que je ne dorme pas tout éveillé, le jour…

– Quelle idée ! Mon pauvre Stéphen, tu te plais à te torturer !…

– Tout de même, ces marques, c'est une chance ! Sans elles, et si tu avais dormi, je serais malheureux. Oui, je serais malheureux.

Rosine se tut, terrifiée des ravages que la persécution avait faits dans l'âme de son mari. Peut-être allait-elle céder au désir de l'envelopper de caresses comme un petit enfant apeuré, lorsque M. Bourquerin se fit entendre.

Il était doué d'une voix flexueuse, dont sa main grasse et maniérée accompagnait les courbes, leur prêtant une sorte d'ombre dans le domaine visuel. Certes, il eût été divertissant de transformer l'index ou l'auriculaire de M. Bourquerin en stylets trempés d'encre, et de voir quels capricieux diagrammes ils auraient tracés au contour d'un

cylindre enregistreur ; ses phrases les plus simples s'y fussent inscrites en guirlandes inattendues, la plus brève interjection s'y fût dessinée comme un paraphe d'une charmante fantaisie.

– Monsieur Stéphen Orlac, dit-il en fabriquant une espèce de ressort à boudin giratoire, serez-vous assez bon pour nous donner quelques indications sur la séance de nécromancie à laquelle vous avez pris part ?

Le ressort à boudin s'était continué par des zigzags étourdissants.

– Comment donc ! fit Stéphen, qui se retint de minauder par contagion.

« Ce furent d'abord des effets de lumière et de parfums. M. de Crochans plaça le mannequin sur ce grand fauteuil, assis, en me priant de m'asseoir également. Face au mannequin, je pris ses mains de bois dans les miennes, et, comme M. de Crochans me l'avait demandé, je fixai les yeux de l'effigie. Ces yeux, la disposition des lumières les faisait constamment chatoyer, tandis que le bas de la figure peinte demeurait dans l'obscurité.

« Au bout d'un instant, j'entendis une voix sourde qui paraissait s'échapper de la bouche du mannequin…

– Bouche que l'obscurité vous empêchait de distinguer, remarqua M. Bourquerin. Bouche que vous aviez l'ordre de ne pas regarder, puisque vous aviez l'ordre de regarder les yeux !

– Justement. D'ailleurs, je connaissais M. de Crochans pour être possesseur d'un gosier… universel, si je puis dire, dont il obtenait les sons les plus variés. Et je lui dis : « Mais c'est vous qui parlez ! Vous êtes ventriloque ! » La voix répondit pour lui, après avoir poussé un horrible gémissement : « C'est bien ! Je vais me taire. La pression de mes mains correspondra désormais aux lettres de l'alphabet. »

L'attention de tous était extrême. Nous étions suspendus aux lèvres de Stéphen. Il continua :

– Ces mots venaient à peine d'être prononcés que je sentis, très légèrement, l'étreinte des mains que je serrais moi-même. Mais…

– N'êtes-vous pas d'un naturel très nerveux ? Pardonnez, monsieur, mais, diabolon ! il suffit de vous voir…

– Vous avez compris, monsieur le juge, fit Stéphen après s'être assuré que son père n'était pas revenu. J'ai la certitude que c'est moi qui *ai serré*, croyant *être serré*. Le phénomène est classique. J'étais le jouet d'une illusion. Autosuggestionné, j'obéissais à moi-même. J'étais mon propre mystificateur, et c'est mon *subconscient* qui dialoguait avec mon *conscient*. Moi seul étais sur la sellette. Au surplus, ajouta-t-il en désignant Hermance, Madame écoutait à la porte ; elle est en mesure de vous répéter tout ce qui s'est dit ici de sept à huit…

La sincérité a des intonations qui ne trompent pas. Le

résumé de Stéphen produisit le meilleur effet, alors que l'attitude haineuse de la servante lui attira définitivement l'animosité générale.

– Il suffit, monsieur, il suffit ! (Et M. Bourquerin avait l'air de bénir.) C'est le dilettante et non le magistrat qui vous interrogeait. L'affaire est si étrange, diabolon ! si macabre ! si « Grand-Guignol », n'est-il pas vrai ?… Cependant, poussons à fond ! Madame, euh… Crépin, ah ! ah ! Madame Crépin, vous n'avez rien à ajouter ?

– Si, m'sieu le juge. Quand m'sieu Stéphen a été parti, j'ai entendu m'sieu Crochans qui disait : « Comme l'autre jour ! Une négation et une négation font deux négations. »

– C'est tout ?

– C'est tout, ronchonna Hermance furibonde de se sentir antipathique.

– Je dois vous dire, reprit Stéphen, que M. de Crochans avait déjà tenté de m'instruire de l'occultisme. Il aura reconnu que ses deux tentatives avaient échoué l'une comme l'autre. D'où sa conclusion désillusionnée : « Une négation et une négation font deux négations. »

– Aucun coup n'a résonné à l'intérieur du mannequin ? demanda le commissaire.

– Non. M. de Crochans n'a pas jugé à propos d'employer ce système avec moi.

– Oh ! Pinguy, observa le juge, vous savez comment on

frappe ces coups ? Avec le doigt de pied, dans la chaussure. J'ai lu ça.

– Oui, je connais, monsieur. L'ami Cointre m'a raconté bien des histoires sur les médiums et leurs procédés.

– Cointre ! s'écria le juge. L'inspecteur Cointre ! Mais, diabolon ! voilà l'homme qu'il nous faut ! La gent spirite n'a pas de secrets pour lui. Quelle inspiration. Pinguy ! Envoyez-le chercher !

Bouillard se présenta, le petit doigt sur la couture du pantalon :

– L'inspecteur Cointre est en Italie pour l'affaire de la valise diplomatique, monsieur le juge ; il ne sera pas de retour avant une quinzaine.

– Ah ! diabolon ! diabolon ! Faudra lui confier ça ! C'est les médiums, Pinguy !…

Le docteur requit l'attention du juge.

– L'examen du corps n'a pas été fructueux, dit-il. Rien à signaler. Je conclus à la strangulation pure et simple.

Les pouces fourrés dans les entournures de son gilet, M. Bourquerin battait des ailes, offrant à l'admiration publique la totalité de son ventre.

– Eh bien ! faites l'autopsie du meurtrier, maintenant !

L'effet qu'il avait escompté se produisit ; un sourire promptement réprimé passa sous certaines moustaches.

Et l’on se mit en devoir de dépecer le mannequin.

Moi qui l’avais soupesé, j’étais sûr qu’il ne contenait que du vent et de l’étoupe. Cependant, je ne saurais rendre avec précision l’état de mes pensées lorsque Ramud coucha le bonhomme sur une table et lui perça le flanc à l’aide d’un couteau de poche qui prenait des airs de scalpel.

Mon imagination vagabondait dans les champs du souvenir. La fable et la réalité se partageaient mes sens, et, sans rien perdre de l’incroyable dissection, j’étais la proie d’un mirage mnémonique. Au balcon de mon rêve s’accoudait Galatée. L’andréïde Hadaly traversait un jardin où Coppélius errant agitait ses longs bras. Vaucanson les montrait tous deux à Maelzel. Plus loin, enlacés l’un à l’autre, la Vénus d’Ille et la statue du Commandeur cheminaient tendrement. Leurs pieds lourds ébranlaient le sol de ma mémoire, et *Petrouchka* me cornait aux oreilles son scherzo le plus fantasque.

Privé de son beau complet blanc, Oscar n’était plus qu’une immense poupée rudimentaire. Sa tête de carton, défoncée à coups de canne, présentait à l’intérieur le vide le plus complet. Son corps, qui semblait épousé par un maillot de toile grise strictement cousu, se composait d’un léger bâti rembourré de chanvre. Les jointures, chevillées, ne jouaient par le secours d’aucun mécanisme. Les mains, une fois démontées, se réduisirent à des morceaux de bois. Rien d’une armure où quelque Eviradnus malfaisant

aurait pu se cacher, car les membres étaient pleins et la cavité thoracique était inhabitable, fût-ce par un nabot. Rien non plus d’un automate, puisque nulle machine n’était logée au creux du torse ou dans l’épaisseur du capiton. Pas de fils conducteurs, pas de crochets, aucun vestige de truquage. Un mannequin, sans plus. Pas même une marionnette.

Le rôle d’Oscar, la vie soudaine qui l’avait animé selon toute apparence, ne s’expliquaient donc que par l’hypothèse de M. Édouard Orlac. Mais, pour ma part, je répugnais à l’admettre. Qu’une âme en peine se fût introduite sous ce crâne carnavalesque et qu’elle eût gouverné, ne fût-ce qu’un moment, ce figurant inerte, cet accessoire de peintre, je n’y voulais point consentir. Je serais incapable de dire quelle solution conciliatrice aurait satisfait en nous la soif du vrai et l’amour de l’insolite, mais j’avais le sentiment qu’il fallait renoncer à la trouver. L’événement, à coup sûr, ne surprenait personne ; pourtant, il y avait de la déception dans l’air. Nous avions tous entretenu je ne sais quel espoir inavoué, et ce n’est pas sans mélancolie que l’on voit s’évanouir la promesse d’une merveille.

Quelqu’un eut l’idée de ramasser Guillaume le squelette, souhaitant peut-être qu’il nous rendît nos secrètes espérances. Mais la pitoyable ossature ne pouvait être inculpée du meurtre de son propriétaire ; ses doigts frêles ne correspondaient pas aux empreintes de la strangulation.

M. Bourquerin et les policiers entreprirent alors une longue et minutieuse perquisition. Le contenu de l'atelier, les murailles et les issues furent soumis à leur examen.

Peine perdue. Effractions, traces suspectes, objets révélateurs, autant de possibilités qui restèrent au néant.

Les papiers de M. de Crochans n'étaient pas nombreux. M. Bourquerin les inventoria en un tour de main, et prit aussi connaissance du testament de l'assassiné, par lequel celui-ci léguait à M. Édouard Orlac le peu de bien qu'il possédait. Cette pièce olographe était ancienne. Rosine savait que le chevalier était dans l'intention de laisser ses tableaux à Stéphen ; elle crut devoir le déclarer, ajoutant que le défunt s'était certainement promis de récrire quelque jour ses dernières volontés. On y vit la preuve que M. de Crochans n'appréhendait pas une mort violente, puisqu'il ne redoutait pas une mort subite.

Cela dit de sa propre bouche, M. Bourquerin prit son chapeau haut-de-forme, s'en coiffa pour partir, et s'approchant du commissaire autant que son ventre le lui permettait :

– Deux mots résument la situation, Pinguy !

Délicatement il tient ces deux mots-là entre le pouce et l'index de chaque main, un peu comme les petits maîtres pinçaient, sous Louis XV, une prise de tabac.

Il en lâcha un :

– Médiums !

Puis l’autre :

– Cointre !

Et le voilà parti, sur un salut négligent.



VII – CRIME SUR CRIME

La mort funambulesque de M. de Crochans était de ces événements propres à ce que la légende s'en empare. Si l'on remontait à la source des mythes les plus merveilleux – de ceux du moins qui tirent leur origine d'une action humaine –, on ne trouverait pas de fait aussi singulier que cette mort, et déjà revêtu d'autant de fabuleux. Que sera-t-elle devenue dans mille ans ? Transmise d'âge en âge, sublimée à travers les siècles, il se peut qu'elle apparaisse aux peuples futurs comme une fiction lyrique et chargée de symboles. Toujours est-il que la presse contemporaine en parla si peu que pas.

Il y avait à cela deux raisons.

La première était que M. Bourquerin, le juge d'instruction, craignait le ridicule. Cette affaire bouffonne et tragique se présentait de telle sorte qu'il n'y avançait qu'avec prudence. Il eût souffert de compromettre la Justice en sa propre personne. Aussi nous pria-t-il de donner à l'assassinat la plus faible publicité, ce que nous fîmes d'autant plus volontiers que nous ne savions nous-mêmes si l'aventure ne se dénouerait pas à la confusion de ceux qui l'auraient publiée au porte-voix, avec accompagnement de grosse caisse et de tam-tam.

La deuxième raison qui nous fit glisser sur la mort de M. de Crochans – et qui, au fond, n'était peut-être bien

qu'une face de la première – se trouva dans cette circonstance que M. Bourquerin avait décidé d'attendre l'inspecteur Cointre avant de faire quoi que ce fût de décisif. Le journalisme ne s'accommode pas de semblables façons. Le public, une fois alléché exige sa petite dose quotidienne d'allèchement. Il arriva donc que l'assassinat de la rue d'Assas, tout bizarre et sensationnel qu'on le vît, ne fut pas reconnu journalistique.

Personnellement, j'avais des motifs de m'intéresser à l'instruction d'une affaire où j'étais témoin principal et qui touchait d'assez près une femme exquise, digne de tous les hommages et, semblait-il, désormais sans soutien.

Jusqu'au retour de M. Cointre, la police borna son activité à des surveillances exercées dans le monde des Lydia Truchet et des Eusebio Nera. Il est vrai que M. de Crochans n'employait pas de médiums ; mais il n'en était pas de même de M. Édouard Orlac ; et, chaque jour, M. de Crochans s'était trouvé chez l'ancien notaire avec des individus des deux sexes, de provenance douteuse, que la Sûreté, à tort ou à raison, tenait à l'œil. Ces gens-là font profession d'astuce et de dextérité ; pour peu que le génie du mal les talonne, voilà donc de dangereux bandits. Aussi bien, l'un d'eux avait pu être reçu par M. de Crochans, soit en confrère, soit en modèle pour un tableau. L'escalier de la maison de rapport, une fausse clef… Jusque-là, tout s'expliquait. Ensuite, tout n'était plus que noire opacité.

Le mobile du crime ? Insaisissable. On n’avait rien volé. Et puis, qu’est-ce qu’on eût volé ? Le chevalier ne possédait que ses tableaux ; et, sans être *La Joconde*, une peinture psychiste n’est pas d’un écoulement facile ; la joie de la détenir ne vaut pas que l’on commette un crime, et, dans l’espèce, la vendre eût été se vendre.

Pendant les quatre semaines où M. Cointre s’attarda en Italie à débrouiller quelque autre imbroglio, j’eus l’occasion, sans fruit aucun, de causer plusieurs fois avec M. Bourquerin, avec M. Pinguy – et surtout avec Mme Orlac.

J’avais saisi la rencontre du drame pour renouer avec elle et son mari des relations que le caprice du destin avait seul interrompues.

Il est à croire que nous avions gardé, les uns des autres, un bon souvenir : car on m’accueillait boulevard Montparnasse avec autant d’empressement que je mettais d’assiduité à m’y rendre. Une sourde intuition me faisait un devoir d’offrir mon dévouement à Mme Orlac, en l’absence définitive du chevalier de Crochans.

Bien entendu, les confidences ne vinrent pas tout de suite. Il fallut, pour les provoquer, l’accumulation des péripéties et le rétablissement de l’intimité. Je ne puis faire grief à Mme Orlac d’une retenue si naturelle et de l’explication imparfaite qu’elle me donna tout d’abord des allures de son mari.

Elle sentit en effet – et d'elle-même – qu'il fallait motiver l'extravagance de Stéphen, excuser ses airs égarés, son mutisme, ses distractions, ses manies, sa fureur de soins, ses masseuses et ses manucures.

Au dire de Rosine, tout cela, pêle-mêle, était la conséquence d'une même cause, et cette cause il fallait la voir dans la perte de cette virtuosité que le pianiste ne recouvrerait sans doute jamais, en dépit de tous ses efforts.

Le lecteur, plus averti que je ne l'étais, sait déjà ce qu'il en faut penser ; mais, à ma place, il aurait accepté l'explication de Mme Orlac, tant les apparences l'accréditaient.

Cependant, tout éloigné que je fusse de pressentir l'existence d'un secret considérable, je ne tardai pas à m'apercevoir que Stéphen avait d'autres soucis que de ses mains, de sa gaucherie et de sa déchéance. Je démêlai sans peine qu'il avait des ennuis d'argent, et que la solitude de son père, livré dorénavant à ses domestiques et à ses médiums, l'inquiétait.

Stéphen, depuis la mort de M. de Crochans, se rendait tous les jours chez M. Édouard Orlac.

Le vieillard le recevait mieux que par le passé, non que l'affection de son fils lui parût convenable à remplacer celle du chevalier, mais pour la raison que Stéphen avait assisté

à la dernière nécromancie du peintre-spirite et que M. Orlac espérait de ses révélations faire jaillir la lumière.

« Faire jaillir la lumière », c'est-à-dire trouver le nom du mort qui avait assassiné son ami, et l'obliger à l'aveu de son crime.

Pour ne pas contrarier l'irascible géronte, Stéphen dut lui dire et redire comment la séance s'était passée ; établir la liste des meurtriers qui avaient été évoqués, reproduire les demandes et les réponses de cette interview d'outre-tombe. Le vieux, cyniquement, contrôlait les dires de son fils par les vérifications d'Hermance qui, on s'en souvient, avait écouté à la porte. Puis, appelant ses médiums à la rescousse, il évoquait à son tour les âmes soupçonnées, les faisait comparaître à la barre du spiritisme et vous les questionnait de la belle façon.

C'était, dans le royaume des morts, une instruction parallèle à celle que M. Bourquerin menait de son côté dans la république des mortels. L'ancien notaire apportait à cette magistrature la froide malice et l'implacable vindicte d'un juge de profession. Palmyre, la table parlante, frémit plus d'une fois sous la pesée de ses mains, comme une accusée saisie dans un dilemme ou chancelant aux atteintes d'une invective. Les esprits comparants n'en menaient pas large. Mais chacun trouvait le moyen de se disculper, et nul d'entre eux ne consentit à trahir le frère qui avait fait le coup. Ces suppliciés ont une manière de noblesse ; exécutés dans les formes, ils se croient au

sommet de la hiérarchie criminelle – quelque chose comme les martyrs de la foi sanguinaire. Et ce n'est pas d'un martyr que l'on fait un mouchard.

Il y eut, paraît-il, des manifestations spirites – des comparutions, pour mieux dire – beaucoup plus impressionnantes que le balancement de Palmyre et les petits chocs de ses pieds sur le parquet. On a parlé de véritables apparitions, de têtes lumineuses surgies dans les ténèbres, de mains phosphorescentes et de formes indécises qui flottaient un moment. Des voix s'élevaient au sein de l'espace ; pour répondre sans lèvres et sans langue aux accusations d'Appollonius d'Endor. Mais ces prodiges, pour lui, n'avaient rien de nouveau. C'était la menue monnaie des séances auxquelles les médiums prêtaient leur concours. Il n'y attachait pas d'importance, ayant accoutumé de vivre ainsi, parmi les fantômes.

C'est en vain que Stéphen cherchait à le tirer de ces besognes sibyllines pour lui remontrer les ennuis, voire les dangers, de l'isolement. Le vieillard ne ressentait pas les uns et n'apercevait pas les autres. De plus, Hermance le dominait maintenant tout à fait. Lorsque Stéphen risqua de timides ouvertures, relatives au second étage de l'hôtel, désormais vacant, où Rosine et lui auraient pu s'installer, M. Édouard Orlac feignit d'être distrait et de n'avoir pas entendu.

Stéphen n'y revint pas. Mais son incurable tendresse était blessée une fois de plus ; et il souffrait aussi de voir

léser son intérêt le plus légitime.

Car cette phase de son histoire coïncidait avec de grands embarras financiers. Ses dépenses n'avaient pas cessé d'être excessives, le Concert Pourpre était fermé pour deux mois, Stéphen avait emprunté à un usurier dix mille francs qui venaient à échéance le 1er septembre, et, ne voyant, pour s'acquitter de cette dette, que l'alternative de vendre à la baisse les *Charbonnages de Karikal* ou de céder au-dessous de leur valeur les chers bijoux de sa chère Rosine, le pauvre artiste goûtait dans toute son amertume l'aversion persistante du riche homme son père.

Si peu de chances qu'il eût de réussir, il était pourtant bien décidé à solliciter de lui les dix mille francs nécessaires. Rosine l'y encourageait, arguant qu'il n'avait rien à perdre à cette tentative ; et Régina, promue décidément au rang de confidente, l'y poussait elle-même.

Ce fut dans ces conditions que Stéphen sortit de chez lui le 30 août, vers huit heures du soir, et prit le chemin de la rue d'Assas, au moment où, convoqué par le commissaire Pinguy, j'entrais dans son cabinet pour m'aboucher avec l'inspecteur Cointre et l'entretenir de l'assassinat de M. de Crochans.

Stéphen avait différé sa démarche jusqu'à la dernière limite. En cas de refus, il avait vingt-quatre heures pour se retourner.

Sa concierge prenait le frais sur le pas de la porte. Bien que la nuit fût presque venue, elle remarqua son air absent et contrarié. Il s'en aperçut et s'efforça de surmonter sa faiblesse.

Elle se dissipa, quand il fut arrivé à destination, pour faire place à une surprise non exempte d'anxiété.

C'est que la porte du petit hôtel était entrouverte, et qu'une pareille négligence, si contraire aux us, lui parut sur-le-champ le signe d'un malheur.

Il sonna. Mais personne ne vint, et le tintement de la clochette n'éveilla que les résonances du vestibule.

S'étant reculé, il ne vit, aux lueurs d'un réverbère, que des fenêtres sombres, celles du bas masquées de leurs persiennes.

Il revint au seuil, et, de l'extérieur, entourant sa bouche de ses mains, il appela timidement :

– Hermance !… Crépin !… Papa !…

Maison coite. Maison déserte.

Alors il entra, raidi par l'émotion.

À droite, la porte du salon n'était pas plus fermée que celle de la rue. Elle s'entrebâillait sur des ténèbres. Il la poussa.

– Personne ? dit-il à voix haute, en tâchant de décontracter sa gorge et de prendre un accent mâle et

posé. Personne ?…

Il chercha le commutateur.

Pas de courant.

Alors, sentant qu'il fallait en finir, que le temps passait, qu'une vie dépendait peut-être de son sang-froid et de sa vitesse, il avança dans l'obscurité, vers la fenêtre qu'il savait là, sur la droite.

Il progressait à petits pas, derrière l'avant-garde de ses mains ouvertes, les yeux démesurément élargis…

Quelque chose le fit buter, qui n'était pourtant pas un tabouret. Il se baissa. C'était une chaise tombée. Il la redressa et reprit sa route d'aveugle, les bras tendus.

Autre chose l'arrêta, d'un faible contact sur la cuisse. Il reconnut la table tournante, mais s'aperçut avec horreur qu'elle était gluante. Il la repoussa dans une crispation, perdit la tête, et, tout frissonnant se jeta rudement vers la fenêtre qu'il devinait.

Il ne l'atteignit qu'après avoir heurté un fauteuil avec une force que l'épouvante seule pouvait lui donner.

Enfin ses mains mouvantes saisirent un rideau. Les cordons firent grincer les poulies, la croisée s'ouvrit, les volets battirent, et le réverbère fit entrer dans la chambre sa pauvre clarté de trottoir.

M. Édouard Orlac apparut à la faveur du gaz. Il était assis dans un fauteuil contre la cheminée, les yeux à demi

fermés, le visage blanc, la bouche noire. Du sang maculait l'étoffe claire de son gilet ; un couteau se voyait planté dans le plastron de sa chemise.

Sa mort n'était que trop certaine. Cependant, on pourra reprocher à Stéphen de n'avoir rien fait pour s'en convaincre. Le spectacle qu'il avait sous les yeux le rendait fou. Il se serait tué plutôt que de rester une seconde de plus seul à seul avec son père poignardé, plutôt que de porter la main sur lui. L'idée de prévenir la justice immédiatement, sans barguigner, le possédait, comme si le salut de son âme eût été subordonné à cette démarche. Et lui qui n'avait pas eu assez de véhémence pour reprocher à Crépin la même lâcheté, il s'échappa de la maison du crime en courant du mieux qu'il pouvait.

La pendule marquait huit heures et quart lorsqu'il fit irruption dans le cabinet de M. Pinguy.

Nous causions tranquillement, le commissaire, l'inspecteur Cointre et moi. Nous vîmes ce petit boiteux, transi de peur, essoufflé, hâtif, se précipiter au milieu de nous, et tenter vainement d'articuler sa requête.

Il nous fit signe de le suivre. Cointre voulait rester, mais je lui dis que M. Stéphen Orlac témoignerait dans l'affaire de Crochans.

– Mon père… vient d'être… assassiné ! balbutia Stéphen.

Le commissaire jura.

– Ça se corse et ça se complique, fit Cointre.

– J'ai laissé les choses en l'état, déclara Stéphen. Venez, s'il vous plaît… Il n'y a personne dans l'hôtel…

– Lavez-vous les mains, conseilla l'inspecteur ; elles sont pleines de sang.

Il les considéra d'un air dément.

Nous fûmes frappés de sa terreur, et mes compagnons échangèrent un regard que je surpris avec inquiétude.

VIII – COINTRE À L'OUVRAGE

L'inspecteur Cointre n'était pas un étranger pour moi. Je l'avais déjà rencontré à plusieurs reprises au cours de ma carrière. Des affaires quelconques m'avaient procuré l'occasion de le voir « travailler » avec méthode et sagacité. Mais j'en étais encore à me demander si ses talents de spécialiste méritaient la réputation qu'on leur avait faite quai des Orfèvres. C'est dire l'intérêt professionnel que m'avait inspiré le meurtre de M. de Crochans, lorsqu'il m'était apparu que Cointre et les médiums allaient en venir aux mains à propos de ce crime. C'est dire encore combien me passionnait ce second meurtre, commis sous le même toit, qui doublait le mystère de la rue d'Assas et proposait à Cointre une tâche agrandie.

Un homme intelligent, ce Cointre, mais un homme, et qui le montrait bien, car il aimait à rire et se trompait parfois. Un homme au milieu de tous les autres. Un court personnage râblé, au front solide, à l'œil franc, au regard direct, avec des biceps plein ses manches et des mollets de chasseur à pied. Quelqu'un de vivant et d'imparfait. Rien d'infaillible, mais tout d'un bon détective qui fait ce qu'il peut. Pas de manies, pas de pipe anglaise, pas de cigare américain qu'on chique et qu'on fume en même temps. Un inspecteur rempli de zèle et d'allant, comme notre Sûreté en possède plusieurs. Pas très distingué,

sans doute, et fâcheusement épris de tournures tautologiques. Mais du volume, du relief : assez de volume pour tenir sa place dans l'existence, trop de relief pour se contenter de vivre entre les feuillets d'un roman.

Il me tardait de le voir à l'œuvre, et, en sortant du commissariat de la rue d'Assas, je marchais à ses côtés comme auprès d'un champion qu'on accompagne au stade, avant de l'applaudir.

Chemin faisant, Stéphen, d'une voix entrecoupée, nous raconta son entrée chez son père, son horreur et sa fuite. Il répétait avec une insistance piteuse qu'il n'avait rien dérangé ; qu'il n'était resté qu'une minute ; que sa concierge l'avait vu sortir de chez lui à huit heures, plutôt un peu après… Je laisse à penser la mauvaise impression que cela pouvait faire ! Si encore le pauvre garçon avait semblé convaincu de ce qu'il certifiait ! Mais loin de là ! Il parlait, en vérité, comme s'il avait voulu se convaincre lui-même !

Je crus nécessaire de prendre Cointre à part et de le renseigner sur l'état mental de Stéphen, et sur la cause accidentelle qui l'avait suscité.

Nous arrivâmes.

L'électricité fonctionna.

– Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama Stéphen.

– Cela signifie, dit Cointre, que vous avez mal tourné le commutateur, ou que le meurtrier se trouvait encore là lors

de votre visite et qu'il a pris le temps de rétablir le circuit avant de disparaître. Dans quel but ? De nous surprendre ? D'opérer quelque rapide investigation ? Ou… que sais-je ?

Je compris qu'il pensait : « Ou de vous compromettre. À moins que ce ne soit vous qui nous ayez menti. »

Stéphen avait chaud.

Nous pénétrâmes dans le salon. Cointre referma la fenêtre et fit donner toutes les lampes.

Il s'approcha du cadavre et l'examina de point en point, sans toutefois le toucher.

– Hem ! murmura-t-il. C'est bizarroïde et étrangiforme… Laissez le couteau… Il est bien mort. Mais tiède. Il n'y a pas longtemps… Tout à l'heure cet homme vivait encore. Vous seriez arrivé un peu plus tôt, monsieur, peut-être empêchiez-vous le drame…

Stéphen s'assit dans un coin.

L'inspecteur passait la revue du théâtre du crime.

Autour de la table ronde, de-ci de-là, des sièges faisaient un cercle comprenant le fauteuil de l'assassiné.

Cointre flaira l'atmosphère.

– En toute franchise et sincérité, dit-il, j'affirme et je déclare qu'une séance de spiritisme battait son plein lorsque la victime a été frappée.

L'absence des époux Crépin me paraissait des plus

louches. La figure d'Hermance m'avait toujours déplu. Mais j'estimai profitable de laisser l'inspecteur se livrer à ses recherches en toute indépendance.

Il avait tiré de sa poche un canif, et décousait avec prestesse le capitonnage d'une chaise.

– Qu'est-ce que j'ai toujours dit ! Tenez, regardez-moi ça !

Le siège formait une espèce de boîte, et de cette boîte Cointre venait d'extraire, l'un après l'autre, plusieurs objets ratatinés qu'il déplia sous nos yeux. C'étaient des perruques (blanche, noire, rousse), des fausses barbes, un masque en soie de couleur chair, une tête de jersey admirablement peinte, une main de caoutchouc qu'il gonfla en soufflant à l'intérieur…

– Voici l'arsenal ! disait-il. C'est avec cela qu'on abuse de la crédulité et de la bonne foi ! Subterfuges et supercheries ! Voyez sous la chaise cette trappe d'étoffe, c'est par là que le médium tirait l'accessoire dont il avait besoin. À ce fauteuil, maintenant !… Cette fois-ci, la trappe est sur le côté… Un secret, encore. Bien, décousons toujours !

Le fauteuil éventré nous laissa voir un flacon d'odeur, un morceau de phosphore, un petit sac rempli d'épingles, un coupon de crêpe de Chine d'une blancheur grisâtre, et quelque chose qui ressemblait à l'armature d'un parapluie.

Cette armature, déployée et recouverte du crêpe blanc,

prit l'aspect vague d'un fantôme avec son suaire.

– Les voilà, les matérialisations ! faisait Cointre. Et les dématérialisations ! Les voilà, les formes tangibles et photographiables ! Messieurs, vous savez maintenant à quoi vous en tenir. L'*ectoplasme*, l'*idéoplastie*, voilà ce que c'est ! Une mascarade !… Moralité : quand vous fréquentez des médiums, n'ayez jamais de meubles à faire recouvrir, ou méfiez-vous de votre tapissier !…

Nous l'écoutions. Nous assistions à ses exploits.

– Ça va bien, fit-il. Laissons cet attirail. Je suis fixé sur la compagnie qui entourait M. Édouard Orlac. À présent, occupons-nous de lui-même. C'est ici que l'orateur bredouille et balbutie.

Il revint au cadavre.

– Couteau marqué d'un X, dit-il. Fantaisie du meilleur goût… Joli travail. Un seul coup ? Non, un autre, là, sous la jaquette, en plein cœur ; et double. Oh ! oh ! les deux coups sont doubles… Dors-je ou sommeille-je ?… Ah bien ! celle-là !… Messieurs, passez-moi le mot, c'est surprenant et, si j'ose dire, peu banal !

Du bout des doigts, il retira doucement le couteau, vrai surin d'apache, écarta les vêtements de la victime, son linge, sa flanelle, et nous montra deux plaies rigoureusement pareilles, l'une au cœur, l'autre au milieu de la poitrine, toutes deux en forme de croix de Saint-André ou, si l'on préfère, *en forme de X*.

– C’est de l’art ou je ne m’y connais pas ! dit le commissaire stupéfait.

– Oui ? Eh bien ! mon vieux, repartit Cointre, si mes suppositions se vérifient, vous n’avez pas fini de crier au miracle. Saperlotte, tout de même, si j’ose m’exprimer ainsi, ça ne serait pas ordinaire !

Nous le vîmes alors saisir une lampe portative et, s’aidant de sa lumière, examiner à la loupe le bord de la porte, le bois des dossiers de chaises, la table, le marbre de la cheminée et surtout le manche du couteau.

Cela fait, il nous montra, sur ce manche, des macules fort nuageuses où, pour ma part, je ne distinguai que des embus sans intérêt.

– Voyez-vous ça ? dit-il.

Mais il fut interrompu par le bruit d’un passe-partout fourrageant la serrure de la porte d’entrée, et tout aussitôt les époux Crépin furent devant nous. Ils étaient en habits du dimanche.

À notre vue, au spectacle de leur maître indubitablement trépassé, les domestiques s’abandonnèrent à toutes les expressions de la stupeur et du désespoir. En quelques paroles, le commissaire les mit au fait de l’assassinat.

– C’est donc ça ! c’est donc ça ! vagit Hermance.

Elle nous tendait un télégramme.

– Nous avons reçu cette dépêche-là hier au soir, compléta Crépin.

Cointre lisait, sans lâcher le couteau :

Sœur au plus mal. Vous attendons demain sans faute. Eugène.

Hermance reprit :

– Eugène, c'est mon beau-frère. Il habite Bar-le-Duc. Alors nous sommes partis à c'matin pour Bar-le-Duc, bien ennuyés parce que not' Monsieur avait séance à c'soir et qu'moi j'aimais pas que j'm'absente dans ces moments-là ! Et là-bas, comme de bien entendu, on n'savait pas seulement c'que ça voulait dire !

– Votre sœur se portait bien, n'est-ce pas ? et votre beau-frère n'avait expédié aucun télégramme, traduisit l'inspecteur.

– Alors, fit Crespin, on s'a douté d'un malheur et on a repris le train. Trop tard, bon sang ! Ah ! c'est-il bête de s'être laissé rouler comme ça ! Not' pauv' Monsieur ! not' pauv' Monsieur !… Ah ! je savais bien que toutes ces diableries-là finiraient mal !

Cependant Hermance, avisant Stéphen dans son coin, lui dit d'une bouche fielleuse :

– Ah ! m'sieu Stéphen, vous v'là là ! Quelle affaire, dites donc !… Mais v'là qu'vous héritez, à c't'heure ! C'est pas dommage pour vous ! D'puis l'temps !…

Stéphen tressaillit comme sous une accusation. À bout de forces, il détourna les yeux, haussa imperceptiblement les épaules et se renferma dans le silence de sa torpeur.

– Un beau chiffon ! grommela le commissaire.

Moi, j'avais infiniment pitié de lui. Mais pourrais-je affirmer qu'un doute ne s'était pas glissé dans mon esprit ? Cette satisfaction que j'allais ressentir quelques minutes plus tard pendant le monologue de Cointre, n'était-ce pas l'obscur soulagement de voir l'inculpation s'éloigner du mari de Rosine ?

– Et qui c'est qui l'a tué ! proféra Hermance.

– Qui c'est ? releva Cointe, qui tenait toujours délicatement le couteau ensanglanté.

Il mordillait ses courtes moustaches et, de dessous son front dense et robuste, il regardait dans le rêve, un point, fixement.

Cointre soucieux ? Cointre décontenancé ?

Enfin, il prit la parole, mais sans cette belle humeur qui l'égayait auparavant. On voyait bien que parler ne l'empêchait pas de penser à autre chose, et qu'il continuait de poursuivre, dans une forêt de songe, un gibier qui fuyait.

– Si j'en croyais mes yeux, dit-il – mais puis-je me dispenser de les en croire ? –, je n'aurais plus qu'à faire amende honorable devant l'autel du spiritisme… Je n'admets pas que la mort de M. de Crochans soit

surnaturelle. Je n'admets pas davantage que la mort de M. Édouard Orlac soit surnaturelle. Et pourtant, cette fois-ci, j'arrive le premier sur les lieux ; ce que je découvre est la preuve même qu'on n'a touché à rien : et ce que je découvre est aussi la preuve de l'impossible !… Et c'est moi – moi ! – qui tombe là-dessus ! Hasard et fatalité !…

M. Pinguy me poussa le coude et me fit un clignement à peine saisissable, dont le sens m'échappa.

– Messieurs, continuait l'inspecteur, M. Édouard Orlac a été assassiné d'une manière aussi fantastique que son ami M. de Crochans.

Il s'arrêta et nous mit sous le nez le manche du couteau.

– Sentez !

Une odeur de phosphore imprégnait la corne.

– Je ne vous peindrai pas ma surprise, scanda le policier, lorsque je reconnus, à l'examen des blessures, une façon de poignarder qui est restée pour moi sinistrement familière. La vue de ces plaies cruciales m'a rappelé un vieil adversaire redoutable. N'en pouvant croire un témoignage unique, j'ai cherché d'autres preuves de son passage ici ; et je les ai trouvées en plusieurs endroits, jusque sur le manche du couteau ! Ce sont les empreintes digitales qu'il a laissées, l'empreinte surtout de son médius gauche – voyez sur le manche –, empreinte qui est très caractéristique, avec sa petite cicatrice et sa circonvolution en sens inverse. La trace de ce doigt m'est aussi connue

que ce coup de couteau. Ils décèlent tous deux l'identité du criminel. Ce criminel, qui était gaucher, s'appelle *Vasseur*. C'est l'assassin de la veuve Mouchot, de M. Virgogne et de la petite Pitois – Vasseur que j'ai fait arrêter naguère, Vasseur que j'ai fait juger, condamner et *guillotiner*.

« M. Édouard Orlac, lui aussi, a été assassiné par un mort !

Chacun manifesta, selon son caractère, l'immense étonnement qu'il ressentait. Crépin et sa femme ouvraient la bouche comme des fontaines taries ; Stéphen qui avait fait l'effort de se lever, nous contemplait d'un œil fou ; mais M. Pinguy montrait un ahurissement tempéré d'humour et de réserve.

– Vasseur ? dis-je m'adressant aux Crépin. Vous connaissez ça ? M. Édouard Orlac prononçait-il ce nom quelquefois ?

– Jamais ! répondit Hermance, hébétée.

Cointre expliqua.

– C'est un des morts qu'il aura évoqués ! Comme M. de Crochans, parbleu. Il y a dans l'autre monde une bande noire, une société de guillotinés qui continuent leurs crimes au-delà du couperet !…

Là-dessus, il se mit à ricaner et nous offrit soudain un visage qu'on eût dit dévoilé d'une gaze de deuil.

– Non, mais tout de même ! s'écria-t-il presque

joyeusement. Vous n'allez pas me croire bête à ce point ! Allons, allons, tout ça c'est encore de la mise en scène et de l'attrape-nigaud ! Il y a du stratagème dans ces empreintes ! Il y a du médium sous ce médius !… Passez-moi donc la main de caoutchouc…

Il souffla derechef dans cette pièce de vessie qui tenait à la fois du gant et de la chambre à air. Cela fit une main membraneuse, dont il étudia les extrémités palmaires.

– Rien, dit-il. Et pourtant le bon sens exige qu'on se soit servi de gants ou de bouts de doigts en caoutchouc, moulés d'après les empreintes de Vasseur ! Il n'y a pas à sortir de là. Ou alors c'est qu'il n'y a plus de bon sens et que les déments sont raisonnables… Un moulage ! je n'en démordrai pas.

– Mais, lui dis-je, êtes-vous si certain que les empreintes du couteau soient celles des doigts de Vasseur ?

– Ma tête à couper, monsieur ! Je ne vous réponds pas de ma jugeote, ce serait vaniteux et outrecuidant ; mais pour la mémoire, je suis un peu là ! Mon crâne est une boîte à fiches anthropométriques ! Et vous savez que le bertillonnage est infaillible. Une empreinte digitale n'appartient qu'à un seul individu. Jamais de sosie en cette matière. Tous différents !

– D'où vous concluez… ?

– Ceci : que les deux crimes commis dans cette

maison sont connexes ; qu'une même imagination, féconde en artifices, les a tous deux adroitement déguisés, et qu'un médium en a conçu le plan, s'il ne l'a point exécuté.

– Dans quel dessein ?

– Nous verrons. Voler, peut-être. M. de Crochans était pauvre ; mais M. Édouard Orlac passait pour être millionnaire. Où est le coffre-fort ?

– Ici.

Hermance indiquait le cabinet de travail, voisin du salon. Elle l'éclaira de la porte, et dit :

– L'coff' n'a rien, et les clefs n'sont pas dessus. Elles doivent êt'e dans la poche ed' Monsieur…

Elles y étaient.

– Ça ne prouve rien, fit Cointre ; on a pu les y remettre après avoir volé.

Les autre poches, fouillées par la même occasion, nous procurèrent quelques objets prévus, comme montre, mouchoir, crayon, plus une carte pneumatique datée du jour, reçue le matin, écrite à la machine et portant ces seuls mots :

Évoquez ce soir l'esprit de l'assassin Vasseur.

Cointre sourcilla.

– Au dossier ! dit-il sans trouver mieux à dire. Voyons le

coffre.

On passa dans le cabinet de travail.

– Monsieur Stéphen Orlac, fit l’inspecteur, vous connaissez le secret de la serrure ?

– Non, s’excusa Stéphen.

Mais Hermance fièrement :

– Moi je l’connais ! J’étais la femme ed’confiance, vous savez !

– Ouvrez donc. Êtes-vous renseignée sur le contenu ?

– En détail. Mais les valeurs sont toutes à la banque. N’y a là qu’des billets, un peu d’or, quéques papiers et des bijoux de famille. Du reste, vs’allez trouver un calepin qui en donne la liste et qu’Monsieur n’manquait pas d’mette à jour quand i’prenait d’l’argent.

– Ouvrez. Non, attendez ! D’abord…

Cointre promena sa lampe de poche tout autour du coffre-fort.

– Pas d’effraction, dit-il, et les cache-entrée sont légèrement duvetés de poussière ; le coffre n’a pas été ouvert aujourd’hui.

– Si c’est ça, c’est pas la peine ed’l’ouvrir maintenant, fit remarquer la servante.

– En effet…, convint l’inspecteur.

Mais, hostile à cette femme, je mis en avant que désormais Stéphen était le maître de la fortune paternelle, et qu'il me semblait légal, au décès de M. Édouard Orlac, d'ouvrir ce coffre en sa présence.

On se rendit à mon observation. Cointre ajouta que les papiers lui apprendraient peut-être quelque chose.

Le coffre se trouva renfermer exactement ce qu'énumérait le calepin. Nous le vidâmes, et, avant de feuilleter les paperasses, Cointre s'assura, au moyen de sa petite lampe, qu'il n'y restait plus rien.

Je me rappelle fort bien le blasphème qu'il proféra sur ces entrefaites et qu'il est superflu de consigner ici.

Nous l'entourâmes.

Illuminant un coin de coffre noir, l'inspecteur nous montrait des traces de doigts sur une bande de poussière.

– L'empreinte ! hurlait-il. L'empreinte de Vasseur !

Hermance se signa, de son affreuse main.

– C'est-i'qu'il aura passé au travers du coff'? demanda-t-elle.

– Mais rien ne manque… remarquai-je du fond de mon abrutissement. Qu'est-ce qu'on serait venu faire ? Rien ne manque !…

– Si on n'a rien *emporté*, raisonna Cointre, c'est qu'on a *apporté* quelque chose !

Stéphen lui dit :

– Les sommes sont justes ; et pour les bijoux, le compte y est. Ni trop, ni trop peu.

– Les papiers, alors !

Cointre s'attabla, et saisit avec fougue le premier dossier, étiqueté débonnairement *Prêts hypothécaires*.

Or, la première pièce du premier dossier était une carte de visite fraîchement cornée, sur laquelle on lisait en écarlate :

LA BANDE INFRAROUGE

Et le brave Cointre, martelant du poing son front massif, s'écriait, plus lamentable encore que tout à l'heure :

– L'écriture de Vasseur ! L'écriture de Vasseur !… Ça, messieurs, passez-moi l'expression, c'est diabolique et infernal !

IX – TÉNÈBRES

Comme il était rationnel, M. Bourquerin, déjà chargé de l'affaire de Crochans, fut désigné pour instruire simultanément l'affaire Édouard Orlac ; et le même substitut, M. Lambert-Gondat, scruta les deux crimes.

Il faut savoir que les médiums ayant pris séance chez M. Édouard Orlac, le soir de sa mort, se présentèrent au Parquet dès le lendemain matin, de leur propre initiative.

« Il y a d'honnêtes médiums, m'avait dit Cointre, et ceux-là ne sont pas tous névropathes. »

Sur ma foi ! n'étaient-ils pas de ce nombre, les trois témoins qui firent le récit du drame avec tant d'émotion et de simplicité ?…

– Cela dépend de ce que vous entendez par « honnêteté », me répliqua l'inspecteur lorsque, en plein interrogatoire, je lui fis part de mon impression. Observez soigneusement…

J'observai ; et je crus, en effet, discerner quelque nuance entre l'accent de franchise que mettaient les médiums à raconter le meurtre et l'indignation avec laquelle ils se défendaient d'avoir usé des accessoires contenus dans les sièges.

Ils prétendirent que ces fallacieux objets n'étaient point leur propriété ; que « d'éhontés imposteurs les avaient mis

là dans un autre temps ; jamais l'idée ne leur serait venue qu'ils étaient assis sur des valises de saltimbanques ; quant à eux, la fraude n'était point leur fait ». Et ils en protestaient avec une hauteur ennoblie de tristesse.

Mais le ton changeait lorsqu'ils en venaient, l'un ou l'autre, à dire comment M. Édouard Orlac avait été poignardé dans les ténèbres par une main phosphorescente surgie tout à coup devant lui, à l'instant qu'on évoquait les mânes de Vasseur. Il y avait là plus de sincérité.

Les trois récits concordaient. Thérèse Panard, peut-être, se révéla plus précise que Smith et Antonini ; mais la fleuriste, l'ancien jongleur et le cartonnier ne se contredirent sur aucun point.

« Effrayés d'un phénomène qui dépassait de si haut les limites ordinaires de l'occultisme, la panique les avait saisis, et, dénués d'illusions sur les sentiments qu'une police mal informée nourrit à l'égard de leur corporation, ils s'étaient sauvés en pagaïe. Ils le regrettaient, comme le prouvait bien leur comparution volontaire. »

L'interrogatoire se poursuivait, et les réponses succédaient aux demandes, formulées par M. Bouquerin.

M. Édouard Orlac, lui-même, avait introduit ses hôtes dans le salon, où personne ne se trouvait.

On avait fait l'obscurité dès le début de la séance.

Vasseur était le sixième assassin traîné par

M. Édouard Orlac devant son tribunal, pendant cette audience d'assises chimériques.

À la question : « Quelqu'un pouvait-il être caché dans un meuble ? » les médiums répondirent ne pas savoir. Mais Cointre dit :

– Le coupable est entré par la porte, après avoir interrompu le courant électrique, la portière d'étoffe empêchait de voir le jour ; d'ailleurs, il faisait déjà noir dans le vestibule. Quant au bruit de la porte, une voiture passant sur le pavé l'aura étouffé. L'homme, alors, s'est coulé derrière le fauteuil de M. Orlac. Là, ayant frotté sa main et son couteau d'un bâton de phosphore, il attendit l'évocation de Vasseur…

– Et les empreintes ? rappela M. Bourquerin en faisant de son index un revolver qu'il braquait, contre son nez, dans la direction de l'inspecteur. Un gant ?

– Naturellement.

Ce mot « naturellement » définissait en cinq syllabes la méthode du policier. Cointre rejetait d'emblée tout ce qui, selon lui, n'était pas naturel. Je doutais seulement que sa culture fût assez étendue pour lui permettre, sans erreur de classification, de partager le monde des hypothèses en *naturelles* et *pas naturelles*.

Les médiums branlaient du chef. Pour peu qu'ils fussent sincères, rien, à leur sens, n'était plus vrai que ce que l'inspecteur jugeait faux – et ils étaient trois contre un !

Après ceux-là, d'autres médiums, familiers du petit hôtel, déposèrent à leur tour sans résultat.

Stéphen avait redit à M. Bourquerin ce qu'il savait. Grâce à Rosine qui l'endoctrina, sa déposition fut véridique. Si violente en effet avait été son émotion, qu'on ne peut savoir ce qu'il aurait raconté au juge si sa femme, consciente de son état, ne s'était donné la tâche de le raffermir sans en avoir l'air et de lui prouver que son père était mort indépendamment de sa volonté. Il suffit d'ailleurs qu'elle appuyât sur le détail du crime pour que Stéphen échappât à l'emprise de l'obsession et reconnût la vanité de ses transes.

Il dit seulement :

– J'ai eu tort de parler de la concierge à M. Cointre. Elle a certainement vu que j'étais soucieux quand je suis sorti, et si on l'interrogeait…

– Mais on ne l'interrogera pas ! affirmait Rosine.

Certes, elle était tout à fait tranquille quant à l'innocence – l'innocence absolue – de Stéphen en cette affaire. Mais elle se trouvait fort gênée pour lui parler à cœur ouvert. Car il ignorait toujours l'aventure des bijoux volés, remplacés par la carte de la *bande infrarouge*, puis restitués mystérieusement, accompagnés d'une autre carte similaire. Il ignorait aussi les apparitions de Spectrophélès. D'autre part, c'est par surprise que Rosine avait découvert l'existence de trois des couteaux marqués d'un X ; et il lui déplaisait d'avouer sa petite perquisition clandestine dans

l a *chambre des mains*. Enfin, elle entendait ne pas contrarier son mari par des allusions à ce secret qu'il l'avait priée de respecter.

Tant de cachotteries l'emplissaient d'un malaise constant. Elle maudissait le sort qui l'obligeait, elle si franche, à l'hypocrisie. Et elle cherchait fiévreusement quels rapports unissaient entre eux ces crimes costumés et tous ces phénomènes romanesques qui depuis plusieurs mois illustraient sa vie.

Quel rapport entre le Sâr Melchior et Spectrophélès ? Entre Spectrophélès et l'étranglement du chevalier par un mannequin spectrophélique ? Quel rapport entre ces couteaux sanglants, chiffrés d'un X, parvenus à Stéphen, et l'assassinat de M. Édouard Orlac, percé d'un couteau semblable ? Quel rapport entre le vol des bijoux, rue Guynemer, et la visite non moins inexplicable du coffre-fort de la rue d'Assas, *où rien ne manquait ?* Pourquoi ce détraquement cérébral extraordinaire consécutif, chez Stéphen, à la catastrophe de Montgeron – ou consécutif à sa trépanation ? Comment avait pu se produire ce rêve étonnant, ce rêve extériorisé du début ? Que s'était-il passé dans le rapide de Marseille ?… Quels étaient ce fantôme, ce mage, cette poupée, cette bande, ces Dix ?… Les crimes n'expliquaient pas les signes qui les avaient annoncés ; les nouveaux mystères ajoutaient aux anciens et ne les rendaient pas moins hermétiques.

Rosine surveillait Stéphen. La marche de l'instruction

semblait le satisfaire. Mais rien ne pouvait dissiper son hypocondrie. Quand l'usurier, sachant qu'il héritait, s'était empressé de proroger l'échéance du billet de dix mille francs, cette amabilité l'avait trouvé morose et acrimonieux.

Cependant, devant l'évidence des faits et la haute honorabilité de l'artiste, les soupçons s'évanouirent que sa première attitude avait engendrés.

Ce fut pour se porter sur les époux Crépin, dont l'absence parut sujette à caution. Mais l'emploi de leur temps fut justifié. Cointre, qui répondait de leur innocence, se rendit à Bar-le-Duc, contrôla leur séjour chez la sœur d'Hermance, et profita de son déplacement pour se faire délivrer, au bureau de poste, l'original du télégramme mensonger qui avait déterminé le voyage des deux serviteurs : « Sœur au plus mal. Vous attendrons demain sans faute. Eugène. »

Remis au guichet la veille du crime, à destination de Paris, ce texte portait le nom d'un expéditeur de fantaisie : Dubois. Il était écrit à la machine.

Cointre avait de la mémoire, comme on sait. Il tira de son portefeuille la carte pneumatique reçue par M. Édouard Orlac le matin de sa mort, et, comparant les deux pièces, reconnut sans peine que la même machine avait tapé le télégramme et le pneu.

Comme il s'en était douté, l'invitation au voyage et le conseil spirite émanaient d'un seul inconnu. Le même personnage, avec ou sans compère avait provoqué le

départ des Crépin et l'évocation de feu Vasseur.

Ayant recueilli au passage cet indice graphique qui n'avait, pour le moment, qu'une valeur confirmative, l'inspecteur revint à Paris et acheva de rendre aux Crépin la blancheur qui leur était due. Au demeurant, M. Édouard Orlac n'avait laissé aucune disposition en leur faveur ; sa mort les privait d'un véritable père, et l'on ne pouvait les accuser plus longtemps d'avoir tranché cette vie dont ils vivaient.

Cointre, de concert avec M. Bourquerin, négligeait toutes les pistes qui s'écartaient de la contrée médiumnique. « C'étaient les médiums », ou « c'était un médium ». Ils n'en démordaient ni l'un ni l'autre ; et l'inspecteur recherchait activement tous ceux qui, de près ou de loin, naguère ou jadis, avaient été les collaborateurs des spirites de la rue d'Assas.

– Voyez-vous, me disait-il un jour, l'assassin a si bien maquillé son assassinat, qu'il a trahi par cela même le métier qu'il exerce. C'est trop bien fait, et surtout c'est trop fantastique. La suprême adresse eût été de nous donner le change en bluffant dans un autre ordre d'idées, avec d'autres expédients, et, étant adroit par profession, de simuler la maladresse…

– Mais, rétorquai-je, admettez un instant que le coupable ne soit pas un médium et qu'il se soit tenu votre raisonnement ; dans ce cas, sa ruse aurait consisté à maquiller ses crimes en crimes de médium, afin de vous

embarquer dans une fausse direction…

– Non ! La psychologie du meurtrier démontre un médium. Connaître si complètement les choses de l'occultisme révèle un occultiste. Il n'y a pas à sortir de là, si j'ose dire. C'est clair et net. Le gaillard est un roué technicien, mais sa technique et sa rouerie le perdent !

Je m'inclinai.

– Je parlais de psychologie, reprit Cointre. Eh bien ! c'est une faute de psychologie que notre homme a commise en choisissant les déguisements de ses crimes dans la garde-robe de sa profession, si riche soit-elle. On ne pense pas à tout.

– Cependant, les médiums – et j'entends ici les médiums mystificateurs – sont, par définition, des psychologues de première force, n'est-ce pas ?

– Parbleu ! Ils jouent de leurs mécènes comme M. Stéphen Orlac jouait du piano ! Mais il y a piano et piano ; je veux dire : cervelle et cervelle. Il ne faut pas confondre la cervelle d'un Apollonius d'Endor avec celle d'un Cointre. Le premier ne demande qu'à se laisser berner, le second ne cherche qu'à surprendre. Soient un tempérament nerveux, impressionnable, un esprit crédule ou fantasque, une intelligence avide de trouvailles inédites et portée à l'étude des connaissances ésotériques, – quelles proies pour un médium, si le médium est un fripon ! … Oui, mais proies trop faciles, dont la capture aisée habitue l'aigrefin à des succès peu coûteux, et le prépare

mal à des luttes plus rudes !… Allez, monsieur Breteuil, rouler celui-ci et rouler celui-là, ça fait deux ; c'est moi qui vous le dis. Et vous pouvez croire qu'entre un spirite et un détective il y a quelque chose comme différence !…

Tout cela était fort juste… Et je dois reconnaître que l'inspecteur Cointre apportait en ses actes autant de logique qu'en ses discours.

Il disséqua, pour ainsi parler, tout l'hôtel de la rue d'Assas, de la cave au grenier, sans rien découvrir – du moins à ce qu'il publia. Point de traces, point de vol, point d'effraction, point de pièces d'importance définitive ; bref, comme il disait : chou blanc. Seule, une liste reconstituée de médiums lui sembla revêtue de quelque intérêt.

Par acquit de conscience, il avait tenu à confronter le couteau du crime avec la fiche signalétique de Vasseur. On exhuma donc, du fin fond des archives du service anthropométrique, ce document, classé dans la catégorie des Décédés, et Cointre put vérifier que les empreintes du couteau et celles de la fiche étaient formidablement identiques. Les mêmes doigts les avaient imprimées, ici sur la corne du manche, là sur le carton marqué d'encre.

J'étais avec lui ce jour-là, et je lui demandai quelques renseignements sur ce Vasseur, ce criminel endurci dont l'exécution semblait n'avoir été qu'un petit incident du travail au cours d'une carrière qu'elle n'avait pas interrompue… Mais ma question ne fut pas favorisée d'une ample réponse. Cointre, livré à des cogitations, me fit

entendre que Vasseur avait payé, sur l'échafaud, des crimes d'une écœurante banalité, remarquables seulement par ce coup de poignard en X, dont sa dernière victime était poinçonnée à l'instar de la petite Pitois, de la veuve Mouchot et de M. Virgogne, ses anciens clients.

Soit qu'il fût absorbé par des réflexions relatives aux empreintes, soit que l'histoire de Vasseur lui parût totalement négligeable, je m'aperçus que toute insistance de ma part l'eût importuné. Je le laissai donc méditer, la moustache aux dents, devant la photographie (face et profil) de l'homme qu'il avait poursuivi, convaincu d'assassinat et mené au supplice.

D'après sa photographie, Vasseur me fit l'effet d'un garçon très quelconque. Il portait toutes les marques de la médiocrité. Aussi bien fallait-il que l'affaire Vasseur eût été fort vulgaire, puisque malgré mon métier de journaliste spécial, je m'en souvenais à peine. La fiche m'apprit seulement sa taille (1 m 68), ses proportions, son âge (28 ans), sa profession (horloger) et d'autres distinctives sans plus de conséquence.

Voilà tout ce que je puis relater touchant l'instruction du double crime de la rue d'Assas.

Pendant trois semaines, elle avança laborieusement, n'amenant aucune découverte ; et si tant est, en vérité, qu'elle avançât, ce fut, dans l'esprit des juges et du policier, sous forme de raisonnements inductifs et déductifs. Mais, à considérer le visage de ces messieurs et la mauvaise

humeur qui s'y peignait sous l'expression d'une indifférence affectée, j'avais l'idée de plus en plus nette qu'ils n'y voyaient que du feu, et que l'affaire Orlac-de-Crochans serait bientôt classée. L'inspecteur Cointre se prêtait sans plaisir à mes interviews. M. Bourquerin, mécontent lui-même, rêvait d'une plage bretonne vers quoi le retour d'un collègue allait tardivement lui permettre de fuir…

Retenu par un attrait mystérieux, je renonçai définitivement à mes vacances et je fréquentai chez les Orlac autant que la discrétion m'y autorisait.

Ils habitaient encore boulevard Montparnasse, faute de vouloir occuper l'hôtel de la rue d'Assas et faute de trouver ailleurs le logis désiré. Quant à prendre du repos à la campagne, il n'y fallait pas songer tant que l'instruction ne serait pas close. Stéphen, à tout moment, était mandé au Palais, pour donner à M. Bourquerin de précieuses indications sur les habitudes de son père et de M. de Crochans.

Il s'y rendait toujours en pestant, avec une nervosité bien compréhensible qui lui pinçait les narines et tirait les plis de sa figure émaciée.

Un soir, sortant de là et traversant la place Saint-Michel dans l'allégresse qu'il éprouvait toujours à quitter le Palais de Justice, Stéphen crut deviner qu'un homme le suivait.

Il se retourna, et vit en effet, derrière lui, tout près, un passant sombrement vêtu.

Il pleuvait. Un froid prématuré mettait de l'automne dans l'air. Le ciel nuageux avait fait la nuit plus tôt que de saison.

L'homme, derrière, s'encapuchonnait d'un imperméable. Une cigarette allumait une escarboucle dans l'ombre de sa face.

Stéphen hâtait le pas sous son parapluie.

Rue Danton, l'homme se rapprocha.

Stéphen, « pour voir », prit la rue Serpente, qui est un boyau détourné.

On le suivit.

Sa chair et ses os lui semblaient *alertés*. Chaque cellule de son corps s'éveillait. Et il ressentait une grande sécheresse intérieure.

Il continua de marcher, sans but…

Mais une main se posa sur son épaule, et l'arrêta.

On l'*arrêtait*, voilà le verbe ; mais le substantif ? *Arrêt ? Arrestation ?…*

– Monsieur Stéphen Orlac, pas vrai ? demanda l'homme.

Stéphen dut se taire, sous peine de gémir ; et ses genoux défaillaient.



X – LE REVENANT

L’homme parlait avec une aisance gouailleuse, la cigarette collée à la lèvre inférieure. L’incandescence du tabac jetait des lueurs rouges dans la niche de son capuchon et faisait entrevoir une face barbue où s’embusquaient, de part et d’autre d’un nez coupant, deux petits yeux noirs et froids comme des boutons de jais.

– Monsieur m’accordera bien dix minutes d’audience ? fit-il d’un ton odieusement moqueur. Ayez donc l’obligeance de me suivre. Je connais, tout près d’ici, l’endroit rêvé.

Était-ce une allusion à la Conciergerie ?…

Stéphen se laissait conduire.

– À qui ai-je l’honneur ?… demanda-t-il au bout d’un instant.

– Tout l’honneur est pour moi ! répondit l’inconnu en éclatant d’un rire plein de jubilation. Tenez, nous y voilà. Entrez, mon prince.

Ils étaient dans une buvette à peu près déserte de la rue Saint-André-des-Arts. Trois consommateurs jouaient aux cartes, et deux autres causaient, accoudés au comptoir. Retranché derrière son *zinc*, le patron somnolent essuyait des verres. Un bec de gaz répandait une lumière restreinte sur les tables de marbre gris, et, pour vaincre la fraîcheur

précoce, un poêle de fonte, porté au rouge cerise, dégageait une chaleur de four et des relents d'asphyxie.

L'homme fit asseoir Stéphen auprès de lui, sur la banquette de toile cirée, au large des consommateurs.

– Qu'est-ce que vous buvez ? dit-il. Moi, ça sera du blanc. Vous, il vous faut mieux que ça. Un petit mêlé, ça vous requinquera.

Le patron les servit indolemment.

Pendant ce temps, Stéphen, en détresse, regardait son despote avec anxiété. Celui-ci avait rejeté son capuchon d'un mouvement de tête, et il apparaissait coiffé d'une casquette peu rassurante, que son foulard de couleurs tendres n'accompagnait que trop bien. Sa barbe était fauve. Il gardait ses mains dans ses poches et cracha loin de lui le bout de sa cigarette. Puis, tourné vers son souffre-douleur, il le contempla d'un air hilare et possesseur, l'œil maître, l'œil cruel et transperçant.

Stéphen n'était plus qu'angoisse et reculade.

– Mon cher monsieur Stéphen Orlac, commença l'inconnu à voix basse, voici la chose :

« Vous venez, n'est-ce pas, de faire un héritage. Vous venez de toucher cinq millions, dont deux facilement réalisables. Eh bien ! vous allez m'en donner un. – C'est tout.

– Plaît-il ? murmura Stéphen.

– Je dis : après-demain (car je veux vous laisser le temps de donner vos ordres au banquier), après-demain matin, vous m'apporterez vous-même la somme d'un million de francs en billets de mille. Pas de chèque, non. Mille coupures de mille francs. Vous-même. Et, sacrebleu ! en voilà une figure ! Il me semble pourtant que je ne suis pas exigeant ! Vous vivrez dans l'aisance, avec les quatre millions que je vous laisse !

– Mais… en vertu de quoi… ? tremblota le pauvret.

– Vous n'y êtes pas ? Vous n'avez pas, comme ça, une petite idée de cette affaire-là ?… Soit. Nous allons vous rafraîchir la mémoire.

« Rappelez-vous, mon cher monsieur, ce que le Pr Cerral vous a dit, le jour où vous avez quitté sa clinique de la rue Galilée pour la maison de convalescence de Neuilly…

– Ce n'est pas vrai… Je ne me souviens pas…

– De quoi ! de quoi ! Des manières, avec moi ?… Allons, je vais vous montrer que j'en sais aussi long que vous. Cinéma, cinéma, mon cher garçon ! Accrochons le film, et tournons la manivelle !

« Nous sommes à Paris, dans la nuit du 16 au 17 décembre de l'année dernière.

« Voici Mme Orlac qui amène à la clinique du Dr Cerral son pauvre mari en capilotade. Et voici le Dr Cerral qui

passe la revue du pauvre mari. Mauvaise blessure à la tête. Demain, trépanation. Aujourd'hui, on fera ce qui sera possible pour les bras, les jambes et le corps.

« On le fait, mais Cerral n'est pas sans inquiétude sur certaines suites de son intervention. Vos mains le préoccupent. Et là-dessus, comme par un fait exprès, Mme Orlac téléphone : « Sauvez ses mains, docteur, c'est le virtuose Stéphen Orlac ! »

« Sauver vos mains ! facile à dire. Cerral médite. Lui qui songeait à les couper, lui qui tente audacieusement d'éviter l'amputation, lui dont le seul espoir était de vous conserver des semblants de mains à peu près inutiles, le voilà perplexe.

« Tout de suite, parbleu, il pense à la greffe humaine ! il faudrait, sur vos poignets, à la place de vos mains broyées, greffer deux mains neuves, saines, coupées à un vivant ou bien à un mort qui vient de mourir, ou bien encore conservées en bocal, baignant dans un liquide physiologique, de Rintgen ou autre… Votre génie musical, servi par votre jeunesse et votre volonté, tirerait de ces mains-là le parti qu'il pourrait !

« Oui, mais où dénicher un vivant qui consente à vendre ses mains ? Il faudrait vraiment qu'il n'en ait plus besoin ; et les désespérés ne crient pas sur les toits leur envie de se suicider !… Quant aux armoires pleines de membres en réserve, vitrines bien garnies où les amputés viendront choisir des mains ou des pieds de rechange comme on

choisit des mitaines ou des escarpins, cela c'est encore dans le domaine des temps à venir !…

« Cerral s'arrête donc à la pensée d'un mort, un mort *récent*, un mort qui soit mort *bien portant*… Fichtre ! Où trouver ça ?

« C'est alors que le hasard fit bien les choses.

« En déjeunant, le Pr Cerral lit dans les journaux que le lendemain, à l'aube, l'assassin Vasseur sera guillotiné. Il ne fait ni une ni deux, saute en auto, se rend à la prison, examine le condamné sur toutes les coutures, le trouve à peu près de votre âge et de votre taille, en bonne santé, les mains pas trop vilaines (c'est un horloger), et il apprend avec satisfaction que la famille ne réclamera pas le corps. Il le réclame donc pour des expériences, l'obtient, donne en tous lieux toutes sortes d'instructions, et rentre chez lui très content.

« Ça va bien. Mais buvez donc. Moi je n'ai pas soif.

« Le lendemain, tout se passe comme le professeur l'a prévu. Le cadavre de Vasseur arrive à la clinique dans un fourgon automobile, tout chaud et presque pantelant, tête de-ci, corps de-là. Pendant qu'on vous trépane, Cerral vous ôte les mains méticuleusement et vous ajoute celles de Vasseur. Il a pris garde de ne pas trancher la peau par une incision nette, en bracelet, trop régulière, mais au contraire de donner aux découpures un dessin capricieux dont les zigzags se confondent avec les cicatrices de vos

multiples plaies. Quelques estafilades, artistiques, pratiquées sur le dos de vos nouvelles mains, achèveront d'abuser les tiers.

« L'échange est accompli. Ah ! que de soins, que d'art et de sollicitude il a fallu, pour mener à bien une telle guérison ! pour faire prendre une soudure aussi prodigieuse !… Mais le récit vous en fut fait par le Pr Cerral lui-même et je crois d'ailleurs qu'il vous intéressa médiocrement… C'était ce jour dont je vous parlais, à l'heure de votre départ pour Neuilly, quand Cerral vous a raconté l'histoire de vos mains…

« Est-ce bien cela ? Ne vous a-t-il pas dit que désormais vous auriez, au bout de vos bras, des mains d'assassin ?… Répondez.

Stéphen baissa la tête et se cacha les yeux, de sa main couturée.

« Quel est cet homme ? pensait-il. Un aide du chirurgien, qui profite indignement du secret ?… »

– Sur le moment, reprit l'inconnu, vous vous êtes fâché, désolé… Vous vouliez même que Cerral vous enlevât ces mains étrangères… Et puis, sur ses prières, sur ses conseils, vous êtes parti comme ça, après lui avoir fait jurer de garder le silence, même à l'égard de votre femme !

Mais depuis ce jour, dites : quelle torture ! Quelle obsession, favorisée par la faiblesse de votre cerveau, si gravement atteint, et par cette nervosité qui vous est

naturelle !… Vous n’avez plus pensé qu’à faire de vos secondes mains des mains d’artiste et d’honnête homme, à les *naturaliser orlaciennes*, ces intruses, ces réfugiées, ces parasites si nécessaires !… Les avez-vous assez travaillées, pour leur faire perdre tout souvenir de leur ancien propriétaire, pour vous les *approprier* et tâcher de les façonner à la ressemblance de vos mains mortes ! Les avez-vous assez bichonnées, entraînées ! Que de dépenses, mon cher monsieur, qui servaient admirablement nos projets ! Que de mal ! Que de précautions !… Et vos gants ! que vous achetiez vous-même en cachette, parce qu’il vous les fallait d’une pointure plus grande qu’autrefois ! Ces gants dont vous grattiez le numéro, dans la solitude, pour le remplacer par le chiffre de votre pointure primitive : 7 !… Et ces odieux poils blonds qui, malgré les pâtes épilatoires et l’électrisation, poussaient et repoussaient sans cesse sur ces horribles mains – ces mains de meurtrier qui avaient poignardé une femme, un vieillard et une petite fille !…

« Vous les aviez en horreur ! Elles vivaient sur vous d’une vie personnelle. Ou plutôt c’est Vasseur qui, grâce à vous, survivait, à la faveur de ses mains !… Entées sur votre chair, elles étaient là comme des greffons sur une plante. Et vous aviez peur que cette pousse vigoureuse ne vous envahît, par la propagation de sa sève violente ! Vous redoutiez de devenir un Vasseur ! Elles avaient versé le sang, ces mains ! elles voulaient encore le répandre ! Vous les surveilliez comme des enfants qui ont déjà donné des

preuves de perversité… Mais, en dépit de vos efforts, les enfants tournaient mal, et vos mains vous menaient au crime – selon vous !

« Il faut dire aussi qu'*on* vous y aidait ; qu'*on* vous détraquait peu à peu… D'abord ces cauchemars, à la maison de convalescence ; vous vous rappelez ?

– C'était vous… ? dit Stéphen effaré.

– Ces cauchemars étaient vraiment de joyeux phénomènes ! La nuit, crac ! une lumière vous éveillait ; et vous assistiez tantôt à l'assassinat de votre père par vous-même, à l'aide d'un couteau marqué d'un X, tantôt à votre propre exécution, le tout entremêlé de tableaux variés sur votre impuissance artistique et la ruine qui s'ensuivrait fatalement… Des cauchemars ! Des cauchemars *extériorisés* ! Ah ! Ah ! Ah ! Je ris, monsieur !

– Ce n'étaient pas des cauchemars ?

– Pensez-vous, cher bon ! Un petit trou percé dans le mur, juste de quoi laisser filer le faisceau lumineux d'un projecteur… La cinématographie trichrome, vous connaissez ? En couleurs, quoi ! Ça n'est pas encore industriel, et ça coûte cher ; mais *on* ne reculait devant aucune dépense, comme vous le prouvent celles qu'on a faites pour engager les acteurs convenables, des artistes habiles et pas trop curieux de connaître la destination des films qu'ils avaient tournés.

– Mais l'écran ? Il n'y avait pas d'écran ! Pas de

tenture !…

– Jeune homme vous oubliez les leçons de vos maîtres et en particulier le cours de physique, et en particulier l'optique, et en particulier la dioptrique, et en particulier les *images réelles*. À qui sait s'en servir, un jeu de miroirs courbes et de lentilles suffit à projeter dans l'espace, comme sur un solide, une image quelconque, immobile ou mouvante. On en a fait de gracieuses et surprenantes applications ; je me rappelle, entre autres, une danseuse vivante qui apparaissait en réduction… Nous, on s'est servi du cinéma. Que voulez-vous ! *Il y en a qui savent se servir du cinéma, et d'autres du phonographe…*

Stéphen, couvert de honte, ferma les yeux et grommela sourdement :

– Pourquoi me dévoiler vos trucs aujourd'hui ?

– Parce qu'aujourd'hui, mon petit monsieur, l'effet cherché est obtenu. Parce que le but est atteint ! Un coup de mêlé, sacrebleu ! Vous allez vous faire du mal, à changer de couleur comme ça tout le temps ! Un vrai caméléon, ma parole ! Oui, à l'heure qu'il est, je puis vendre la mèche ; et je le fais, parce que je tiens à vous démontrer que je ne suis pas un imposteur ; que je n'utilise pas des machinations dont j'aurais surpris l'existence, et que je ne viens pas récolter ce que d'autres ont semé. La droiture avant tout ! Ainsi, tenez, les couteaux marqués d'un X, les *lingues* sanglants, je puis vous dire où vous les avez trouvés : un dans la porte de votre chambre à Neuilly, la

veille du premier « cauchemar » ; un autre dans la porte de votre appartement, rue Guynemer, le troisième…

– Assez ! assez !… Je vous crois !

– Malheureusement, rue Guynemer, les « cauchemars » n'étaient plus possibles… Alors, *on* a multiplié ces gentils petits billets que vous trouviez un peu partout, jusque sur votre pupitre de chef d'orchestre, et qui vous procuraient des accès de terreur si réussis ! Ah ! ah ! monsieur, *vos mains voulaient tuer, vos doigts voulaient du sang, vos dix doigts, tous les dix* ! Les Dix veulent du sang. Obéissez. Ce que cette pauvre Mme Orlac a cherché ce que ça voulait dire !…

– Ma femme ?

– Ah ! continua l'inconnu sans sourciller, ce n'était plus seulement pour suivre votre traitement et pour faire des exercices, que vous vous enfermiez dans la *chambre des mains* ! Ce n'était plus seulement pour contempler le squelette chéri de vos anciennes mains, ni pour étudier par la chiromancie les lignes de vos nouvelles mains, ni pour marquer vos gants du chiffre 7, ni pour potasser l'anatomie des doigts ! C'était…

« C'était pour lire des ouvrages de criminologie, et aussi, et surtout, c'était pour approfondir l'histoire de ce Vasseur devenu partie de vous-même et dont les mains modifiaient votre personnalité, croyiez-vous, comme deux gouttes d'encre, jetées dans un verre d'eau, le teintent tout

entier !

« Vous aviez acheté tous les journaux du 17 et du 18 décembre, veille et jour de supplice de Vasseur. Ils racontaient sa vie, ses crimes, sa mort. Et dans l'isolement, vous vous repaissiez de cette lecture ! Les coups de poignard en forme d'X, dont Vasseur signait ses meurtres, vous faisaient comprendre la marque des couteaux… Vous pensiez reconnaître, en certains de vos gestes, de vieilles habitudes gardées par vos mains… Et, un jour, vous avez voulu contrôler si elles savaient encore jeter des couteaux dans les portes, comme elles le faisaient par jeu, du temps de Vasseur, à ce que racontaient les journaux…

« Et elles savaient ! Elles se souvenaient ! C'est ce qu'il y a de mieux ! Elles ne savaient pas jouer du piano, mais elles savaient jouer du couteau ?

« Cette fois, vous avez jugé que vous étiez perdu. Car vos mains vous dominaient. Ce qu'il y avait en elles d'apache et de chourineur avait gagné votre âme en montant par les bras. Est-ce vrai ?… Allons, cher monsieur, faut-il encore vous rappeler la *bande infrarouge* et tout ce qui s'y rapporte ? Ce n'était pas mal, pour un début !…

La confusion de Stéphen était pénible à voir. Il dit précipitamment, comme pour fuir la souffrance d'un réquisitoire menaçant :

– Vous m'avez donc suivi pas à pas, vous que je n'ai jamais vu ? Vous étiez donc partout ?…

– Votre bonne, Régina Jubès, est mon amie. Vous lui devez tous les billets trouvés chez vous et les trois couteaux du boulevard Montparnasse. Je lui dois, moi, tous les renseignements qu'elle tirait de ses fouilles, des lettres habilement ouvertes et des confidences de votre femme. Mme Orlac, elle, lui doit le portrait de Spectrophélès dans la cadre de maman Monet…

– Hein ? Quel portrait ?…

– Vous demanderez ça à Mme Orlac. Il faut bien vous ménager quelques surprises !… Mais voyez donc : je connais votre vie mieux que vous-même ! N'est-ce pas que j'ai bien mené votre perdition ?

– Ma *perdition* ? Est-ce que… vous voudriez insinuer que c'est moi… qui ai tué mon père ?…

L'inconnu reprit froidement, les yeux implacables et fascinateurs :

– Il y a des moments où vous n'êtes pas très sûr du contraire.

« Quoi qu'il en soit, il serait facile de vous dénoncer et de prouver en justice que vous êtes coupable de parricide. Paix ! paix ! nous ne sommes pas seuls. Remettez-vous.

« Stéphen Orlac, mon poteau, ta concierge t'a vu sortir de chez toi le soir du crime, l'avant-veille d'une échéance qui te mettait en fâcheuse posture. Tu avais l'air préoccupé, distrait. Entre cette sortie et ton arrivée au

commissariat, tu as eu tout le temps de faire ta besogne rue d'Assas. Les empreintes de tes mains se retrouvent sur les meubles, sur le manche du couteau. Ce couteau est pareil à ceux que tu caches chez toi et qu'une perquisition ferait découvrir. (Au reste, en cas de besoin, Régina déposerait qu'elle les a vus, ainsi que ta femme ; et elle dirait encore bien d'autres choses, Régina !)

« Tout cela, tu le sais, pas vrai ! Mais ce que tu ne sais pas encore, c'est que le télégramme adressé aux Crépin et la carte pneumatique adressée à ton père ont été dactylographiés avec ta machine à écrire ; et que la chose est des plus reconnaissables, grâce à de légères encoches faites à certains caractères par notre dévouée Régina. Ça te la coupe, ça, mon fiston !

Stéphen, décomposé, lui dit avec des contractions de la gorge :

– Je n'ai pas touché au couteau, rue d'Assas !

– Allez donc soutenir ça au juge, quand il aura pris vos empreintes !

– Je n'y ai pas touché ! sanglota Stéphen. C'est vous, avec un gant moulé…

– Je ne connais qu'une chose : vos empreintes qui sont celles de Vasseur ! D'ailleurs, elles prouveront d'une autre manière votre culpabilité : en prouvant que le crime a été commis par un novice qui n'a pas pensé à se mettre des gants ou à se pointiller le bout des doigts avec une aiguille,

pour ne pas laisser de traces révélatrices. Les empreintes ! personne ne vous croira, si vous en récusez le témoignage !

« Vous aviez trop d'intérêt à cette mort.

« On vous accusera d'avoir voulu abuser de la crédulité publique en rejetant votre crime sur la mémoire d'un mort. Ou bien on vous accusera d'avoir voulu compromettre les médiums, en frappant votre père au cours d'une séance, avec un déploiement de frimes toutes spirites. On vous accusera d'avoir appris tous ces trucs-là de M. de Crochans, à qui vous avez *tout à coup* demandé des leçons d'occultisme. Celui-là, on vous accusera de l'avoir fait disparaître pour vous débarrasser d'un gêneur…

– Pourquoi, alors, pourquoi ne m'avez-vous pas compromis matériellement, dans le meurtre de M. de Crochans ?

– C'est que je ne voulais pas vous faire arrêter avant l'assassinat de votre père. Autrement dit, c'est que je voulais pouvoir causer avec vous une fois que vous auriez touché l'héritage. Vous comprenez ?… Du reste, soyez tranquille : *vous êtes compromis comme instigateur* dans le meurtre de M. de Crochans. On a préparé de charmantes lettres, tapées avec votre machine à écrire, qui prouvent votre culpabilité et par lesquelles vous avez acheté l'étranglement du chevalier.

« Donc, vous me verserez la petite somme en question, pas vrai ? Si oui, coucou ! je disparais. Si non, je mange le

morceau. Voyez comme c'est simple.

– Quel chantage ! murmura Stéphen, abasourdi.

– Chantage ? Non pas ! En tout ceci, mon cher monsieur, je n'ai fait – ou l'*on* n'a fait – que prendre des sûretés pour assurer le recouvrement d'une créance que j'ai sur vous. Par ce versement d'un million, vous n'achèterez pas mon silence ; vous acquitterez une dette. Il y a quelque chose que vous me devez.

– Quoi donc ?…

– Vos mains !

– Mes mains ? À vous ?…

– Vos mains, ce sont les miennes.

À ces mots, l'inconnu sortit les mains de ses poches. Du bout des dents, il enleva les gants de laine bleue qui les recouvraient. C'étaient des mains de métal, articulées, de navrants appareils d'orthopédie.

– Je suis Vasseur, dit-il. Voyez encore.

Et d'un geste gauche, avec ses mains inertes, il écarta son foulard, montrant à Stéphen une horrible cicatrice qui lui mettait comme un collier d'infamie.

Coup de théâtre affolant, incroyable, digne du rêve et du délire !

Stéphen entendait l'homme lui parler comme à travers une épaisse muraille :

– J’ai laissé pousser ma barbe, pour qu’on ne me reconnaisse pas. Car Vasseur doit rester mort pour tout le monde. Vasseur est un malheureux, contraint à demeurer caché. Vasseur ne peut plus gagner son pain, et il vous demande de lui payer les mains dont il s’est dessaisi pour votre bien-être… Un million la paire !

« Un million, c’était le prix que vous exigiez de vos anciennes mains ; c’était la somme que l’assurance vous aurait versée… Il est certain que les miennes sont incapables de les remplacer ; dame ! Ça n’est pas des mains de virtuose ! Mais c’est des mains de costaud, et je n’en ai plus, moi ! M’est avis que j’ai droit à une compensation. Croyez-vous que j’aurais demandé moins d’un million pour me séparer de mes mains, si l’on avait traité avec bibi, au lieu de le mutiler pendant qu’il ne pouvait ni remuer ni parler ?… Oh ! je n’en veux pas à Cerral. Il me croyait bien mort…

Les lèvres de Stéphen s’agitaient silencieusement.

– Oui, vraiment : Vasseur ! confirma le perspicace revenant.

Et il regardait avec tristesse les mains de Stéphen, qui semblaient lui rappeler tout un passé…

– Le Pr Cerral, reprit-il, avait un aide fort intelligent, celui-là même qui, par la suite, eut l’idée des cauchemars, des couteaux et de toute cette entreprise dont vous voyez le dénouement. Il devint mon compère avant même de

m'avoir entretenu de ses projets, avant même de savoir si je survivrais. C'est un rude lapin.

« Quand il vit mon corps et ma tête encore tout frémissants, il eut l'idée d'essayer une recollation.

« Mes restes appartenaient au professeur, qui les lui livra volontiers, soi-disant pour être disséqués. À peine mes mains étaient-elles coupées, que l'autre m'emporta dans une salle close, et là se mit au travail avec deux camarades enthousiastes, hardis et discrets.

« Ils ont réussi. Oh ! pas question de palingenèse. Je ne suis pas un ressuscité ! Cela prouve simplement que la mort n'avait pas commencé son œuvre de corruption et que mes tissus vivaient encore. Simple greffe, après tout ! …

« Mais si je vous disais toutes les souffrances que j'ai endurées ! Si je vous disais les sensations épouvantables de mon lent retour à la vie, les douleurs physiques, les douleurs morales, l'affreux souvenir d'avoir été décapité… Ah ! monsieur Orlac, vous auriez pitié de moi ! Vous comprendriez que j'ai expié, à ce moment-là, bien des fautes passées et futures… Et si je vous disais mon désespoir de me retrouver sans mains, ce n'est pas un million que vous me donneriez ; c'est deux !

Vasseur regardait les mains d'Orlac, et Orlac regardait les mains de fer que Vasseur, pris d'une gaieté sinistre, faisait se trémousser comme Guignol et Guignolet. Au milieu de la tornade où chavirait sa pensée, un

rapprochement se faisait dans l'esprit de Stéphen. Il leva vers l'homme des prunelles terrifiées.

– M. de Crochans…, dit-il.

– En effet, reconnut Vasseur en affectant l'insouciance. C'est moi qui l'ai étranglé. Ce gentilhomme devenait ennuyeux ; il n'attendait que la confirmation de Cerral pour révéler nos petites manigances à la justice ; et, dans un cas pareil, le professeur la lui aurait donnée !… Et puis, cela facilitait le deuxième crime…

– Cela facilitait… à qui ? À qui ?

Vasseur enveloppa Stéphen d'une œillade méprisante.

– L'ouvrage *faite* est *belle* à voir, dit-il entre ses dents. Puis tout haut :

– Allons ! Vous plaît-il de me rencontrer après-demain, à neuf heures du matin ? Ici même, pas vrai ? À cette heure-là, le caboulot ne fait pas le maximum. Ça colle ? Mille fafiots de mille balles !… Qui ne dit rien consent. Au revoir, mon cher monsieur ! Donnez-moi *mes* mains, que je les serre, autant qu'il m'est permis ! Tenez, comme ceci : tendez-moi vos poignets… Il me suffit d'appuyer sur l'objet que je veux serrer. Plus j'appuie, plus je serre. Une combinaison de ressorts… C'est assez bien inventé, mais rien ne vaut la nature, allez !

Le démon, avec ses pinces, étreignit les poignets de Stéphen jusqu'à le faire pâlir, cruauté symbolique du pouvoir souverain qu'il avait pris sur lui ! Alors il le lâcha, et

lui redit, prêt à s'éloigner :

– Neuf heures ! Après-demain !

– Un instant ! S'il vous plait, monsieur Vasseur : je suis sûr, absolument sûr de n'avoir pas touché au couteau, rue d'Assas… Alors, ce sont de fausses empreintes qui le marquent. Je crois saisir… À la clinique, votre… ami a dû prendre un moulage de mes nouveaux doigts, pendant que j'étais dans le coma ; et c'est vous qui, rue d'Assas, avec des gants moulés ou autre chose… Eh bien ! ces gants truqués, ou ces autres choses, apportez-les-moi après-demain !…

– En échange du million ?

Stéphen baissa la tête en signe de défaite et d'assentiment.

Il sortit de la buvette après son tourmenteur.

– Encore un qu'est soûl ! fit une ouvrière qui passait.



XI – CONFESSION

Stéphen rentra chez lui profondément abattu.

Il trouva Rosine affublée d'un tablier bleu, et qui remuait des casseroles sur le fourneau.

– Te voilà ! lui dit-elle. Je suis presque heureuse que tu sois en retard. Imagine-toi que Régina est partie ! Sans prévenir !… Qu'est-ce que tu as ?

– J'ai… à te parler, Rosine. Viens par ici.

Il est permis d'affirmer que le persécuteur de Stéphen n'avait pas prévu ce qui va suivre. Sa victime l'avait habitué à plus de discrétion. Souffrir, trembler, craindre en silence, déployer toutes les ressources de son esprit pour dissimuler ses tortures, telle avait été la conduite de l'artiste depuis l'origine de ses tribulations. Mis en présence de Vasseur, il venait de lui prouver sa faiblesse et sa soumission. Pourquoi, tout à coup, se décida-t-il à mettre sa femme dans le secret ?… Nous croyons qu'en cette douloureuse extrémité, il ne trouva plus la force de rester seul avec son malheur, et qu'il n'eut pas le courage de s'engager dans la voie de mensonge qu'un silence opiniâtre ouvrait devant ses pas. Légitimer aux yeux de Rosine la disparition d'un million de francs, cela comportait un édifice de fourberies trop lourd pour lui, qui était franc de nature et souffrait cruellement de rester mystérieux.

Toujours est-il que, trente minutes plus tard, Rosine

n'ignorait presque plus rien des angoisses qu'il avait supportées depuis son départ de la clinique jusqu'à l'heure difficile qui venait de sonner.

L'histoire était si imprévue, si forte, si capitale, que la jeune femme en fut d'abord suffoquée. Mais l'amour la comblait, et tout en elle s'effaça pour faire place au dévouement effréné qui est, dans le péril, la forme de la passion.

– Voilà où nous en sommes ! disait Stéphen. Le mal est fait ! Il vient de ma dissimulation. J'aurais dû te dire, dès le début – mais je redoutais cette turpitude –, te dire : « J'ai des mains d'assassin ! »… Je n'osais plus te toucher ; j'aurais cru à quelque infâme procuration ! Ces mains m'écartaient de toi. Il me semblait que leur chair contaminait la mienne, et que mon sang prenait dans leurs vaisseaux le goût du meurtre !

Rosine s'était emparée des fameuses mains, toutes moites. Elle les pressait éloquemment, et les cachait dans les siennes.

– Me pardonneras-tu, Rosine ? J'ai manqué de confiance, et voilà que je suis obligé de parler quand il est trop tard, quand ma défiance même nous a perdus. Que pouvais-je, seul, contre les menées tortueuses de mes ennemis ?…

– Ah ! Stéphen, ton cœur bat dans ma poitrine ! N'en doute plus jamais !… Je te pardonne d'autant plus

facilement que moi-même, mon ami, je ne t'ai pas toujours informé de certaines choses…

– Ce ne pouvait être que pour mon bien ! Mais moi, Rosine, je t'ai dupée, et t'ai même… Oh ! me pardonneras-tu ?… Les bijoux… Les bijoux, c'est moi qui les ai pris dans le coffre !

– Toi !

– Moi. Tu comprends… Mes bagues, ces bagues que tu conservais depuis la catastrophe, je le savais, je m'étais dit qu'elles seraient trop étroites pour mes nouvelles mains, et je me gardais bien de te parler de ces bagues… Mais sous quel prétexte refuser de les remettre, de les enfiler, ne fût-ce qu'une seconde, le jour où l'idée te viendrait de me les rendre ?… Leur disproportion ou ma dérobade t'auraient, l'une ou l'autre, donné des soupçons !

« Je pris le parti de les faire élargir à ton insu.

« Pour cela, il fallait les prendre dans le coffre, puis les y replacer sans que tu t'en aperçusses. C'était malaisé. L'absence des bagues t'aurait mise en éveil, si tu avais ouvert le coffre. Mieux valait subtiliser tout son contenu. Ainsi, ton attention ne serait pas attirée sur les bagues. Tu croirais à un vol.

« Et pour mieux t'égarer, pour donner à ce vol toute l'allure d'un cambriolage bien moderne – ne voulant pas, d'autre part, endommager le coffre par une effraction simulée –, j'inventai la *bande infrarouge*, et j'écrivis avec

ma main gauche, plus habile que l'autre, cette carte de visite que tu as trouvée dans le coffre, à la place des bijoux !

« Tout alla bien, du moins pour l'enlèvement. J'y procédai pendant que tu n'étais pas là. Les bijoux furent mis en sûreté dans la *chambre des mains* et les bagues déposées chez un orfèvre, qui me les rendit, plus larges, quelques jours après.

« Cependant, tu avais découvert la soustraction. Ton inquiétude me le disait assez. Ah ! j'étais dévoré de chagrin ! Te voir si contrariée ! En être la cause ! Combien j'ai été malheureux ! non seulement de cela, mais aussi de l'idée qu'en somme j'avais *volé* ; que j'avais machiné mon larcin comme un filou de profession, avec des raffinements pervers : que la *bande infrarouge* ne pouvait être qu'une inspiration de mes mains, plutôt qu'une création de ma cervelle, et qu'en ceci je m'étais montré moins Orlac que Vasseur !

« Dès que l'orfèvre m'eut rendu les bagues, je fus talonné par l'impatience de remettre les bijoux dans le coffre et d'en finir avec cette vilaine comédie. C'était un besoin morbide, impérieux. Différer d'un seul jour me semblait impossible.

« J'avais, du reste, combiné mon affaire et prévu toutes les traverses. (L'aisance de mes trouvailles et leur malignité m'épouvantaient !)

« Incapable d'ajourner la restitution, je n'attendis pas le

lendemain où j'aurais pu profiter de ta sortie ; et le soir même…

« Tu étais dans le salon. J'avais disposé dans la *chambre des mains*, contre les prises de courant de mes machines, le commutateur d'une dérivation électrique qui me permettait d'éteindre et de rallumer les lampes de notre chambre à coucher, dont les fils passaient par là.

« J'interrompis le circuit, paralysant l'action des trois commutateurs de la chambre à coucher.

« Te sachant paisible, occupée à coudre, je laissai sans moi tourner l'électriseur, dont le bourdonnement étouffait plus d'un bruit et te persuadait de ma présence dans la *chambre des mains*. Puis, déchaussé, marchant avec soin sur le tapis, je parvins au placard des coffres, portant les bijoux noués dans un mouchoir avec une carte de la *bande infrarouge*.

« Je pris la clef dans la cachette du bureau Directoire, j'ouvris le placard et le coffre aux bijoux. Mais le malheur voulut qu'à ce moment-là…

– Dieu ! fit Rosine. Cette poigne qui m'a saisie… Ah ! je comprends sa force, à présent !

– Pardonne-moi ! Oh ! pardonne-moi, Rosine ! C'était le seul moyen de te laisser dans l'ignorance ! Qu'aurais-je dit, qu'aurais-tu dit, si je m'étais laissé prendre ! Je devais aller jusqu'au bout de mon entreprise, refermer le coffre, replacer la clef et m'esquiver sans que tu devines ce que

faisait l'intrus et que l'intrus s'appelait Stéphen Orlac !…

« Oh ! ce phonographe ! Avec quel dégoût de moi-même je l'ai employé à couvrir ma retraite ! Avec quelle horreur j'admirai l'astuce et l'efficacité de mon expérience !… Tu souris ? Que tu es bonne ! Ma chérie, que de fois, mentalement, je t'ai suppliée de m'absoudre, moi qui t'ai terrassée, ligotée, bâillonnée !…

« Je n'avais plus qu'une hâte : m'échapper vivement de cette chambre à coucher, courir à la *chambre des mains*, redonner la lumière et te délivrer de tes entraves !

« Hélas ! mon supplice n'était pas terminé ! Mentir, toujours mentir ! Et qui tromper ? Ma bien-aimée, ma femme, mon amie la plus sûre !… Mais j'avais redouté que tu n'insistasses pour porter plainte, et quand j'ai vu au contraire que tu m'en dissuadais, quelles actions de grâce !…

« Maintenant, tu sais tout.

« Mais quoi ? On dirait qu'il te reste des doutes ?… Je te jure, Rosine, que je n'ai plus rien à te dire… Attends, que je cherche… Ah ! si ! La carte de la *bande infrarouge* dans le coffre-fort de papa !

« Que je te dise !

« Le soir du meurtre, j'avais contribué, comme M. Breteuil, comme M. Pinguy, à sortir du coffre les papiers et les objets précieux. Sans y faire attention, j'avais laissé sur une traînée de poussière la marque de mes doigts –

l’empreinte de Vasseur ! Et voilà que M. Cointre la découvre avec sa lampe ! Affolé, tremblant que la vérité ne lui saute aux yeux, je cherche un moyen de l’embrouiller…

« Pendant que toutes les personnes présentes ont le nez dans le coffre et contemplent l’empreinte, vite, sans me retourner moi-même, à la dérobée, je prends dans mon portefeuille une carte de la *bande infrarouge*, et, les dossiers étant sur la table derrière moi, je la glisse dans celui du dessus !

« Je pensais seulement corser le phénomène de l’empreinte en y mêlant une énigme supplémentaire. N’ayant jamais lu la prose de Vasseur, je ne savais pas que l’écriture de ma main gauche était restée la sienne. Ma machine à écrire, je ne l’avais achetée, vraiment, que rebuté par la rééducation si laborieuse de ma main droite et la puérilité des caractères qu’elle traçait ! Et puis, non seulement l’écriture de ma main gauche me déplaisait, mais écrire ainsi, me montrer gaucher en public, devant toi, n’était-ce pas dangereux ? N’était-ce pas me trahir ? « Cette carte de visite était la dernière. Je n’en avais calligraphié que trois. Et c’est bien par hasard – par imprudence ! – qu’elle se trouvait encore dans mon portefeuille !

« Cette fois, rien ne t’est plus caché… Rosine ! Rosine ! À quoi penses-tu ?

– Et l’homme blanc, Stéphen ? Le voyageur qui était dans ton wagon ? Le cadavre de la catastrophe ? Le Sâr

Melchior, enfin ?

– L'homme blanc, tu m'en as déjà parlé. Le Sâr Melchior, M. de Crochans ne s'est pas privé de m'interroger sur lui. Ne font-ils donc qu'une seule personne ?… Je te jure que je n'ai jamais parlé au Sâr Melchior !

– Alors, dans le train, entre Nice et Montgeron, lui et toi, rien ?

– Absolument rien ! Il faut que la collision nous ait rapprochés l'un de l'autre par *l'accordéonnage* de notre wagon !

Rosine, les yeux clos, fit un grand soupir. Elle parut soulagée du dernier poids qui l'oppressait encore, et ses yeux vastes et charmeurs se rouvrirent comme sur une vallée bienheureuse. Mais son visage se rembrunit presque aussitôt, et elle dit :

– Oui, beaucoup de mystères sont expliqués, Stéphen. Mais pas tous.

– Tu sais pourtant à quels mobiles j'obéissais en m'enfermant… C'était pour lire et relire en paix l'histoire du criminel… C'était pour étudier la criminologie, la chiromancie – une belle blague, la chiromancie ! J'ai pu le vérifier sur mes… sur les mains de Vasseur. Va ! ce n'est pas aux lignes de la paume qu'on peut se fier pour connaître le caractère d'un homme !

– Ce n'est pas de cela que je veux parler, Stéphen. À

mon tour de te faire des confidences. Suis-moi :

« Le Sâr Melchior m'est apparu, nettement, indiscutablement, plusieurs fois, aux instants les plus critiques de cette aventure : à Montgeron, derrière le brancard qui t'emportait ; rue Galilée, pendant que Cerral pesait tes chances de vie et de mort ; rue Guynemer, sur la porte percée d'un couteau ; enfin dans notre chambre à coucher, quand j'ai découvert la disparition des bijoux.

« Je ne mentionne pas son passage photographique dans le cadre de maman Monet, puisque Régina est certainement l'auteur de cette aimable facétie. Je lui avais parlé de ces apparitions, c'est une traîtresse, elle a voulu me faire peur et, avertie de tes intentions par son espionnage, elle a fait coïncider avec la restitution des bijoux l'incident de cette photographie, qu'elle s'est procurée d'une façon quelconque…

– En effet, dit Stéphen, Vasseur y a fait allusion.

– … Mais les autres apparitions du Sâr sont inexplicables !

« C'était un fantôme, un *vrai spectre*. Je l'avais surnommé Spectrophélès, un jour d'espérance et de gaieté, un jour où je pensais ne jamais le revoir ! C'était une ombre éphémère, obscure et liserée d'un galon flamboyant…

« Comment l'expliques-tu ?

– Je ne l'explique pas, mon amie. Il faut supposer ici

quelque truc de ceux qui poursuivaient notre chute, quelque fantasmagorie propre à t'épouvanter ! Tu sais que je ne crois guère aux esprits…

« Dans mon trouble, cependant, j'ai voulu savoir ce qui se cache au fond du spiritisme et si feu Vasseur pouvait bavarder… Mais deux essais avec M. de Crochans m'ont rassuré. Les âmes ne reviennent pas. Tout cela n'est qu'illusion. Le subconscient de l'évocateur joue le rôle de l'Esprit. Le spirite s'entretient donc avec lui-même, comme je t'ai déjà dit. Et ce qui le prouve, c'est que Vasseur est vivant et que, pourtant, son nom m'est venu sur les lèvres au début de la première séance avec le tableau et au commencement de la seconde avec le mannequin ! C'est que je le croyais mort, et mon subconscient, tout occupé de lui, me soufflait son nom comme étant celui du trépassé qui voulait se faire entendre. Par bonheur, j'ai paré au grain. Je n'ai pas voulu prononcer ce nom qui pouvait suggérer bien des idées à M. de Crochans, vieux routier peut-être féru de sa science, mais plutôt incrédule et fort averti du rôle que joue le subconscient dans les discours des tables parlantes – que ces tables soient, si j'ose dire, des tableaux ou des mannequins ! Peut-être, au pis aller, s'est-il aperçu que je trichais ; mais, en tout cas, il en a été pour ses deux négations.

« Ah ! pensa Rosine. *Deux négations valent une affirmation* ! Ce sont ces deux négations-là qui ont mis le chevalier sur la voie de la vérité ! La première fois, il a compris que Stéphen se refusait à prononcer le nom d'un

mort. La seconde fois, aidé par quelque autre indice (comme la quasi-simultanéité de la catastrophe de Montgeron et du supplice de Vasseur) et s'appuyant sur ce fait que lui et Stéphen évoquaient des âmes de meurtriers, il a deviné que Stéphen taisait le nom de Vasseur ! Et c'est ce que Cerral lui aurait confirmé, si la mort n'avait emporté notre chevalier avec ses découvertes ! Rusé chevalier ! Il savait bien que le premier nom qui se présenterait à l'esprit de Stéphen serait celui qui le hantait sans cesse, et peut-être espérait-il que son élève perdrait assez la tête pour le laisser échapper !… »

Mais Stéphen s'étonnait :

– *Spectrophélès* !… Qu'est-ce encore que ce fantôme ?…

« À la réflexion, comment pourrions-nous accuser nos adversaires de l'avoir fait surgir devant toi quelques minutes après la catastrophe, quelques secondes après ta trouvaille de Melchior Chaplot, mort contre moi, et une heure avant mon arrivée à la clinique ?…

« Comment admettre que Vasseur et son acolyte soient pour quelque chose dans la deuxième vision que tu as eue de ce spectre, se manifestant à tes yeux dans la salle d'attente de la clinique ? Vasseur vivait encore, cette nuit-là, et il n'était pas question de lui relativement à moi ! Son complice, l'aide de Cerral, venait de me voir pour la première fois, sur la table d'examen ; peut-être même ne me vit-il que le jour suivant…

« Enfin, rue Guynemer, sur la porte, je n'ai rien vu, moi, de ce que tu voyais !…

« Je n'y comprends rien. Il faudrait faire une révision des événements, noter les coïncidences des apparitions avec les faits que nous connaissons…

– Oh ! dit Rosine, les coïncidences ! Elles trompent trop souvent. Les véritables rapports ne se dévoilent qu'après coup, lorsqu'on est en possession du vrai.

« Qui m'aurait dit, après ton retour rue Guynemer, que l'amélioration de ta santé n'était que le ralentissement d'une persécution, dû à des obstacles matériels et à l'honnêteté de nos domestiques ?

« Qui m'aurait dit, plus tard, que l'aggravation de ton état provenait de l'engagement de cette Régina Jubès, et non, comme je le supposai tour à tour, du changement de domicile auquel on t'avait acculé, ou bien de ces bagues que tu t'étais remis à porter et qui revenaient de je ne sais où ?… Mais je ne voyais rien ! Je ne pouvais pas supposer que cette petite noiraude plantait des couteaux sanglants, semait des billets venimeux, lisait nos lettres et guettait nos actions, la peste !

« On ne sait jamais qu'une faible partie de ce qu'on croit savoir totalement ; alors, que dire de ce qu'on croit ne savoir qu'à moitié !… Tiens, j'avais de sombres pressentiments, à la gare du PLM, en t'attendant, le 16 décembre. Eh bien ! sais-tu ce que c'était, mes

pressentiments ? J'en prends conscience aujourd'hui. Voilà : j'avais lu dans le *Petit Parisien* que Vasseur serait guillotiné probablement le surlendemain. Moi, ça me retourne toujours, ces choses-là. Et je n'y pensais plus, remarque ! Mais mon « subconscient », comme tu dis, ne l'oubliait pas ! J'étais mal à l'aise ; et après la catastrophe, je me suis dit : « C'étaient des pressentiments ! »…

« Non, non, mon cher cœur, laissons les coïncidences en repos !

« C'est encore une coïncidence qui m'a fait traduire par le chiffre 10 l'X des couteaux sanglants, lequel X n'était en somme ni un chiffre, ni une lettre…

« Et lorsque j'ai trouvé le coffre aux bijoux vide de son dépôt, qu'ai-je dit ? « Le hasard ne peut expliquer une coïncidence aussi nuisible à des intérêts aussi considérables ! » Car cela tombait juste au moment où je pensais à vendre mes bijoux. Dieu sait pourtant que le hasard seul avait déterminé le jour et l'heure !…

« Ah ! nous n'avions pas cinq millions à cette époque-là !

– Nous n'en avons plus que quatre, observa Stéphen.

– Quoi ! Tu voudrais payer ? Te soumettre à cet homme ?

– Il me tient !

– C'est à voir.

« Oh ! lui et son complice – ou ses complices – ne sont pas des enfants ! D'accord. Ils t'ont bien poussé jusqu'au fond de l'impasse, et, certes, rien n'est plus habile, ayant assassiné un rentier dont l'avoir se compose d'immeubles et de valeurs enfouies aux sous-sols d'une banque, que d'intimider son héritier et de lui faire donner un million en billets de mille francs !

« Mais es-tu bien certain qu'il ne vaudrait pas mieux dénoncer les maîtres chanteurs ? Tu es envoûté, possédé, Stéphen. Un effort ! Redresse-toi !

– Les dénoncer ! On ne les prendra pas. Ils me dénonceront avant de disparaître. Je resterai seul, ayant contre moi toutes les preuves…

« En l'absence de Vasseur, dans l'impossibilité de le confronter, de le mesurer, de le reconnaître, qui donc admettrait sa survivance ? Les témoins de sa recollation sont de mèche avec lui, et sans doute introuvables ! Personne ne me croira, si j'atteste que c'est Vasseur ressuscité qui a tué mon père et le chevalier !

– Mais, dis-moi : ce que cherchent ces gens, ce n'est pas ta perte, c'est de l'argent.

– Faute d'argent, ils me perdront par vengeance.

– Hum ! Eh bien ! raisonnons, veux-tu ?

« Ou tu chantes, ou tu ne chantes pas.

« Si tu chantes, si après-demain tu remets à Vasseur le

million demandé, qu'arrive-t-il ?

« Un maître chanteur n'est jamais rassasié. Dans six mois, sous les mêmes menaces, il exigera de toi un autre million. Dans un an, un autre. Dans deux ans tu seras sur la paille. Et alors, qui sait ce qu'il t'ordonnera de commettre, pour prix de son silence ? Car son chantage est de nature inusable : il ne s'agit pas d'un objet compromettant à récupérer et dont la restitution enlèverait toute puissance au maître chanteur. Tu auras beau le couvrir d'or, il restera toujours aussi dangereux ; et tant que la prescription des crimes ne sera pas acquise, tu vivras la vie la plus misérable : subjugué, esclave, le cou dans la lunette de l'échafaud ! Sans compter que la prescription n'éteindra pas grand-chose ! Même impuni, un homme convaincu de parricide est, pour tout le monde, un scélérat. Et si, au bout de quelques mois ou de quelques années, tu te décidais à secouer le joug ; si tu prenais tardivement le parti de dénoncer Vasseur, combien tu regretterais le temps perdu, l'argent gâché, les souffrances superflues !

« Mais Vasseur te laisserait-il aller jusque-là ? Il te surveillera constamment. Au moindre indice de révolte, à la première apparence de lassitude, ou simplement dès que tu n'auras plus le sou, il te supprimera ! N'es-tu pas, selon lui, avec quelques coquins dont il est le complice, le seul dépositaire du secret de sa vie ?

– C'est vrai, dit Stéphen.

– Supposons maintenant que tu ne chantes pas, et que

tu dénonces Vasseur sur-le-champ. Dans ce cas, ou il échappe à la police ou la police s'empare de lui.

« S'il échappe, c'est mauvais. Pour le faire arrêter, tu auras mis la justice au courant de tout ; le secret de tes mains sera connu ; et, l'existence de Vasseur restant problématique, ta défense sera difficile. On te prendra pour un menteur ou pour un dément. Cerral, libéré du secret professionnel, confirmera la greffe des mains, mais il ne sait pas ce qu'est devenu le corps de Vasseur. Ce corps était destiné à s'en aller en petits morceaux sous le scalpel de ses élèves ; le professeur l'a abandonné à l'un d'eux ; et la disparition de cet aide, ainsi peut-être que de certains autres, ne démontrera pas la résurrection de Vasseur. On ne verra qu'une chose, c'est que l'empreinte de tes mains s'identifie à l'empreinte du couteau…

« Mais si Vasseur n'échappe pas, si on l'arrête après-demain matin, au rendez-vous qu'il t'a donné, tout change !

– Crois-tu ? objecta Stéphen. Même en sa présence, si je soutiens que les empreintes fatales ne proviennent pas de mes mains, le juge haussera les épaules !

– Ne m'as-tu pas dit que Vasseur t'apporterait le gant moulé, le gant-cachet ?

– Et s'il ne l'apporte pas ?

– Donnant, donnant !…

– Il peut refuser. Il ne m'a rien répondu à ce sujet. Il me tient d'autre sorte !

– Non ! C'est toi qui le tiens, parce qu'il croit te tenir, parce qu'il est persuadé que tu n'es plus qu'une machine dont il possède la clef, alors qu'il n'en est rien, et que nous sommes deux ! Songe à quel point cet homme est plein de son despotisme ! Son triomphe sur toi l'aveugle. Ce rendez-vous qu'il t'a donné le montre bien. Il n'imagine pas que tu puisses te rebeller !

– Et s'il ne vient pas *lui-même* ?

– Il viendra. Tout l'indique. Sa suffisance, d'abord.

– Hum ! Enfin, admettons. Admettons qu'il vienne, qu'on l'arrête *et qu'il ne soit pas porteur du gant* ! Après ?…

« Rappelle-toi qu'il m'a compromis par des lettres toutes prêtes, dans le meurtre de M. de Crochans. Réfléchis que, le jour même de ce premier assassinat, j'avais tenu dans mes mains les mains de bois du mannequin. Cointre n'a rien dit, mais il a pu retrouver sur ces mains de bois, toutes démontées qu'elles sont, les mêmes empreintes que sur le couteau ! Il n'en faut pas davantage pour me soupçonner d'avoir fait à l'assassin du chevalier, avant le crime, la démonstration d'une mise en scène machiavélique !…

« Quant au second meurtre, hélas ! je n'aperçois vraiment aucune échappatoire !

« Ce Vasseur est inexorable !… Il le porte d'ailleurs sur sa figure.

– À quoi ressemble-t-il ?

– Il est blond, avec des yeux noirs et une peau brune. Il vous regarde comme un aigle cruel. Pour l'allure, on dirait un artisan qui a des prétentions d'artiste. Mais son langage vous déroute : il est multiple, tantôt trivial, tantôt presque choisi. Des mots d'argot suivent des termes techniques prétentieux. Cet homme paraît avoir des teintures de tout. Il vous tutoie et ne vous tutoie plus. Il est sûr de lui. Il est effrayant.

– Nous *devons*, nous *devons* le livrer à la justice ! s'écria Rosine. Il est impossible que la vérité ne se fasse pas jour ! Qu'on l'arrête ! Il est impossible que la victime soit châtiée quand le coupable est là, qu'on le tient à merci, sous les verrous !… Stéphen, aie confiance ! Le raisonnement me fait défaut, mais la raison me crie qu'il faut le dénoncer !

– Il faudra donc avouer ma disgrâce, Rosine ? Publier que Stéphen Orlac a des mains d'assassin, comme le roi Midas avait des oreilles d'âne ? Sombrer dans le ridicule le plus mortel !…

– Le fin mot ne sera pas ébruité. Mais, à tout prendre, cela ne vaudrait-il pas mieux que de végéter dans les transes, le couteau sur la gorge et le couperet sur la tête ? Enfin, notre devoir n'est-il pas de poursuivre le meurtrier de ton père et de notre vieil ami, le bourreau qui t'a persécuté, le maître chanteur qui veut t'escroquer ta fortune, et – que dis-je ! – un assassin redoutable, qui a déjà commis

d'affreux méfaits, qui peut en commettre d'autres, et qui n'a pas payé sa dette ?… Qu'est-ce que ce Vasseur ? Un forçat en rupture de guillotine ! Un évadé du panier de son ! Sa liberté, sa vie sont illégales ! Sa présence au soleil est une injure au droit ! Elle offense la société ! Elle offense même la raison…

Rosine s'arrêta brusquement et se prit à songer avec intensité. Elle se plaçait, en esprit, hors des événements. Elle « montait dans Sirius » et s'efforçait de contempler les faits d'un œil neuf et désintéressé. Puis elle abaissa son regard sur Stéphen.

Il était sans force et sans couleur. On ne pouvait pas le lui reprocher. Depuis la catastrophe de Montgeron, il endurait les tourments d'un damné. D'autres seraient sortis de telles passes avec des cheveux blancs ; d'autres muets ou bègues ; d'autres contrefaits ; d'autres les pieds devant. Elle le sentait diminué, incertain. Tout à l'heure, au récit qu'il lui faisait, elle avait été fort surprise des stratagèmes inventés par son imagination forcenée pour dissimuler la taille de ses mains, supérieure à l'ancienne. À quoi bon ces grattages de gants ? À quoi bon l'élargissement des bagues, qui entraînait le cambriolage des bijoux ? Les blessures, les coutures et les cicatrices auraient justifié le gonflement des mains et la déformation des doigts !… Or, depuis ce temps, que de secousses Stéphen avait encore supportées : ces billets, ces crimes, ces suspicions qu'il avait, par deux fois, senti rôder !…

Elle dit :

– Laisse-moi faire, veux-tu ? J'ai mon idée. Je prends tout sur moi. Mais des conseils me sont indispensables. Des conseils autorisés. Les demander à quelque magistrat, il n'y faut pas songer ; cela équivaudrait à une dénonciation. Quelqu'un que je connais réunit toutes les conditions voulues. C'est un homme pour qui la justice n'a pas de secrets, et pourtant ce n'est pas un fonctionnaire. Son amitié me répond de sa discrétion. J'ai nommé M. Breteuil, qui est journaliste judiciaire. Consens-tu à me passer le gouvernail ?

Stéphen, écrasé de fatigue, fit un geste d'abandon :

– Ah ! volontiers !

La jeune femme continuait son travail intérieur. Elle caressait d'un doigt rose la pourpre vive de ses lèvres, et dans ses yeux dévorants scintillait cette flamme qu'elle avait remarquée aux prunelles du chevalier de Crochans la nuit même de sa mort.

XII – À LA CONCIERGERIE

Mme Orlac, qui savait le prix du temps et ne faisait pas fi des agréments du luxe, n'avait pas attendu d'habiter un hôtel particulier pour reprendre une automobile et se réabonner au téléphone.

J'étais à dîner lorsque la sonnerie de mon appareil retentit.

– Allô ! M. Breteuil ?… Ici Mme Orlac.

– À vos ordres, chère madame.

– Ne prononcez pas mon nom si vous n'êtes pas seul.

– Fort bien. Je suis seul. Qu'y a-t-il pour votre service ?

– Il faut que je vous voie au plus tôt, secrètement. Peut-être suis-je guettée dans la rue ; c'est peu probable, mais possible. Comment faire ? Cette nuit ?

– Non. Si vous êtes épiée, votre sortie nocturne vous trahirait à coup sûr, et puis, la nuit, par les rues désertes, les *filatures* sont beaucoup plus faciles. Venez au contraire en plein jour, demain matin, au moment où les employés se rendent à leur travail, où les femmes vont au marché ; profitez de l'agitation.

– Bien ! Pourrai-je vous voir ailleurs que chez vous ?… Pour votre gouverne, j'ai des courses à faire ; Régina s'est sauvée, ma sortie sera donc justifiée.

– Parfait. Alors, voulez-vous à huit heures et demie ?… Où diable puis-je vous attendre… Je cherche un endroit qui ne puisse faire naître aucun soupçon… Votre couturier. Qui ?

– Alexis, rue de la Paix.

– Vous me trouverez chez lui. Convenons d'une feinte : je serai votre homme d'affaires, à qui vous aurez des ordres à donner.

– À votre avis, dois-je prendre l'auto ?

– Pas d'importance. Mais encore un mot : votre mari est-il surveillé, lui aussi ?

– Si je le suis, il l'est.

– Et votre démarche auprès de moi est connue de lui ?

– Bien sûr !

– Alors, qu'il sorte avant vous demain matin, et qu'il fasse une bonne promenade à pied. Ça ne lui fera pas de mal et, s'il est surveillé, ça occupera toujours l'un de vos surveillants.

J'entendis un rire perlé, un peu contraint, et la conversation se termina sur un échange de bonsoirs.

Vu la morte-saison et l'heure presque anormale pour un grand couturier, je ne trouvai dans les salons d'Alexis que deux ou trois vendeuses à peine débarrassées de leurs

chapeaux. Je ne jurerais pas qu'elles furent dupes de notre comédie, ni que la *seconde*, faisant fonctions de *première*, ne crut refermer la porte du boudoir sur un couple d'amoureux… Il n'importait. L'essentiel, pour la maison Alexis, était que la cliente eût commandé deux robes d'un deuil irrésistible. L'essentiel, pour nous, était d'être ce que nous étions et de pouvoir causer librement.

Lorsque Mme Orlac m'eut exposé par le menu toute l'histoire de Stéphen – mystères éclaircis et mystères à éclaircir – et lorsqu'elle m'eut donné son opinion motivée sur le parti qu'il convenait de prendre, je ne pus qu'abonder dans son sens ; et nous décidâmes d'un commun accord que le persécuteur de son mari serait arrêté le lendemain matin rue Saint-André-des-Arts – pourvu qu'il se montrât ponctuel !

Réservant à plus tard les joies de l'émerveillement, je dressai le programme de l'action.

– Il est indispensable, dis-je à Mme Orlac, que votre mari fasse sa déposition aujourd'hui même. Je vais donc provoquer au Palais de Justice la réunion de quelques personnes dont le ministère doit être requis ou dont l'assistance me paraît indiquée. Votre mari parlera devant elles, et il sera procédé à la signature du mandat d'arrêt.

« Je connais assez les mœurs du Palais, et je prends sur moi de fixer l'heure et le lieu de la comparution.

« Venez tous deux à trois heures de l'après-midi.

« Mais il faut parer à l'espionnage dont vous êtes peut-être l'objet. Il faut dépister les suiveurs possibles et les affidés qui pourraient monter la garde autour du cabinet de M. Bourquerin… D'un autre côté, si votre mari est surveillé, il est nécessaire que ses argus le voient se rendre chez son banquier, afin de leur donner à croire qu'il est allé chercher le million…

« Quelle est votre banque ?

– Le Crédit lyonnais.

– Siège central ?

– Oui.

– C'est plus que parfait. Prêtez-moi votre attention :

« À deux heures et demie, vous vous ferez mener tous deux au Crédit lyonnais, dans votre auto. Stéphen sera muni d'une serviette. Vous descendrez devant la façade, boulevard des Italiens. L'auto vous y attendra. Vous ferez détours sur détours dans les hauteurs du labyrinthe de la Finance, et vous en sortirez par la porte de la rue de Choiseul, où vous trouverez un taxi mobilisé par mes soins.

« Ce taxi vous conduira quai de l'Horloge, à la porte de la Conciergerie. J'y serai moi-même, et je vous guiderai jusqu'à certaine salle de ma connaissance, où nous serons tout à fait à l'abri des fâcheux.

– À la prison ? Vous allez bouleverser mon pauvre Stéphen !

– Que voulez-vous ! Je ne peux pourtant pas convoquer M. Bourquerin et M. Lambert-Gondat chez *Maxim* ou au *Majestic* ! La Conciergerie communique avec le Palais ; ces messieurs arriveront par là, c'est commode et prudent. Je poursuis :

« La déposition terminée, vous regagnerez le Crédit lyonnais par les mêmes moyens ; le taxi vous dépose rue de Choiseul. Vous retraversez le labyrinthe de la Finance. Et vous rentrez chez vous dans votre automobile, porteurs d'un million imaginaire.

– Il faudra bourrer la serviette avec des vieux papiers…

– Inutile. Un million en billets de mille ne tient pas plus de place que *Les Trois Mousquetaires*.

– Combien de temps durera la déposition ?

– Le temps qu'il faudrait pour obtenir le paiement du million au Crédit lyonnais.

« Tout va bien ? Vous y êtes ?… Alors, quittez-moi. Je ne sortirai d'ici qu'après vous, et je n'ai pas une minute à perdre.

Mme Orlac me tendit sa main, que je baisai. Nous allâmes ensemble jusqu'au palier d'Alexis, reconduits par l'aimable *seconde*. Là, je laissai Mme Orlac prendre les devants, et, simulant l'homme d'affaires qui note des ordres sur ses tablettes, je comptai jusqu'à mille, à la cadence du pas de troupe, avant de franchir le seuil de

l'immeuble.

Les bureaux de mon journal sont situés dans le quartier. Je m'y rendis sur l'heure, et m'emparai du téléphone.

La salle que je m'étais permis de choisir pour y faire entendre la déposition de Stéphen Orlac, se trouve au cœur même de la vieille geôle parisienne.

On n'y voyait, pour tout mobilier, qu'une table et quelques chaises.

Lorsque j'introduisis M. et Mme Orlac, quatre personnes s'y trouvaient déjà. Des gardes et un employé du Service anthropométrique se tenaient dans le couloir.

Je fis à part moi l'appel des présents : le substitut Lambert-Gondat, un greffier, M. Cointre, le vieux Dr Frouardet, médecin légiste.

Deux absents. L'un ne viendrait pas, on m'en avait prévenu. L'autre était réputé pour son inexactitude, et lorsque nous entrâmes, M. Lambert-Gondat était à dire plaisamment que, s'il est vrai que l'exactitude est la politesse des rois, M. Bourquerin n'aurait su coiffer couronne sans devenir un malotru ; d'où il concluait, non sans liesse, que M. Bourquerin se trouvait impropre, par nature, à se pelotonner dans un trône et à faire des moulinets avec un sceptre.

Stéphen – est-il besoin de le dire – montrait la pâleur et

l'agitation de l'insécurité.

Pourtant, jusque-là, tout s'était déroulé selon mes prévisions. Sous une pluie de tempête, un taxi attendait M. et Mme Orlac à la porte de la Conciergerie, et leur limousine les attendait non moins devant le Crédit lyonnais.

Nous n'avions donc qu'à patienter, en unissant nos prières pour que M. Bourquerin ne témoignât point à l'excès de son inaptitude à régir les peuples.

Les fonctionnaires que j'avais convoqués – avec, bien entendu, l'assentiment de M. Bourquerin – ignoraient l'importance de cette alerte. « Une déposition intéressante », ils n'en savaient pas davantage. Et chacun occupait son désœuvrement comme il pouvait.

La fenêtre grillée, donnant sur une cour intérieure, éclairait d'un jour triste ce lieu judiciaire ; elle ruisselait, fouettée de rafales. M. Cointre me parut à l'unisson de l'ambiance. Son air rogue et chagrin, son mutisme, s'accommodaient du climat et de l'atmosphère. Il fut presque incivil envers nous qui arrivions, se levant à peine et nous regardant sans aménité.

Je dois dire, à sa décharge, que les circonstances n'impliquaient nulle courbette mondaine : et M. Lambert-Gondat nous le fit bien sentir en reprenant avec le Dr Frouardet – et ce à mi-voix – une conversation interrompue.

Le greffier contemplait ses ongles. Cointre observait

Stéphen de cet œil qu'ont les chiens qui grognent (était-il repris de ses premiers soupçons ?). On n'entendait, sur les poussées de la bourrasque, que les chuchotements alternés du substitut et du médecin légiste.

Malgré le soin qu'ils prenaient de ne prononcer aucun nom, je compris qu'ils s'entretenaient de l'affaire de la rue d'Assas.

Le Dr Frouardet avait pratiqué l'autopsie des cadavres.

– Non, disait-il, pas la moindre indication, ni externe, ni interne. J'ai cru, un instant, avoir découvert un cheveu dans un ongle du premier mort… Un cheveu noir. Mais c'était un poil de la peau d'ours.

– Et… Et dans les yeux… ? hasarda le substitut moitié figue et moitié raisin.

– Dans les yeux, je n'ai rien trouvé non plus, répondit fermement le docteur. Oh ! je ne m'en cache pas : j'ai regardé dans les yeux…

« Jusqu'à présent, mes nombreuses observations me font croire que jamais un assassiné ne conservera, photographiée sur sa rétine, l'image de sa dernière vision et qu'on pourra de la sorte trouver en lui-même le portrait de son assassin. Il m'est avis que c'est une légende. Mais j'estime scrupuleux de m'en assurer en toute occasion, dussé-je passer pour une baderne. Car cette légende se fonde sur la théorie des *scotomes* ; et cela, c'est de la science.

– *Scotomes* ? questionna M. Lambert-Gondat.

– *Scotomes* : taches ténébreuses, silhouettes laissées sur la rétine par la contemplation d'un objet trop lumineux où trop illuminé. Vous vous rappelez les vers de Rostand :

… lorsqu'on a trop fixé le soleil

On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil…

« Seulement, la rime a trompé le poète. Le rond n'est pas vermeil ; il est sombre, phénomène particulièrement sensible lorsqu'on l'observe sur un fond blanc. Tout au plus les *scotomes* sont-ils cernés d'un halo ignescent qui les déborde à peine. Ce sont des clichés négatifs.

– À quoi sont-ils dus ?

– Vous savez que la vision n'est autre chose qu'une suite de photographies. *L'œil* est la chambre noire, *la rétine*, la plaque sensible, et *le pourpre rétinien* la couche de sels que la lumière décompose. En temps normal, *le pourpre* se recompose assez instantanément pour que chaque photographie s'efface aussitôt que prise. Mais si vous commettez l'imprudence de regarder longuement un point splendide, ou si quelque objet éblouissant frappe votre regard, c'en est fait : *le pourpre*, trop vivement impressionné, ne se régénère qu'avec lenteur, et parfois l'image, indélébile, l'affectera sans espoir de guérison.

– C'est curieux, cela !

– La mort, en arrêtant toutes les fonctions, supprime

tout travail reconstitutif. Supposez qu'un homme succombe avant que son *pourpre rétinien* se soit débarrassé d'un *scotome* ; si ce *scotome* reproduit les contours de son meurtrier (que nous imaginerons avoir été resplendissants), ne voilà-t-il pas un fait qui corrobore notre légende ?

– En effet.

– Oui, mais de là à ce qu'un *scotome* soit visible de l'extérieur, sous la loupe d'un médecin légiste, il y a loin ! Et si celui qui vous parle étudie la question, s'il expérimente certains procédés, croyez bien que c'est sous le boisseau. Plus d'un confrère me ridiculiserait !…

« Retenez seulement ce que je vous ai dit des *scotomes* ; et sachez que dans les yeux du deuxième cadavre il n'y avait, hélas ! aucune esquisse de main armée de couteau. Pourtant, cette apparition phosphorescente, en pleines ténèbres, dont les médiums ont parlé – ce corps lumineux placé devant les yeux de la victime au moment de sa mort –, hein ! quelle occasion !

Le docteur ne pensait plus à ceux qui l'écoutaient.

Il vit alors, avec une grande surprise, Mme Orlac s'approcher de lui.

– Docteur, fit-elle, permettez-moi de vous poser une question :

« Croyez-vous que le saisissement puisse avoir une

action quelconque sur la persistance d'un *scotome* ? Selon vous, un *scotome* produit par la brusque vision d'un… objet éblouissant, est-il susceptible d'éclipses et de retours ? Peut-il, ayant disparu, reparaître à de certains moments, sous l'effet d'une émotion violente ?…

– Je ne le crois pas, non, madame, répondit le Dr Frouardet sur le ton le plus courtois. Un *scotome* intermittent, cela me paraît bizarre, au premier abord. Mais… Mais je me base ici sur l'habitude des faits, des organes et des tempéraments ; et il faut toujours laisser une place à l'exception. Je ne saurais, par exemple, traiter comme des yeux banaux les yeux exceptionnels qui me font la grâce de se poser sur moi présentement… Excusez le vieux praticien qui devine si aisément votre pensée. Mais le vieux praticien est aussi un vieil admirateur de la beauté, et il vous dit : « Madame, ne cherchez pas à pénétrer la raison organique de votre séduction. Le charme indéfinissable de vos grands yeux, n'allez pas demander à la science de vous le transformer en anomalie pathologique. Ne creusez pas les hyperesthéries, laissez en paix les troubles fonctionnels. Les médecins n'ont point de galanterie ; pour eux, toute exception, même adorable, est une monstruosité. Quand on a des yeux comme les vôtres, on les garde. Les expliquer serait les désarmer. Si la justice n'y est pas intéressée, qui donc nous pardonnerait ce sacrilège ?

Rosine, délicieuse en sa confusion, me regarda et

regarda Stéphen d'un air entendu.

Elle savait bien, la jolie, que ses yeux distillaient une grâce insolite, et elle était la première à tenir ce don-là pour infiniment précieux.

Je me promis de ne jamais lui reparler de Spectrophélès. Pourtant, je me réjouissais de la sentir rassurée au sujet de ce spectre qui n'avait pas surgi *devant* elle, mais *en* elle – cette ombre qui n'était pas la *cause* de ses émotions, mais leur *effet* instantané –, ce fantôme, en un mot, qui n'était qu'un *scotome* !

Rosine s'était jetée vers la lumière à l'étourdie. La sagacité du vieil homme l'avait mise dans l'embarras. Mais l'arrivée de M. Bourquerin se produisit à point pour l'en tirer.

Honteux d'être en retard, il dissimulait son ennui sous une désinvolture sautillante qui tortillait sa corpulence d'invertébré. Gigantesque et poupin, il progressait à petits pas, contournant la croupe au rebours du torse, la tête inclinée sur une épaule, sa main grasse et blanche levée jusqu'à sa joue dans une pose pleine d'onction et d'afféterie.

Quand il fut logé derrière la table, il invita Stéphen à déposer.

Celui-ci s'exécuta et, comme s'il eût fait des confidences à sa cravate, révéla toute l'histoire de ses mains.

Je laisse à penser l'étonnement des auditeurs. Mais M. Bourquerin dodelina du chef comme un magot de la Chine :

– Çà, monsieur Orlac, dit-il en me regardant pour me faire comprendre que c'était à moi qu'il s'adressait en vérité. Çà, monsieur Orlac, j'ai quelques lettres, autant que je sache. Vous avez lu Gérard de Nerval et Edmond About ! *La Main enchantée* et *Le Nez d'un notaire* vous ont procuré ce rêve-là ; et vous vous souvenez de Charles Nodier, lequel prétendait qu'on l'avait guillotiné sous la Terreur… C'est amusant, votre conte ; mais, diabolon ! Ça n'est pas plus sérieux que *Le Chat botté* ou *L'Oiseau bleu !* Abracadabra, et voilà tout !

Il faisait des gestes excédés, et son regard, chargé de reproches, me mitraillait.

– Pardon ! fis-je en me levant. Mais, malgré l'absence du Pr Cerral, qui se trouve pour quelques jours en Amérique et que j'aurais voulu vous faire entendre, nous pouvons procéder à l'identification des mains de M. Stéphen Orlac, et acquérir la certitude que ses mains sont celles de Vasseur.

« Monsieur Cointre, vous qui avez connu Vasseur, voulez-vous approcher ?

Cointre, *extrêmement ému*, obtempéra, et Stéphen lui tendit ses mains.

– Il me semble bien reconnaître… Mais je ne jurerais

pas…, dit l'inspecteur après un moment. L'affaire Vasseur date de plusieurs mois… Les mains de l'inculpé n'avaient pas attiré mon attention… Je ne me suis appesanti que sur la corrélation des empreintes… Enfin, M. Orlac a fait subir à ses mains tant de traitements, si j'ose dire…

– Soit, repartis-je. Mais M. Bertillon, tout décédé qu'il est, va nous éclairer.

Là-dessus, je demandai la permission d'introduire l'employé du Service anthropométrique.

Il portait un petit paquet qu'il se mit à défaire.

– La fiche signalétique de Vasseur ! lui dis-je. Et prenez, s'il vous plaît, les empreintes de monsieur.

Il posa la fiche devant les magistrats. Stéphen, sollicité, ôta son pardessus, sa veste, retroussa les manches de sa chemise, puis, ayant appuyé le bout de ses doigts sur un tampon saturé d'encre noire, il imprima leurs traces au beau milieu d'une feuille blanche.

– Maintenant, la mesure des doigts ! réclamai-je.

L'employé fit étendre les mains à plat, et pratiqua la mensuration à l'aide d'une toise appropriée.

Les empreintes et les chiffres furent comparés. M. Bourquerin marqua de la stupeur.

Cependant le Dr Frouardet, cédant à ma prière, examinait les mains, les bras de Stéphen et surtout le réseau de cicatrices ceignant les avant-bras à quelques

centimètres du poignet.

– Eh bien ? lui demandai-je.

– Je ne peux pas dire le contraire, déclara le savant. Vous me voyez confondu. Je crois vivre en l'an 2000 – à moins d'une supercherie… Mais, s'il s'agit de Cerral, le mot *supercherie*, pas plus que le mot *impossible*, ne doit être prononcé.

– Reste donc à savoir, dit froidement le substitut, si le Pr Cerral est bien l'auteur de ces cicatrices.

– Madame Orlac, dit M. Bourquerin en déroulant un invisible serpentin, n'avez-vous jamais entretenu le Pr Cerral au sujet des mains de votre mari ?

– Je me rappelle fort bien nos conversations, répondit Rosine. Mais ce ne sont pas les mains de mon mari qui me donnaient de l'inquiétude. Je n'interrogeais le Pr Cerral que sur l'opération à la tête ; en sorte qu'il ne s'est jamais trouvé dans l'obligation de mentir pour respecter le secret professionnel.

– En résumé, conclut M. Lambert-Gondat, nous avons les preuves que M. Stéphen Orlac a les mains de Vasseur – ou des mains qui ressemblent curieusement à celles de Vasseur – et que leurs empreintes se retrouvent sur le couteau du crime. Voilà. Et puis ?… Maintenant, il faut nous démontrer : *primo* que Vasseur est vivant, *secundo* que c'est lui le coupable !

Nous vîmes Stéphen ondoyer comme un linge au vent. Il avait parlé. Le sort en était jeté. À moins que Cerral ne pût fournir quelque renseignement imprévu, sa vie dépendait de l'arrestation du criminel !

– Lisez ceci, dis-je aux magistrats.

C'était un extrait du procès-verbal d'exécution, relatant que le corps de Vasseur avait été remis au Pr Cerral aux fins d'autopsie, de dissection et expériences.

– À peine un commencement de preuve, remarqua M. Bourquerin. Qu'en concluez-vous ? La greffe des mains ? Peut-être ; car il faut bien que le Pr Cerral ait eu, pour réclamer le cadavre, un motif de ce genre. Aussi bien nous le dira-t-il lui-même dans quelques jours. Mais la recollation du supplicié ? Sornette ! Or, sur ce point, le professeur ne pourra témoigner, puisque, selon vous-même, il n'aurait pris aucune part à cette… cette chose, enfin, à dormir debout !… Je vous parie deux sous que Vasseur est toujours mort, et que votre filet se refermera sur le vide ! – Et il ajouta sans ménagements : Ah ! non, monsieur Breteuil, il y a des limites, diabolon ! À qui ferez-vous avaler des bourdes pareilles ? Ma parole ! vous nous prenez pour… pour des je-ne-sais-quoi !…

Je le regardai d'une manière appuyée, en pesant sur lui de toutes mes forces visuelles.

– Lancez tout de même un mandat d'arrêt !

– Contre qui ? Contre Vasseur ? Vous êtes fou ! Lancer

un mandat d'arrêt contre un décapité ! Autant donner tout de suite ma démission !

– Eh bien ! monsieur le juge, intervint Cointre avec une décision quasi théâtrale, laissez le nom en blanc, si le nom vous chiffonne. Mais signez ! Et donnez-moi carte blanche.

L'attitude de l'inspecteur médusa tous les témoins de cette scène dramatique. Ses yeux, littéralement, lançaient des éclairs. Il rayonnait d'un enthousiasme soudain. Et s'adressant à Stéphen, il lui dit avec feu :

– Répétez-moi le signalement de Vasseur sans vous occuper de la fiche (vous dites que l'homme a laissé pousser sa barbe, et, parbleu, il a dû vieillir pendant son mariage avec la Veuve ! Et puis, les fiches, ça n'est jamais complet). Voyons : teint brun, prunelles noires, grand nez mince, avec un grain de beauté sur la narine droite, accent plutôt méridional ? renifle à chaque instant ? roule les *r* ? a des dents très courtes et très blanches ?…

– Tout à fait cela.

Cointre éclatait de bonheur :

– La main, monsieur Orlac. Il faut que je vous serre la main !

– Ah ! s'écria Stéphen renaissant à la vie. Bien volontiers ! Mais, hélas ! ce ne sont pas mes mains à moi que vous pressez…

– Ça ne fait rien, allez ! Je vous les presse de bon

cœur, oui, monsieur. Vous êtes, passez-moi l'expression, un brave et honnête garçon ! Oui, d'un bon cœur et avec plaisir ! Parce que, voyez-vous, dans l'existence, on se trompe et on se gourre quelquefois. Alors, n'est-ce pas, quand on peut réparer, venger, innocenter… vous comprenez, eh bien ! ça… pour dire le vrai mot, ça fait du bien !…

– Tenez, le voilà, votre mandat ! dit M. Bourquerin, qui balançait comme un encensoir une feuille de papier.

– Merci, monsieur. Et vous, monsieur Orlac, donnez-moi toutes les indications voulues pour que nous ne rations pas votre malandrin. Je le connais, il viendra sûrement au rendez-vous. Trop confiant, ce type là ! Se croit du génie ! Attends un peu, je vais t'en flanquer, moi, du génie !

– Quel bonheur ! me dit Rosine. En voilà un qui voit clair !

– Oui, répliquai-je. Mais je ne l'aurais pas cru si impressionnable, ni si expansif…

– Messieurs, vous êtes libres, annonça M. Bourquerin.

– Ah ! susurra Stéphen. Caruso ne chante pas si agréablement.

Et il sortit, avec quelque précipitation.



XIII – LA SOURICIÈRE

Animé du désir d'assister à la capture du maître chanteur, j'avais obtenu de Cointre l'autorisation d'y coopérer.

Ma mission consistait à rester blotti sous le comptoir de zinc de la buvette de la rue Saint-André-des-Arts, en compagnie d'un agent de la Sûreté, jusqu'au coup de sifflet qui nous intimerait l'ordre de bondir et de prêter main-forte à l'inspecteur. Celui-ci arriverait tout simplement par la porte. Un autre de ses subordonnés avait reçu des instructions plus compliquées, qu'il serait oiseux de reproduire.

Je sortis de chez moi de grand matin. L'ouragan ne faisait que de s'apaiser. Le sol était jonché de branches, d'ardoises et d'autres débris arrachés aux toitures.

J'ouvris un journal, et je lus que le Pr Cerral avait trouvé la mort dans un naufrage où le paquebot qui le ramenait s'était perdu corps et biens.

Ainsi, il fallait, il fallait absolument que la souris fût prise à la souricière. L'appoint de Cerral manquait à Stéphen. Privé de cet appui secondaire, mais qui peut-être eût gagné de l'importance par des révélations concernant les aides du chirurgien, le malheureux ne pouvait plus compter que sur la fatuité de Vasseur et l'adresse de Cointre. Que l'un manquât au rendez-vous, ou que l'autre manquât son

coup, c'en était fait de mon protégé.

Ce comptoir de zinc était, ma foi, logeable.

Assis face à face sur un tapis paillasson, l'agent et moi nous avions toutes nos aises ; et quand j'eus percé la planche au moyen d'une vrille pour surveiller la salle du débit, nous ne trouvâmes rien de mieux à faire que d'engager une partie de piquet.

Le patron, bien dressé, nous ignorait totalement. Nous n'apercevions de lui que ses jambes. Il allait et venait, servant avec nonchalance des consommateurs pleins de hâte, et bourrant son poêle dont l'odeur délétère se mêlait aux arômes du vin et des spiritueux. Les verres et les cuillers tintaient sur nos têtes, et l'eau du bassin clapotait.

De temps en temps, je mettais l'œil à mon minuscule judas, et je découvrais la place convenue où Stéphen, arrivé le premier, devait attendre son persécuteur. C'était là qu'ils s'étaient assis tous deux, l'avant-veille.

Enfin Stéphen se montra. Je laissai les cartes.

Le rendez-vous était pour neuf heures ; la pendule sonna huit fois ; le plan de Cointre s'exécutait méticuleusement.

Un peu pâlot, notre Stéphen.

– Un grog ! dit-il.

Puis il s'accouda sur sa serviette – la serviette du million ! – et il se mit à fumer des cigarettes.

À huit heures et demie, la porte s'ouvrit devant un homme à barbe blonde, d'assez petite taille, qui marcha droit vers lui et s'assit à ses côtés sur la banquette de toile cirée.

Mon cœur tressauta d'allégresse. C'était bien l'individu que Stéphen nous avait décrit ; rien n'y manquait, et il suffisait de regarder notre ami pour comprendre qu'il retrouvait là le damné compagnon de l'autre soir.

Leur colloque se devinait :

– Vous avez la somme ? demandait l'escroc.

– Oui, dans cette serviette. Mais vous, vous avez le gant moulé ?

– Je l'ai.

L'homme, avec sa main raide, fit sauter les *pressions* de son imperméable, et fouilla dans la poche intérieure de sa veste.

Je le vis tressaillir avec violence.

Depuis un instant, sous la banquette, deux mains robustes, invisibles pour lui, étaient sorties du plancher par une ancienne bouche de chaleur. J'avais suivi leur ascension. Elles venaient de se refermer comme deux étaux sur les chevilles de Vasseur.

Il se baissa. Mais la porte s'était ouverte. Un coup de sifflet retentit, et, quand nous arrivâmes sur le bandit, la besogne était faite. Maintenu de chaque côté par Cointre

et Stéphen, pris par les bras, pris par les pieds, les six poignes le clouaient sur place.

Des gardiens de la paix, survenus, faisaient évacuer la buvette et tenaient, dans la rue, les passants à l'écart.

Cointre exhiba des menottes. Mais Stéphen l'avertit :

– Attention ! Rappelez-vous qu'il a de fausses mains !

En effet, passer les menottes à de fausses mains, n'était-ce pas saisir un homme par son parapluie ?

– De fausses mains ? Pensez-vous ! fit l'inspecteur d'un ton suave.

– Mais, monsieur Cointre objecta Stéphen tout interdit, prenez garde ! C'est parfaitement celui d'avant-hier ! C'est Vasseur !

– Vasseur, ça ?

L'inspecteur, sans la moindre précaution, releva les manches du captif. Il riait comme ferait un tigre si le rire n'était le propre de l'homme.

Pendant ce temps, mon camarade de comptoir rendait la liberté à son collègue du sous-sol en passant des chaînettes aux jambes du bandit, qui dès lors fut amené en avant.

Mme Orlac parut sur ces entrefaites. Elle put voir le bourreau de Stéphen, immobile, farouche, baissant la tête et semblant se désintéresser des actes de l'inspecteur.

Celui-ci examinait de près les mains orthopédiques.

– Retire ça ! ordonna-t-il.

L'autre haussa les épaules et sourit dédaigneusement. Il appuya le poignet sur le coin d'une table. Aussitôt, sa main postiche s'ouvrit par le bas ; et s'aidant de l'autre main, qui n'avait plus son apparence paralytique, il l'enleva comme on se dégante…

Car ce n'était qu'un gantelet d'acier mince.

L'autre pièce dépouillée de la même façon, l'homme tendit aux menottes deux mains vivantes, fines et nerveuses, où les gants de métal n'avaient pas laissé la plus faible meurtrissure.

– Deux petits chefs-d'œuvre, ces gants métalliques ! gouaillait Cointre. Moulés à l'intérieur sur les mains de monsieur, et à l'extérieur sur celles du mannequin de M. de Crochans !… Monsieur s'est introduit dans l'atelier ! Monsieur…

Mais il dut s'interrompre pour s'accrocher à Stéphen qui, soudain furieux, s'était précipité sur l'imposteur et, sans souci de justice, s'appliquait à l'étrangler.

On les sépara. Stéphen, blanc de rage, secouait une espèce de chose qui lui collait aux doigts comme une bande de papier tue-mouches.

– Qu'est-ce que cette horreur ? s'exclama Rosine.

Cointre se tenait les côtes :

– C’est… Ah ! ah ! C’est la cicatrice de la recollation ! … Ça… Oh ! oh ! oh !… Ça vient du cou de Monsieur !

Il débarrassa Stéphen de la sordide banderole qui ne voulait pas le lâcher, et fit voir à l’assistance un ruban de papier-collodion, peint et découpé à l’imitation d’une abominable cicatrice.

Dépouillée de cet ornement, la chair de l’homme restait marquée d’une trace rouge comme celle d’un sinapisme. Cointre nous la fit voir en obligeant le faux décapité à lever la tête. Mais cela n’était qu’une feinte de sa part. Comme son prisonnier haussait le menton, il lui saisit la barbe par-dessous et commença de la détacher.

Elle vint peu à peu, n’étant qu’une barbe factice. La moustache suivit le mouvement. Et quand l’inspecteur, d’un geste brusque, eut fait sauter la casquette enfoncée jusqu’aux oreilles, nous eûmes devant nous un gaillard aux joues bleues, aux cheveux calamistrés, de type italien, noir comme un pruneau.

– Madame et messieurs, dit Cointre, je vous présente le signore Eusebio Nera, un garçon de ressources, tour à tour ouvrier orthopédiste, opérateur de cinéma, médium, infirmier – et quelque chose encore que vous n’ignorez pas.

« Monsieur Orlac, voilà celui qui vous mène depuis la catastrophe de Montgeron. Et il vous mène tout seul, sans autre complice que votre ancienne bonne, Régina Jubès,

qui sera bientôt écrouée, à présent qu'elle est privée de son… soutien.

« Ah ! monsieur Breteuil, je vous le disais bien, que les médiums sont des psychologues fieffés !

« Disparu du monde des spirites pour éviter d'être convaincu de fraude, Eusebio Nera, qui avait toute la confiance de M. Édouard Orlac, l'a laissé en plan avec son livre *Six Expériences de communications avec l'au-delà, à l'aide du médium Eusebio Nera.* Entré comme infirmier chez le Pr Cerral, ayant assisté aux deux opérations que vous avez subies, monsieur Stéphen Orlac, il a indignement abusé du secret professionnel en combinant et en exécutant l'ignoble campagne dont vous fûtes victime et qui consista d'abord à vous suivre, à votre insu, de la clinique à la maison de convalescence, puis à disparaître de tout établissement et à travailler dans l'ombre…

– Je le reconnais, fit Mme Orlac. Je l'ai vu, moi, à Neuilly, entre deux portes, qui se défilait…

L'Italien excitait en moi divers sentiments. À l'aversion qu'il m'inspirait se mêlait étrangement cette curiosité que l'on éprouve à la fin d'un spectacle, quand l'auteur de la pièce sort de la coulisse et paraît sur la scène, parmi les interprètes dont il a dicté les paroles et réglé les actions.

– De tous les médiums qui ont passé rue d'Assas, reprit Cointre, Eusebio Nera est le seul que je n'arrivais pas à rejoindre. Je le recherche activement depuis la mort

de M. Orlac. C'est hier, quand M. Stéphen Orlac nous a fait le portrait du bonhomme… J'ai été frappé de certains détails de voix, de prononciation, de tics et d'allure, qu'on ne fait pas figurer sur les fiches signalétiques. Ces traits ne correspondaient pas au signalement de Vasseur, mais à celui d'Eusebio… Alors j'ai compris… J'ai compris que votre histoire de recollation avait été inventée de toutes pièces par l'ancien médium, et que je tenais enfin celui que je cherchais !

« C'est bien lui ! Et tout s'explique ! entends-tu, Eusebio ? *Tout* ! Plus de choses que tu ne crois !… Montre un peu le gant moulé qui t'a servi, rue d'Assas, pour jouer du couteau…

Eusebio Nera fit la sourde oreille.

– Fouillez-le !

Tout de bon, ce gant-là était un chef-d'œuvre. Il paraît que de tels produits s'obtiennent aisément, et qu'un bon ouvrier, avec du plâtre et du caoutchouc, vous en fera des douzaines à la journée. On n'en fut pas moins émerveillé de voir M. Cointre saisir ce gant élastique, couleur de gutta-percha, le retourner de bout en bout à l'envers, en ganter la main gauche par un retournement en sens opposé, et se trouver de la sorte nanti d'une peau artificielle qui reproduisait toutes les lignes d'une tierce main.

Mais une voiture cellulaire s'arrêta devant la buvette, et l'image de la cour d'assises se dressa parmi nous sous la

figure d'un garde républicain.

– Une seconde ! dit l'inspecteur sans détourner les yeux de dessus sa main caoutchoutée.

– Que regardez-vous donc avec tant d'attention ? lui demandai-je.

– C'est bien ce que je pensais ! murmura-t-il. Ce gant n'a pas été fait en décembre dernier. La matière en est plus ancienne. Je m'en doutais depuis hier… Il y a au moins deux ans qu'Eusebio Nera l'a confectionné… N'est-ce pas, Eusebio ?

L'Italien fit entendre un souffle méprisant.

– Un de plus ou un de moins…, dit-il. Qu'importe, à présent ! Mon compte est bon.

– Emmenez-le ordonna l'inspecteur. Oui, on te la fera, va, la coupure ! Et pour de vrai ! Sans collation ! C'est moi qui te le dis !

Cointre, justicier, devenait beau. Mais, comme la veille, je restais surpris de la vibration qui le soulevait, lui si maître de soi dans l'habitude de la vie…

La voiture cellulaire s'éloignait avec un roulement sourd, et nous allions, à notre tour, quitter le théâtre de l'arrestation, lorsque je m'aperçus qu'une altercation passionnée venait de s'élever entre Stéphen et Rosine.

– Quand tu me le répéteras cent foi, disait Stéphen ; quand tu me rediras que je n'ai tué personne, *cela ne*

m'empêche pas d'avoir des mains d'assassin !

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu, chevrotait Rosine, moi qui étais si contente d'avoir deviné que Vasseur n'était pas ressuscité ! Mon ami ! Stéphen ! Mon trésor aimé ! Voyons : ces mains, elles sont devenues tiennes aujourd'hui ! Depuis le temps que ton sang les parcourt !…

– Tout à l'heure j'ai failli étrangler cet homme, de ces deux mains-là ! Moi ! Moi, Stéphen Orlac ! Elles ont tué jadis ! Elles tueront, te dis-je !

– Non, monsieur ! s'écria l'inspecteur d'une voix impétueuse.

– Eh ! Qu'en savez-vous ! N'ai-je pas les mains de Vasseur !

– J'y consens…

– Vous voyez bien !… Ah ! plutôt les tuer, elles ! Plutôt…

Avec une promptitude qui déjoua la nôtre, Stéphen s'élança vers le poêle incandescent.

Cointre, plus rapide que moi, lui saisit les poignets au dernier moment, et, gardant ses mains dans les siennes, il lui dit :

– Comme hier, monsieur Orlac, c'est avec joie que je serre vos mains. C'est avec une triste satisfaction que je serre les mains de Vasseur !

« On se trompe quelquefois, je le répète ; et l'erreur des hommes prend souvent, hélas ! cette forme épouvantable : l'erreur judiciaire !

« Écoutez-moi bien. Ce n'est pas sur vous que ce gant élastique a été moulé, pendant votre sommeil ; et le meurtre de votre père ne fut pas la seule occasion que l'on eut de s'en servir.

« Ce gant, c'est lui qui a laissé son empreinte sur les trois couteaux dont la veuve Mouchot, dont M. Virgogne, dont la petite Pitois furent frappés. C'est lui, c'est le gant. Ce n'est pas la main nue de Vasseur, comme je l'ai cru pour mon désespoir éternel !

« Dernièrement, par la découverte tardive de faits nouveaux et par l'étude du meurtre de votre père, j'ai pu me convaincre que j'avais eu tort de rester sourd aux protestations du malheureux horloger ! C'est à lui que je pensais hier en parlant de réparation. Le vrai coupable, celui qui aurait dû mourir à sa place, c'est Eusebio Nera, l'homme au gant, l'homme qui poignarde en X ! J'en ai maintenant toutes les preuves.

« Avant six mois, la réhabilitation du supplicié sera prononcée. Je m'en fais fort.

– Dites-vous vrai ? supplia Stéphen. Et la chiromancie avait-elle raison ?…

Cointre étendit le bras pour jurer :

– Vasseur était innocent, monsieur Orlac. Vos mains



sont pures !

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*.

Ont participé à l'élaboration de ce livre :

Pour *Wikisource*, Enmerkar.

Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, Coolmicro et

Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.